

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LE CRIME

COMME PRODUIT SOCIAL ET ÉCONOMIQUE

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le vendredi 17 mai 1929, à 2 heures

PAR

Gecel ROZENGART

Diplômé de l'Institut de Criminologie.

Président : M. HUGUENY, professeur.

*Assesseurs : { MM. D. DE VABRES, professeur.
MAUNIER, professeur.*

PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1929

*Thèse Paris
1929.*

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LE CRIME

COMME PRODUIT SOCIAL ET ÉCONOMIQUE

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le vendredi 17 mai 1929, à 2 heures

PAR

Gecel ROZENGART

Diplômé de l'Institut de Criminologie.

Président : M. HUGUENEY, professeur.

Assesseurs : { MM. D. DE VABRES, professeur.
MAUNIER, professeur.

PARIS

JOUBE & C^{ie} ÉDITEURS

15, RUE RACINE 15

—
1929

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



A MES CHERS PARENTS

*Ma plus grande reconnaissance pour
le dévouement qu'ils n'ont cessé de me
témoigner au cours de mes études.*

A MES SOEURS ET MON FRÈRE

MEIS ET AMICIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR HUGUENEY

Président de l'Institut de Criminologie à Paris

*Avec toute notre gratitude pour
l'honneur qu'il nous a fait, en accep-
tant la présidence de notre thèse.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR A.-S. ETTINGER

Directeur de l'Etude Criminologique à Varsovie

*Nos vifs remerciements pour nous
avoir inspiré le sujet de ce travail et
avec notre pleine reconnaissance pour
l'intérêt qu'il nous a témoigné au cours
de nos études criminologiques.*

PRÉFACE

La criminalité suit pas à pas la civilisation. La forme des crimes a évolué tout comme les moyens de lutte employés contre eux, mais les résultats restent toujours les mêmes sinon plus désastreux. Malgré tous les efforts du pouvoir répressif, la criminalité s'accroît de jour en jour. Il suffit pour s'en rendre compte de consulter les comptes généraux de la justice criminelle. Dans une énorme recrudescence la criminalité poursuit sa marche victorieuse sur tout le front.

Il est vrai toutefois que de temps en temps, un arrêt se produit ; la statistique marque une baisse numérique des crimes, mais cette baisse n'a qu'une durée bien limitée, car elle tient aux circonstances exceptionnelles dans lesquelles vit périodiquement la société. Ainsi pendant la guerre la courbe de la criminalité est brusquement tombée, pour reprendre sa marche ascendante quasi-naturelle dès que ces circonstances exceptionnelles ont pris fin. Ces faits sont constatés en France tout comme à l'étranger.

Il y a pourtant bien longtemps qu'on cherche des remèdes contre ce fléau par lequel notre vie sociale menace ruine. Aux côtés de l'alcoolisme et de la prostitution, le crime fait des ravages énormes et continus.

Autrefois, l'on attribuait uniquement à la méchanceté des hommes la criminalité ; de nos jours peu de criminologistes sont de cet avis. On disait aussi autrefois qu'elle était l'apanage d'une classe déterminée. On constate aujourd'hui que le crime trouve ses exécuteurs dans toutes les couches sociales. En sorte que l'accroissement du nombre des criminels est à la fois quantitatif et qualitatif. Il y a une cinquantaine d'an-

nées par exemple, les criminologistes ne se préoccupaient guère que de la criminalité masculine, tandis que de nos jours le champ d'observation s'est considérablement élargi. A côté de la criminalité masculine, nous voyons s'accroître de jour en jour et dans des proportions considérables une criminalité féminine. Bien plus, une criminalité juvénile a pris naissance. Elle se développe, monstrueuse, et bien plus dangereuse pour la société que ses aînées.

Dès lors, où allons-nous ? N'est-il pas évident que si nous reprenons contre la criminalité les moyens de lutte de nos prédécesseurs, nos efforts seront vains ? Si nous nous en rapportons à la statistique officielle, nous constatons qu'en :

1901 il y avait	168.113 crimes et délits (1)
1913 —	198.129 — (2)
1923 —	222.106 — (3)

Dans ces dernières années le nombre des crimes, délits et contraventions jugés annuellement en France dépasse 700.000 (4).

Voilà un tableau comparatif qui doit bien préoccuper les criminologistes décidés à lutter sérieusement contre la criminalité.

Pour nous, il n'y a qu'une vérité, celle des faits.

Si nous voyons une maladie quelconque envahir la société, grandir de jour en jour, suivant une progression constante, nous pouvons affirmer à coup sûr que la thérapeutique employée pour combattre cette maladie est insuffisante ou qu'elle procède de principes erronés. Le même raisonnement peut s'appliquer à la pathologie sociale et plus particulièrement à celle du crime. Depuis bien longtemps on cherche à détruire

1. Roux (J.-A.), *La défense contre le crime*. Paris, 1922, p. 11.

2. *Compte général de l'administration de la justice criminelle pendant l'année 1919*. Paris, 1921, p. 8.

3. *L. c.*, p. 6.

4. Goyet (F.), *Précis du droit pénal*. Paris, 1925, p. 5.

la criminalité. Elle vit encore. Bien plus : elle se multiplie et se répand dans toutes les couches sociales. Nous sommes donc obligés d'avouer que notre thérapeutique criminelle a fait faillite, puisque non seulement elle n'a pas réduit le mal, mais encore elle ne l'a même pas cantonné dans ses limites primitives.

Pour démontrer cet état de choses, nous allons essayer d'étudier le crime considéré comme un produit de l'évolution sociale, dans ses causes, ses formes, ses exécuteurs. Nous examinerons ensuite les résultats de la lutte séculaire engagée contre lui et enfin les remèdes que nous pouvons proposer.

AVANT-PROPOS

COMPLEXITÉ DU PROBLÈME.

Avant de pénétrer au cœur même de notre sujet, nous devons souligner l'extrême complexité du problème criminel. Il est de ce fait comme aussi par son importance capitale l'un des principaux parmi les problèmes sociaux de notre époque. Aussi n'est-il point dans nos buts de le traiter du point de vue juridique mais surtout eu égard à sa portée sociale.

Et d'abord, peut-on dire qu'il y a une seule cause de la criminalité ? Assurément non, car les causes en sont multiples, mais il convient parmi elles de dégager les principales, celles qui, prépondérantes, déterminent la criminalité.

La difficulté du problème criminel réside en outre dans ce fait que la solution ne nous en paraît pas possible directement. Autrement dit, cette solution ne doit venir que comme un corollaire d'autres problèmes sociaux qui entourent celui

de la criminalité et sont en quelque sorte ses concomitants. C'est d'ailleurs en cela que réside la faute capitale du plus grand nombre de juristes et de criminologistes : avoir abordé le problème de front sans se préoccuper, du moins dans une mesure suffisante, des problèmes connexes. Il ne nous paraît pas possible de trancher le problème de la criminalité avant d'avoir fait un sort à ceux qui l'environnent ; tels ceux de l'alcoolisme, de la prostitution, de la mendicité, du vagabondage, etc...

Si du moins, il y avait eu une cause unique de la criminalité, il eût été facile de la rechercher, de l'extirper même. Mais comme nous le disions tout à l'heure, ces causes sont foule et grande est leur complexité. Les conceptions sur l'étiologie de la criminalité sont divergentes (1).

Les mobiles et les influences qui font de l'homme social un criminel paraissent multiples et très variables. « Dans l'état actuel des choses la criminologie sociale se heurte impuissante aux castes, aux privilèges, aux rouages séculaires d'une organisation basée sur la lutte et sur la force. Cela explique pourquoi l'effort important des réformateurs criminologistes n'a fourni qu'un minimum de réalisations. Il ne sera pas plus possible d'extirper le crime qu'il ne l'a été de déraciner l'alcoolisme, la dégénérescence, les multiples tares et fléaux qui souillent notre civilisation (2). »

Il ne suffit pourtant pas de constater un état maladif. Pour

1. Elles se répartissent de nos jours en huit écoles ou courants criminologiques, souvent en contradiction réciproque. Ce sont : 1° « Nuova Scuola » (posant l'anomalie organique comme condition essentielle du crime); 2° l'école de Lyon (théorie du milieu ambiant); 3° la Terza Scuola (école italienne de Ferri); 4° l'Ecole socialiste (posant le facteur économique comme unique cause de la criminalité); 5° l'Ecole d'explication pathologique (la plupart des médecins criminologistes); 6° l'Ecole éclectique (membres de l'Union Internationale du Droit Pénal); 7° l'Ecole spiritualiste (principe du libre arbitre); enfin 8° l'Ecole statistique (qui cherche le rapport avec la statistique morale. Van Kan, *Les causes économiques de la criminalité*. Paris, 1923, p. 67.

2. Lorulot (A.), *Crime et société*, Paris, 1923, p. 29.

combattre le mal il faut avant tout se préoccuper de savoir quelles en sont les causes. Etudier et dégager d'une façon impartiale et approfondie l'étiologie du crime, tel sera notre premier mouvement de lutte contre le mal. Assez de palliatifs. Cherchons des remèdes sérieux et efficaces.

INTRODUCTION

A) ORIGINE DE L'ÉTILOGIE CRIMINELLE.

Tout progrès durable est une « composition entre ce qui a été et ce qui sera. Il est donc nécessaire de connaître aussi exactement que possible le passé sur lequel s'appuient le présent et l'avenir » (1).

A quelle date remonte donc l'étiologie criminelle ? Il est à peu près certain qu'entendue dans le sens vulgaire du mot, l'étiologie criminelle a vu le jour aussitôt après le crime. Car aucun être ne subit impassible le mal qu'on lui inflige.

« Les sociétés se sont toujours défendues contre les actes qu'elles jugeaient nuisibles. L'observation montre que toute vie sociale est accompagnée de cette réaction de défense, et il est évident qu'il ne peut en être autrement ; on ne conçoit pas une société dans laquelle chacun aurait la liberté de faire ce qui lui plaît sans s'inquiéter de son voisin, une pareille société reviendrait aux états collectifs les plus rudimentaires dans lesquels « la raison du plus fort est toujours la meilleure » (2).

L'homme primitif se venge instinctivement, mais dès que son esprit se développe, il commence à se poser cette question. Pourquoi ? Pourquoi m'a-t-il volé, blessé, etc... ? Dès

1. Maxwell (J.), *Le concept social du crime*. Paris, 1914, p. 424.

2. Maxwell (J.), *Le crime et la société*. Paris, 1909, p. 256.

lors, il se répond à lui-même en observant les conditions sociales dans lesquelles il vit. Il y trouve bientôt l'explication des mobiles du crime. Si primitif, il cherche la vengeance, il la néglige par la suite pour recourir au « jus talionis » auquel se substitue ensuite le « jus compositionis ». Toutes ces transformations sont faites en vue de l'intérêt du groupement social. L'homme primitif n'ayant qu'un esprit peu développé, raisonne très subjectivement. Sa manière de rechercher les causes est toute vulgaire. Pour lui, le seul mobile du crime réside dans la volonté de nuire du criminel. Le crime est, d'après lui un produit de la méchanceté humaine. Incapable de saisir la nature complexe du problème, l'homme primitif le simplifie, en le considérant d'après sa plus vulgaire causalité.

Mais, avec le développement social et psychique, l'homme commence à réfléchir. C'est pour lui un besoin impérieux de préciser son rôle dans le groupement social, de rechercher la nature des rapports réciproques entre lui et la société dont il fait partie, et réciproquement.

Il acquiert la notion que le crime est seulement possible dans la société. Dès lors il est appelé à se demander quelles causes sociales peuvent déterminer le crime et nous verrons que ce problème a toujours, depuis la plus haute antiquité, passionné les humains.

B) PHILOSOPHIE ANTIQUE ET CRIMINALITÉ.

Remontant à l'antiquité, nous apprenons que déjà le roi Salomon s'adressant à Dieu disait : « Ne me réduis pas à la mendicité et ne me donne pas la richesse ; donne-moi seulement de quoi satisfaire le besoin de manger, car autrement je deviendrais voleur et parjure (1). »

Quant à la Grèce, il n'y a qu'à parcourir les feuilles des plus grands écrivains et philosophes pour constater une

opinion conforme à celle ci-dessus citée. Ainsi par exemple, Homère chantait dans l'Odyssée XVII, 286 : « Ventre affamé n'a point d'oreilles. La faim porte bien des malheurs aux hommes. » Nous trouvons chez Sophocle, Eurypide et Antiphane (1) la même idée et Xenophon dit fermement : « Ceux qui savent qu'ils ont la vie assurée ne s'exposent pas au crime (2). » L'auteur de la République remarque : « C'est à la richesse qu'on est redevable en grande partie de ne point se trouver exposé à faire tort à personne, même involontairement, ni à user de mensonges (3). » Sur la criminalité des riches, Platon remarque : « Une grande vertu et de grandes richesses sont deux choses incompatibles (4). »

Et il explique ainsi cette théorie « à mesure que l'estime de la richesse augmente, celle de la vertu diminue » (5). Quant aux causes générales de la criminalité il nous dit : « Les crimes ont leur cause dans le manque d'éducation et dans le fait que l'état est mal organisé et constitué (6). »

Aristote, bien qu'il ne partageât pas les opinions sociales de son maître a également attribué à la misère une influence importante sur la production du crime (7) puisqu'il proclame dans sa morale que « les choses absolument nécessaires à la vie sont des conditions indispensables pour la vertu morale (8). Il ajoute dans sa Politique : « Le grand nombre de pauvres constitue une situation fâcheuse parce qu'il est

1. Van Kan, *l. c.*, p. 16, 17.

2. Xenophon, *Le Banquet*.

3. Platon, *La République*, I, V.

4. Platon, *La République*, V, et puis Lorulot (A.), *Crime et Société*. Paris, 1923, p. 225.

5. Platon, *Les Lois*, V. aussi Proal (L.), *Le crime et la peine*. Paris, 1892, p. 205.

6. Platon, *La République*, VIII, IV.

7. En employant dans notre travail le mot « crime » ou « délit », nous ne prenons pas en considération la distinction juridique qui existe entre ces deux termes en vertu du Code. Cette différence n'a pas d'importance, ni d'intérêt dans un travail sociologique, et c'est justement dans cet esprit (et non juridiquement) que nous nous proposons de traiter notre problème.

8. V. Kan, *l. c.*, p. 21.

presque impossible d'empêcher pareilles gens de devenir des perturbateurs » (1). Au maître de Stagire non plus, n'ont pas échappé les causes des crimes des riches. Il en parle en ces termes dans sa Politique : II, ch. IV. « Les hommes ne commettent pas seulement des injustices pour se procurer les nécessités de la vie : souvent aussi l'avidité de jouissance et l'impétuosité de leurs passions les rend injustes car, si leurs désirs vont au delà de leurs besoins, ils commettent des violences pour les satisfaire, ils le deviennent (injustes) pour se procurer des voluptés sans peine (2). »

Quant à la philosophie romaine, on peut dire qu'elle a mis bien en relief les causes de la criminalité en démontrant combien les conditions matérielles la font naître. Ainsi par exemple, Terence proclame « Paupertas mihi onus visum et miserum et grave » (3). Encore plus fermement s'exprime Horace : « A quoi serviront les lois si la pauvreté qu'on fait passer pour le plus grand des opprobes oblige à tout faire et à tout souffrir ; si elle force les hommes à quitter le pénible chemin de la vertu. »

C) PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE ET SUIVANTE,
JUSQU'À LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Plus tard, les Apôtres, ainsi que les Pères de l'Eglise ont attribué aux causes matérielles de la criminalité une importance considérable. Dans l'Apocalypse (Chap. III) l'Apôtre Jean nous dit : « Toujours pernicieuse est la pauvreté morale et la misère humaine (4). »

Saint Jérôme affirme : « Tout homme riche est un malhonnête homme ou l'héritier d'un malhonnête homme : *Omnis dives aut iniquus est, aut hæres iniqui* ».

Saint Ambroise s'écrit : « La terre a été donnée en com-

1. Lorulot, l. c., p. 225.

2. Proal (L.), *Le crime et la peine*. Paris, 1892, p. 205.

3. V. Kan, l. c., p. 22.

4. V. Kan, l. c., p. 30.

mun aux riches et aux pauvres. Pourquoi riches, vous en attribuez vous à vous seuls la propriété » ? Et le Pape Clément I confirme : « L'usage de toute chose sur cette terre doit être commun à tous. C'est une injustice que de dire ceci est ma propriété, ceci m'appartient, cela est à un autre. C'est de là qu'est venue la discorde entre les hommes (1) ».

Quant aux philosophes ultérieurs, nous pourrions donner toute une liste des plus célèbres parmi ceux qui ont dénoncé les influences sociales et économiques sur l'apparition du crime, et sans dépasser le cadre de notre sujet nous pouvons citer quelques-unes de ces opinions. Luther, Calvin, Erasme et plus particulièrement Thomas Morus et David Hume soutiennent que le besoin peut pousser au crime et c'est pourquoi celui-ci est excusable (2).

Le grand réformateur du droit pénal Beccaria dit que : « Le vol n'est pour l'ordinaire que le crime de la misère et du désespoir ; on n'en voit guère commettre que par ces hommes infortunés à qui le droit de propriété — droit terrible et qui n'est peut-être pas nécessaire — n'a laissé d'autre bien que l'existence (3) ».

Voltaire s'intéressait beaucoup au problème criminel, et en ce qui concerne l'étiologie du crime il remarque avec sa verve habituelle : « Un homme était fort sage, plein d'esprit et très savant ; de plus il était riche et parlant il en était plus sage encore ; car ne manquant de rien, il n'avait besoin de tromper personne » (4).

L'autre grand encyclopédiste Jean Jacques Rousseau rappelle dans son *Emile* : « Heureux le peuple chez lequel on peut être bon sans effort et juste sans vertu ! S'il est quelque misérable Etat au monde où chacun ne puisse pas vivre sans mal faire et où les citoyens soient fripons par nécessité, ce

1. Lorulot, *l. c.*, p. 273-275.

2. V. Kan, *l. c.*, p. 43.

3. Beccaria. *Traité des délits et des peines*, p. 178.

4. Voltaire, *Histoire d'un bon Bramin*.

n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force à le devenir ».

Nous avons pris ainsi connaissance des diverses opinions sur l'étiologie criminelle des écrivains, philosophes et juristes des différentes époques, d'après lesquels la criminalité est due sinon entièrement, du moins pour une large part à la condition matérielle des criminels. Mais n'oublions pas que ce sont seulement des opinions. Aucun de ces écrivains n'a traité la criminalité d'une façon systématique et scientifique (sauf quelques exceptions, p. ex. Beccaria). La plupart de ces philosophes parlent de la criminalité au nom de la justice divine et humaine. Mais, leur intervention n'est motivée que par leur humanitarisme et leurs observations, et non par une préoccupation juridique et scientifique.

C'est pourquoi l'on peut dire qu'avant le xix^e siècle il n'y avait pas de criminologie, comprise dans le sens scientifique du mot, c'est-à-dire comme une science des causes de la criminalité. La raison de cet état de choses est simple. La criminologie ne pouvait pas naître là, où régnaient encore la Scolastique et la philosophie métaphysique. La criminologie comme science synthétique qui se sert de la méthode expérimentale, autant que possible et de l'observation ne pouvait naître qu'après les autres sciences ou méthodes scientifiques comme par exemple la psychologie, l'anthropologie, l'économie, la statistique, etc... Sans cela, elle n'aurait aucune base d'existence. « La sociologie criminelle, dit Maxwell, est obligée de s'appuyer sur les résultats acquis par les autres sciences, ses aînées. Je signalerais plus particulièrement l'anthropologie criminelle, les sciences psychologiques et médicales, physiologie, psychiatrie, neurologie, enfin la statistique, base ordinaire des observations sociologiques (1) ».

Il fallait donc attendre la grande révolution sociale que fut la Révolution Française et une autre non moins importante celle que provoquèrent dans les sciences naturelles Lamarck

1. Maxwell, *Le crime et la société*, p. 13.

et Darwin pour que fût possible la naissance de la criminologie. Voilà donc les deux promoteurs de la criminologie comme science positive. Son créateur le moins contesté fut Césaire Lombroso. Mais avant d'entamer la thèse de l'école anthropologique (positiviste) il est indispensable d'expliquer le rôle joué en ce qui concerne la conception du crime et de ses causes par les précurseurs de Lombroso, notamment les adhérents de l'école classique en droit pénal.

LE CRIME

COMME PRODUIT SOCIAL ET ÉCONOMIQUE

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉCOLE CLASSIQUE EN DROIT PÉNAL

Cette école quoique préoccupée avant tout de sciences pénales a cependant préparé une base à la criminologie proprement dite. Son porte-drapeau fut Césaire Beccaria l'un des plus illustres criminalistes connus jusqu'au XIX^e siècle. Ferri parlant de Beccaria remarque avec beaucoup de justesse que celui-ci fut pour le droit criminel ce que fut Adam Smith pour l'économie politique (1). Beccaria nous a montré une connaissance du problème criminel vraiment encyclopédique. Dans son livre *Dei delitti e delle pene* l'auteur étudie le sujet d'une façon magistrale. Ce livre peut bien nous servir de programme de l'école classique qui se résume en ceci :

Le crime est un mal pour la société. L'Etat constituant la volonté de la majorité de ses membres (2) a le devoir de punir les perturbateurs afin d'assurer le bien-être de la collectivité.

Kant le plus grand philosophe des temps contemporains, partisan de l'école classique précise le devoir de la société en ce qui concerne la peine en ces termes : « La société est la conservatrice et l'exécutrice de la loi morale ; elle encourrait à son tour une véritable responsabilité en négligeant de veiller à cette conservation et à cette exécution (3) ».

1. Ferri (En.), *la sociologie criminelle*. Paris, 1905, p. 18.

2. Notons que Beccaria fut partisan de la théorie du Contrat Social.

3. Bellanger (A.), *Les théories modernes de la criminalité*. Paris, 1905, p. 2.

Mais, disent les classiques, la peine doit avoir en vue l'intérêt social, sinon elle risque fort de devenir un instrument arbitraire dans les mains de quelques privilégiés au détriment du plus grand nombre des citoyens. Ce qui n'empêche tout de même pas que la peine reste pour Beccaria ainsi que pour ses disciples une règle (norme) absolue de la justice vindicative. La condition nécessaire et suffisante de la peine est qu'elle soit exécutée rapidement, qu'elle soit le plus possible restreinte en ses proportions, et qu'elle soit exécutée en vue d'un besoin social. Surtout, ajoute Beccaria, qu'elle soit proportionnelle au crime. « *Malum passionis quod infligitur propter malum actionis* » (1). Telle est la thèse fondamentale de l'école classique au sujet de la peine.

Quant au crime lui-même, Beccaria tout comme les autres classiques soutient qu'il est « un effet du libre arbitre » (2).

« Le crime ne s'impose à personne ; il est l'œuvre de la volonté humaine (3) » car l'homme est maître de lui dans n'importe quelle situation qu'il se trouve. « Je choisis donc, je suis libre ; donc j'ai la possibilité de pouvoir opter entre deux tendances (4). »

La conception de la volonté absolue de l'homme comme facteur essentiel du crime fut adoptée par la plupart des savants antérieurs à la Révolution Française, car faire du libre arbitre l'unique cause du crime, était bien conforme à la philosophie du Moyen Age et à la scolastique. Tarde, qui était un ennemi acharné de la thèse du libre arbitre, fait remarquer que cette conception était bien conforme aux plus clairs désirs des féodaux dont chacun chantait : « Je suis maître de moi comme de l'Univers, je le suis, je veux l'être (5). »

Et puis, on n'était pas loin de l'époque de « hexenprozessen »

1. Glaser (S.), *Le droit pénal*. Varsovie, 1920 (En polonais) p. 5.

2. C'est l'avis de Fillangierri. Montesquieu, Rousseau, Kant, etc.

3. Laurent, *L'anthropologie criminelle*. Paris, 1893, p. 61.

4. Lorulot, l. c., p. 50.

5. Abbo (A.), *Le crime des foules*. Menton, 1910, p. 175.

sen » où la mauvaise volonté des malheureuses victimes de l'inquisition fut... toujours démontrée (??). D'ailleurs les classiques ont toujours été fidèles à la conception d'Adrian que « *ine maleficiis voluntas spectatur non exitus* ». Aussi ce qui les intéressait était-ce surtout l'élément « volontaire » du crime. Pour eux il n'y avait pas ou presque pas d'autre élément. Ajoutons que cette conception n'est pas délaissée même à nos jours. Ainsi par exemple, l'un des plus illustres juristes français, Garraud, prétend que la « gravité du délit considérée au point de vue social n'est pas tant dans l'acte et ses conséquences, que dans la *volonté criminelle* dont cet acte est la manifestation » (1).

Pour les classiques n'existait pas non plus « la criminalité ». Ils ne connaissaient que le crime : « le crime compris dans un sens déterminé, dans le sens formel, strictement juridique » (2). Le crime ne fut pas envisagé à cette époque d'après son caractère effectif mais comme un « être juridique et abstrait ». Suivant la philosophie métaphysique, les classiques ont essayé de trancher le problème criminel *a priori*. « Le juriste, dit Garofalo, en parlant de l'école classique, n'étudie le délit que d'après sa forme extérieure, il n'en fait aucune analyse selon la psychologie expérimentale, il n'en recherche pas la dérivation. Ce qui le préoccupe, c'est la détermination des caractères *extérieurs*, des différents délits, c'est la classification des délits, selon les *droits* qu'ils blessent ; c'est la recherche de la peine juste, proportionnelle et *in abstracto*, non pas de la peine *utile*, *expérimentalement*, pour l'atténuation du mal social (3). »

Bref, si l'école classique a perfectionné l'appareil pénitentiaire en demandant la suppression des tortures, la proportionnalité et l'atténuation de la peine, elle n'a en revanche rien ou presque rien fait pour l'explication de la véritable

1. Maxwell, *Le crime et la société*, p. 46.

2. Garofalo (R.), *La criminologie*. Paris, 1888, p. 45.

3. Garofalo (R.), *l. c.*, p. 47.

étiologie criminelle. Cette école s'occupe du crime, mais reste indifférente à ses exécuteurs.

Cependant, petit à petit, apparut avec une évidence frappante l'accroissement de la criminalité. On s'aperçut, à force, que la conception métaphysique du crime pas plus que la stricte application de la peine ne réduisait le mal. Ces constatations poussaient à rechercher une solution du problème dans un sens positif. Lombroso en fut le promoteur, suivi de ses disciples, qui constituèrent l'école anthropologique.

L'ÉCOLE ANTHROPOLOGIQUE.

Avant de parler du type lombrosien, il serait utile de préciser un point. S'il est vrai que Lombrose a exposé ses idées d'une façon doctrinale et scientifique, il est exact de dire que sa théorie du « Homo delinquens » n'est pas le moins du monde originale et propre à Lombroso. Il l'a seulement bien mise en relief en s'appuyant sur un grand nombre de données puisées aux philosophes et aux juristes qui le précédèrent.

Déjà la littérature et la philosophie grecques nous parlent des rapports existant entre l'âme et le corps.

La Grèce fut le premier pays à user du proverbe : « Mens sana in corpore sano. » Les philosophes illustres, comme Pithagoras et Heraclite, ont assez souvent reproduit dans leurs écrits la même devise. De son côté Homère, fut un partisan déterminé de cette conception, que l'âme et le corps sont dépendants l'un de l'autre. Il suffit pour s'en rendre compte de lire ses vers sur les héros. Ceux-ci sont toujours présentés comme d'une plastique irréprochable ; au contraire, quand l'auteur de l'Odyssée parle d'un traître, d'un criminel ou d'un méchant notoire, comme par exemple de Tersytès, il lui attribue un physique si misérable et si dégoûtant qu'il nous le fait prendre en horreur.

Aristote, à son tour, déclare qu'il y a un rapport incontes-

table entre les traits extérieurs de l'homme et son âme. Il trouve même des traits spécifiques pour stigmatiser le criminel : l'asymétrie de la face, orbites irréguliers (1), etc...

Rome avait aussi beaucoup d'adeptes de l'école physiognomique. Les Pères de l'Eglise même, ne se sont pas soustraits à leur influence. Ainsi par exemple, le saint Hiéronime déclare que « le visage est le miroir de l'âme, et les yeux, bien qu'ils soient muets, trahissent le secret du cœur ». Plus tard, Léonardo de Vinci, l'un des hommes les plus spirituels de son époque n'a pas hésité à dire que « les traits du visage nous démontrent dans une grande partie le caractère de l'homme » (2). Des opinions semblables ont été émises par Antoni Beniveni, Bartolini Plater, Fuchsius, Dalla Porta, Lavater, etc... Parmi les philosophes proprement dits, partisans de la théorie physiognomique nous pouvons citer Spinoza et Kant.

Notons encore que le Folklore avait depuis longtemps, et de toutes parts, vulgarisé la conception physiognomique préparant ainsi une base pour l'école de Lombrose, par exemple. Les Romains disaient déjà « A Vultu vitium » ou « A mulieribus barbatis et inimicis reconciliatis cave ». Les Siciliens disent « Comme avi la facci accasi avi lo curi » (tel visage, tel cœur). En France on dit « Au vis le vice » et encore « Barbe rousse et noir de chevelure est réputé faux par nature ». En Angleterre on entend bien souvent : « A pale face is wor se than the ith » (un visage pâle que celui d'un galeux). « Salut from afar the beardless man and the bearded woman » (A un homme sans barbe et une femme barbue salut de loin). Les Allemands disent : « Wenig Bart und Bleichgesicht gibts schlimm'eres auf der Erde nicht » (Il n'y a rien de pire qu'un homme à barbe faible et au visage pâle). Et

1. Ettinger (A.-S.), *Le criminel au point de vue anthropologique et psychologique*. Varsovie, 1924 (en polonais), p. 40.

2. Ettinger, *l. c.*, p. 42.

encore « Das Gesicht ist des Menschen Tittel » (Le visage est le titre de l'homme), etc., etc. (1).

Lombrose a encore très fortement subi l'influence de la révolution survenue dans les sciences naturelles notamment à l'apparition de l'ouvrage monumental de Darwin *The descent of man and selection in relation to sexe* (1871) et aussi celle de Lamarck lorsqu'il traite de l'« atavisme criminel ». On pourrait même dire que c'est grâce à ces deux savants, que Lombroso a délaissé la conception métaphysique du crime.

Et maintenant, voyons quel est le type du criminel d'après Lombroso ? D'après lui, il y a un nombre de gens qui sont des criminels par atavisme psychique et physique. Notons que par l'atavisme il entend : « Une tendance de certains êtres vivants à retourner vers leur type primitif, après s'en être éloignés ; à reproduire tout à coup, après les avoir longtemps perdus, certains caractères de leurs ancêtres » (2). Or, le criminel n'est qu'un primitif qui s'est retrouvé par hasard dans notre civilisation, et qui par conséquent, n'ayant plus autour de lui son milieu naturel de sauvage, commet des actes à l'instar de ses ancêtres autrefois même dignes de louange, que notre société appelle aujourd'hui des crimes.

En sorte que d'après Lombroso en face de l'homme social cultivé, celui qu'on est habitué à nommer « homo sapiens » se dresse « homo-delinquens, » espèce d'homme arriéré et naturellement inférieur à nous, « sapientes ». Celui-ci vient déjà au monde comme un misérable, car ses irrégularités anthropologiques et biologiques se dessinent aussitôt après la formation embryonnaire. C'est précisément ce qui le prédestine à ses crimes de demain. Cela veut dire que son activité criminelle est strictement dépendante d'éléments intérieurs de l'homme, ayant sur lui une

1. Ettinger, *l. c.*, p. 51.

2. Joly (H.), *Le crime*. Paris, 1888, p. 5.

influence médiate ou immédiate. Et par conséquent, aucune action exercée sur celui-ci pour l'empêcher d'accomplir le mal ne donnera de résultats. L'éducation non plus que la punition ne le corrigeront, car il ne vit que pour commettre des crimes. Et naturellement, si quelqu'un est né criminel, s'il est prédestiné à sa besogne criminelle, cela exclut, par la force des choses, l'existence du libre arbitre. Voilà le plus rude coup que Lombroso ait porté à l'école classique. Avec cela il a détruit toute la base de la conception classique sur les mobiles principaux du crime.

Quant à la lutte contre la criminalité, Lombroso la simplifie d'une façon singulière : puisque le criminel, dit-il, est un incorrigible, la peine n'aura aucune influence éducative sur celui-ci ; donc, il n'y a qu'à agir avec lui plus radicalement. Notamment les criminels, dit-il, doivent être isolés complètement de la société, car si nous les laissons près de nous, nous nous exposons au danger perpétuel. Celui qui a accompli un crime doit être isolé d'une façon absolue de la société et à jamais, suivant le mot de Dante : « La sciata ogni speranza, voi che'ntrate ».

Garofalo, un des disciples les plus acharnés de Lombroso va même plus loin. Il conseille en outre pour des raisons fiscales (dépenses de l'administration pénitentiaire) de transporter les criminels en pays sauvage, où ils doivent se débrouiller entre eux...

L'isolation des criminels doit être des plus rigoureuses pour cette raison encore que les enfants des criminels deviendront aussi fatalement criminels par suite de l'hérédité. Et Lombroso entend l'hérédité dans toute son ampleur. « C'est la loi biologique en vertu de laquelle tous les êtres doués de vie tendent à se répéter dans leurs descendants (1).

Lombroso en s'appuyant sur les observations et les expériences qu'il a faites lui-même, ou qu'il a empruntées chez les autres, renforcées par une puissante statistique, très favo-

1. Ribot, *L'hérédité psychologique*. Introduction.

rable à sa conception de « delinquenti (rei) nati », essaye d'expliquer la causalité criminelle par des facteurs anthropologiques et biologiques. Ainsi donc, tout en détruisant la conception du crime comme « être abstrait juridique », il ne voit dans le crime qu'un « être anthropologique ». Les traits les plus caractéristiques d'un criminel sont les suivants : « La plagiocéphalie (asymétrie de la face), front fuyant, arcades sourcilières, mâchoires et zigomes très développés, pied préhensile, disvulnérabilité, abusivité des sentiments, etc... (1).

Dans la première édition de son livre Lombroso affirme que le criminel fait partie d'une tout autre race que la nôtre, et à laquelle elle est très inférieure. « Le criminel n'est pas un homme comme les autres, c'est par une fatalité organique qu'il est amené au crime ». D'après un autre anthropologue-criminologiste, Michelsohn, « leur intelligence (celle des criminels) n'est pas de force à lutter contre leur impulsion ». Maudsley à son tour affirme « que la classe criminelle constitue une variété dégénérée ou morbide de l'espèce humaine, marquée par des caractères particuliers d'infériorité physique ou mentale » (2). Et Luycock va même plus loin en affirmant que « presque tous les criminels sont moralement imbéciles et principalement irresponsables » (3).

En somme, la silhouette du criminel a sensiblement changé depuis l'école de Beccaria. Tandis que pour cette dernière, l'homme était toujours maître de lui, le criminel de Lombroso est au contraire une misérable victime de l'atavisme psychique et physique qui le pousse fatalement à commettre des crimes. Encore, tandis que Beccaria s'est intéressé au crime seul, Lombroso prête toute son attention à son exécuteur. « C'est ce que résumait en 1906 au jubilé de Lombroso le professeur Van Hammel en disant : Beccaria au XVIII^e siècle a

1. Lombroso (G.), *L'homme criminel*. Paris, 1892, p. 662.

2. Maudsley (H.), *Crime et folie*. Paris, 1880, p. 27.

3. Giuliani (A.), *L'adolescence criminelle*, Villefranch, 1908, p. 20

dit aux hommes : *Connaissez la justice*, Lombroso au XIX^e siècle a dit à la Justice : *Connaissez les hommes* » (1).

Il est incontestable que grâce à Lombroso on a commencé à se demander plus sérieusement quels pouvaient être les mobiles du vol, de l'assassinat, etc... En somme, on peut dire que l'axe des études criminelles fut déplacé par Lombroso et son école. Au lieu du code on est passé à l'anthropologie, à la psychologie et à la sociologie criminelles. Et par conséquent, la conception lombrosienne a des mérites inouïables dans le progrès de la science criminologique. Grâce à elle on a compris que le libre arbitre n'est qu'un jeu de mots. Et le dogme classique une fois détruit, force fut d'aller plus loin. L'on commençait à se demander : a-t-on le droit de punir quelqu'un qui fut prédestiné à la criminalité ? Depuis ce moment-là on s'est adonné à l'examen de la mentalité du criminel.

On a essayé de comprendre ce que pouvait être cette impulsion plus forte que la raison et la crainte de la peine. Enfin, on a examiné la santé physique et psychique du criminel. Donc, si fausse que soit la théorie de Lombroso il faut souligner qu'elle a soustrait les recherches criminelles au joug de la métaphysique. C'est elle qui a rompu avec la méthode aprioriste, c'est enfin elle qui a donné une base positive à l'étude qui nous intéresse.

Il fut un temps où cette théorie régna d'une façon absolue, car Lombroso s'appuyait sur une abondante documentation de la statistique crimino-anthropologique ; et même après avoir été vivement critiqué en Italie comme ailleurs, il lui reste encore de nos jours des partisans dévoués. Ainsi par exemple, un des meilleurs connaisseurs du problème criminel en France, déclare « en réalité on ne discute plus aujourd'hui sa thèse (celle de Lombroso) on admet qu'il y a des criminels nés, on ne conteste que la proportion de leur nombre par rapport à la totalité des délinquants » (2).

1. Kahn (P.), *Le criminel n'est-il qu'un malade social ?* Paris, 1926, p. 6.

2. Maxwelle, *Le concept social du crime*, p. 3. Paris, 1914.

Cela nous montre que la théorie de l'« homo deliquens » n'a pas encore disparu, bien que l'école sociologique en tête, avec l'ancien collaborateur de Lombroso, ait donné des preuves infaillibles de la fausseté absolue de la conception anthropologique du crime.

ÉCOLE SOCIOLOGIQUE

L'école sociologique avait une tâche très difficile. Tout d'abord il fallait démolir la théorie du « delinquenti (rei) nati » et puis démontrer au moyen d'observations et d'expériences que le crime n'est qu'un produit purement social. Le représentant le plus connu de cette école est Enrico Ferri. La situation de Ferri dans son école est d'autant plus intéressante qu'il était au début de ses études attaché à l'école lombrosienne. Ferri est pour ainsi dire le trait d'union entre l'école anthropologique et l'école sociologique.

D'abord partisan de Lombroso, il s'en éloigne au fur et à mesure qu'il constate la fausseté de sa théorie. Mais il serait exagéré de dire que la conception de Ferri est tout à fait dégagée de l'élément anthropologique. Dans un de ses meilleurs exposés de la causalité du crime il déclare. Quelqu'un peut avoir une prédisposition criminelle innée : mais s'il vit dans des conditions convenables alors il peut tranquillement attendre sa mort naturelle sans être jamais entré en conflit avec le code pénal et même avec les lois de la morale (1). Voilà le point qui fait de Ferri anthropologue un sociologue. Un autre partisan de l'école de Lombroso s'exprime ainsi : « A côté du facteur individuel de nature biologique il entre dans le crime un facteur social aussi. Un dégénéré à tendance criminelle peut parfaitement ne jamais commettre un crime soit parce qu'il est né dans un milieu où il ne voit pas l'exemple et ne subit pas la suggestion du crime, soit parce

1. Ferri (E). *Die positive kriminalistische Schule in Italien*. Frankfurt, 1902, p. 39.

qu'il est riche et ne peut obtenir du crime aucune satisfaction qu'il ne saurait se procurer légitimement avec son argent (1). »

Quels sont les arguments de Ferri contre l'école anthropologique ? Les voici : D'après Lombroso, dit-il, nous avons une société qui se compose de « *homines sapientes* » et « *homines delinquentes* », ces derniers sont caractérisés par toute une masse d'anomalies physiques, psychiques, biologiques, etc... Bref, c'est un anormal ! Mais, demande Ferri, qu'est-ce qu'un normal ? En existe-t-il réellement ? D'après quel critérium pourra-t-on dire que celui-ci est normal, celui-là anormal ? Où sont les limites entre la norme et l'anomalie ? Ferri, comme ses disciples, s'attaque aussi bien de plano aux données statistiques de Lombroso, soit à cause de leur insuffisance, soit à cause de la mauvaise méthode employée par l'auteur de l'« *Homme Criminel* ». Et après avoir démontré que la définition d'un normal est très difficile à établir, Ferri ajoute : « Notons d'ailleurs que l'homme parfaitement normal n'existe ni dans l'ordre physiologique ni dans l'ordre psychologique (2). »

Dans le domaine anthropologique, y a-t-il une norme ? Lombroso par exemple insiste beaucoup sur le fait que le poids du cerveau du criminel est sensiblement inférieur à celui du citoyen intègre. Voyons donc comment se présente le problème devant un examen impartial et scientifique.

D'après Marchand, Bichof et Edinger le poids du cerveau d'un homme mûr doit balancer entre 1300 et 1450 gr. On a pesé le cerveau de personnalités illustres, de différentes capacités intellectuelles, afin de pouvoir établir des conclusions et en voici le résultat :

1. Nordau (M), *Nouvelle théorie biologique du crime (La Revue)* Paris, 1902, p. 55.

2. Ferri, *Les criminels dans l'art et dans la littérature*. Paris, 1897, p. 18.

Cerveau de	Poids
Gambetta	1.160 gr.
Harless	1.238 —
Tiedmann	1.254 —
Foscolo	1.261 —
Döllinger	1.267 —
Bunsen	1.295 —
Menzel	1.298 —
Dante	1.320 —
Liebige	1.352 —
Schubert	1.420 —
Mommsen	1.425 —
Helmholz	1.430 —
Bichof	1.452 —
Broca	1.484 —
Gauss	1.492 —
Schüller	1.580 —
Cuvier	1.830 —
Turgeniew	2.012 —
Cromwell	2.233 —
Byron	2.238 —
Un idiot	2.966 — (1)

Ce tableau nous montre qu'il est bien difficile de parler du poids normal d'un cerveau quelconque. Ainsi Gambetta avec le sien, tout léger, de même que Byron, avec un cerveau exceptionnellement lourd, sont quand même des « normaux ».

La dimension du crâne qui sert à Lombroso de critérium pour distinguer d'une part l'intelligence et d'une autre l'imbécillité et la criminalité de l'homme n'a aucune valeur au point de vue scientifique, non plus. Car, on a démontré tout d'abord qu'il n'y a pas de rapport entre les dimensions du crâne et le degré de l'intelligence, et puis, on n'a pas encore trouvé aucun critérium pour la mesure normale du crâne. Il est vrai que maints savants prétendent qu'elle doit varier de 1350 à 1450 centimètres cubes, mais les expériences ont infirmé cette thèse.

Voici un tableau comparatif de mesures craniologiques

1. Ettinger, *loc. cit.*, p. 113.

faites sur un représentant moyen des nationalités (ou races)
diverses ci-dessous :

Nationalité	Poids en emc.
Tyroliens (Laas)	1.359
Hollandais	1.382
Papouas	1.398
Tchécoslovaques	1.415
Camerouniens	1.422
Markezas	1.427
Suisses	1.429
Marianiens	1.434
Polonais	1.440
Indiens de l'Amérique du Nord	1.440
Esquimaux (Groënland)	1.452
Indiens d'Arkansas	1.455
Chinois	1.456
Saxons	1.460
Cafres	1.460
Calmucs	1.466
Maoris	1.479
Tahitiens	1.487
Torguites	1.489
Buriates	1.496
Esquimaux	1.563 (1)

Ceci indiquerait que, suivant la conception lombrosienne, un Esquimau doit être plus intelligent et moins délinquant que tous ceux qui n'ont pas une aussi grande capacité crânienne que lui. Or, cela est démenti par les faits. Dans ce domaine encore, nous ne voyons pas davantage une « norme ».

Et même au point de vue social nous ne savons pas non plus ce qu'il faut entendre par le mot « normal ». Veut-on dire que l'homme normal doit être un génie ? Peut-il être aussi médiocre ? Doit-il avoir les qualités de la foule qui obéit aux lois en tous points ? Ou au contraire, sera-t-il un révolté qui ira contre le courant ? Bref, on n'est pas du tout fixé sur la définition ni même sur le sens du mot « normal »

1. Ettinger, *loc. cit.*, p. 117.

envisagé au point de vue social. Disons encore que la plupart des définitions connues se contredisent et qu'aucune d'elles ne peut nous satisfaire.

On nous disait par exemple « qu'au point de vue social l'être normal est celui qui peut s'adapter spontanément à la vie en commun et tenir une place dans l'organisme général non seulement sans être nuisible mais encore en étant une cellule vraiment vivante et utile ». D'après l'auteur, cette adaptabilité demande deux éléments fondamentaux : 1^o la non nocivité ; 2^o la possibilité de subvenir seul et par des voies honnêtes à ses besoins (1). Mais alors les vieillards qui ont travaillé honnêtement toute leur vie, qui sont obligés de demander secours à n'importe qui (dans notre organisation sociale cela arrive malheureusement trop souvent), sont-ils normaux ou anormaux ? Et les victimes d'accident de travail ? Ils ne peuvent pas subvenir à leurs besoins eux-mêmes ; allons-nous les appeler « anormaux » au point de vue social ? Non, cela est inadmissible.

Même si nous admettons qu'il y a des anormaux au point de vue anthropologique, psychologique, etc... cela prouve-t-il qu'ils sont plus prédisposés au crime que les autres ? Mais on peut être complètement malade et n'être pas le moins du monde un criminel. « L'opinion, dit Lanessan, d'après laquelle tous les anormaux ou dégénérés seraient plus prédisposés au vice et au crime que les individus normaux n'est pas acceptable » (2). Nous connaissons des criminels dont la constitution physique et psychique est des plus exemplaires tandis que d'autre part il y a (et c'est même le cas le plus fréquent) des gens très équilibrés et bien normaux qui accomplissent leur besogne criminelle avec un art singulier. Nous dirons même plus. Pour être un criminel il faut précisément être beaucoup plus intelligent, plus perspicace et plus équilibré que pour pratiquer tout autre métier. Etre toujours sous

1. Mialane (L.), *La criminalité juvénile*. Paris, 1926, p. 18.

2. Lanessan (A.), *La lutte contre le crime*. Paris, 1910, p. 128.

l'œil des policiers et ne pas tomber dans leurs mains réclame un effort de beaucoup supérieur à celui d'un manœuvre, d'un boulanger, d'un cordonnier, etc...

Or, d'après l'école sociologique il n'y a pas un rapport direct entre les anomalies intérieures de l'homme et la criminalité. Le crime est un fait né de la société. Le plus souvent sous le coup de mobiles sociaux. « Les enfants les plus normaux au moment de leur naissance peuvent devenir vicieux et même criminels en certaines circonstances, soit parce qu'ils n'ont reçu aucune éducation, soit parce qu'ils ont reçu une éducation plus ou moins imparfaite, soit aussi que leur éducation a été tout à fait vicieuse (1). »

Et maintenant, passons à l'étiologie du crime d'après l'école sociologique. « En considérant, dit Ferri, que les actions honnêtes ou malhonnêtes, sociales ou antisociales de l'homme sont toujours les produits de son organisme physiologique et psychique et de l'atmosphère physique et sociale où il est né et dans laquelle il vit, j'ai distingué ces trois catégories : facteurs anthropologiques ou individuels du délit, facteurs physiques et facteurs sociaux » (2). Comme facteur anthropologique l'auteur mentionne la constitution organique, anatomique et psychique que nous recevons par suite de l'hérédité, le sexe, l'âge et même l'état civil, l'éducation et le domicile (3) (ces derniers sont à notre avis de nature purement sociale et non anthropologique). Comme facteurs physiques (telluriques) il invoque les conditions climatiques, météorologiques (4). Enfin, comme facteurs sociaux, il s'arrête aux conditions économiques. D'une part, déclare Ferri, c'est la pauvreté qui produit le crime, d'autre part, c'est la richesse exagérée (5).

Nous voyons donc que les mobiles de la criminalité se sont considérablement multipliés depuis l'école classique jusqu'à

1. Lanessan. *l. c.*, p. 101.

2. Ferri, *La sociologie criminelle*. Paris, 1905, p. 205.

3. *Id.*, Die positive criminalistische Schule in Italien, p. 31, 32.

4. *Id.*, *l. c.*, p. 33, 36.

5. *Id.*, *l. c.*, p. 37.

l'école italienne. Mais notons que les plus importantes parmi les causes du crime sont d'après la majorité des partisans de l'école de Ferri, celles qui proviennent de l'élément héréditaire et celle de milieu.

Ainsi par exemple, pour le professeur Ley il ne fait aucun doute que « le double déterminisme des deux facteurs peut être considéré comme un fait bien acquis ». Dans cette influence simultanée de l'hérédité et du milieu sur le développement physique et moral de l'homme, on peut concevoir que la première nous donne avec les potentialités morphologiques les instincts fondamentaux, les tendances psychologiques générales et certaines aptitudes. Le milieu et l'éducation viendraient ensuite par les modes biologiques comme de la variation et de la fluctuation, les affirmer et guider leur développement harmonique, ou les réprimer et les inhiber (1). Le célèbre juriste Fr. Liszt s'exprime de même : « La réflexion nous apprend, remarque-t-il que chaque crime particulier résulte de la coopération des deux groupes de conditions ; d'une part de la nature propre, individuelle du criminel, et d'autre part des circonstances extérieures physiques et sociales et surtout économiques qui l'encerclent (2).

Ailleurs, on nous répète « le crime est une résultante des causes individuelles et des influences sociales (3). » Et même Aschaffenburg, l'un des plus illustres criminologistes allemands s'attache à la théorie du milieu d'or. Lui aussi, d'une part, attaque l'école anthropologique d'après laquelle la cause unique de la criminalité réside dans l'élément héréditaire individuel de l'homme et d'autre part, il rejette la conception socialiste d'après laquelle tout mal criminel provient des mauvaises conditions économiques dans lesquelles vivent les ouvriers et l'élément qui constitue les bas-fonds sociaux.

1. Ley (A.), *Alcoolisme et criminalité*. Bruxelles, 1910, p. 6.

2. Fr. Liszt, *Traité de droit pénal allemand*. Paris, 1913, p. 103.

3. Guilhermet (G.), *Le milieu criminel*. Paris, 1923, p. 3.

Aschaffenburg déclare *Die Wahrheit liegt wohl in der Mitte* (1).

En France le courant du « milieu ambiant » (Ecole Lyonnaise) s'accroît d'une manière remarquable avec Lacassagne à sa tête. Les partisans de cette école négligent l'influence de l'élément héréditaire, disant que rien n'est si important que le milieu social. C'est ce dernier qui fait des gens honnêtes des criminels. « Le milieu social, dit Lacassagne, est le bouillon de culture de la criminalité, le microbe c'est le criminel, un élément qui n'a d'importance que le jour où il trouve le bouillon qui le fait fermenter ». Dans un autre passage les maîtres de l'Ecole Lyonnaise attaquent plus vivement la conception anthropologique en disant : « ce n'est pas l'atavisme qui fait le criminel, mais le milieu social. Quand la société le voudra, le crime diminuera : les sociétés n'ont que les criminels qu'elles méritent... Au fatalisme qui découle inévitablement de la théorie anthropologique, j'oppose l'initiative sociale » (2). Lacassagne ajoute encore : « La condition sociale, l'éducation, la bonne et la mauvaise fortune, voilà le véritable facteur de la criminalité. Les criminels se recrutent surtout parmi les gens pauvres, malheureux » (3).

A son tour Topinard souligne « Le Moi ancestral et le Moi individuel acquis sont artificiels et peuvent être façonnés, adaptés aux besoins de la société et devenir le Moi social » (4). Ce qui veut dire qu'en réalité le milieu a une influence décisive sur la formation sociale et morale de l'individu.

Remarquons que la conception sociologique du crime n'a rien de commun avec l'apriorisme, au contraire elle est un résultat de nombreuses expériences et de l'observation. Ainsi par exemple on a constaté que les enfants des criminels élevés

1. Aschaffenburg, *Das Verbrechen und seine Bekämpfung*. Heidelberg, 1906, p. 106.

2. Mayet (L.), *Documents d'anthropologie criminelle*. Lyon, 1901, p. 15.

3. Compte rendu du Congrès de l'anthropologie criminelle. Paris, 1899.

4. Topinard (P.), *Anthropologie criminelle*. Paris, 1888, p. 176.

dans une atmosphère de santé physique et morale et puis convenablement préparés à la lutte pour leur existence, sont devenus d'excellents citoyens, d'une droiture extrême et d'un esprit social exemplaire. D'autre part les enfants de personnes honnêtes, délaissés dès leur première enfance et même plus tard, obligés de passer leur vie sans aucune attention, ni aucun soin d'aucune sorte, sans aide morale ni matérielle sont devenus tôt ou tard des criminels incorrigibles.

Les parents ne peuvent transmettre à leurs enfants que du sang humain, mais non un sang plus ou moins criminel. Ne confondons donc pas la biologie avec la sociologie. Ne perdons pas de vue que le crime est un fait social et non biologique. « Je crois fermement, dit Escard, que le milieu est infiniment plus puissant à déterminer le cours et l'histoire de la vie d'un enfant, qu'une souillure ou une tendance héréditaire. A mon avis les enfants adoptés se trouvent au niveau de ceux où la société les a placés. De sorte qu'à la formule, tel père, tel fils, il faudrait substituer celle-ci : Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es » (1).

Ainsi d'après les partisans de l'Ecole sociologique, il faut chercher la cause de la criminalité à la fois dans la constitution individuelle — héréditaire — du criminel et dans la situation sociale dans laquelle il vit. Précisons aussi que d'après l'Ecole Lyonnaise c'est toujours le « milieu ambiant » qui a une influence prépondérante sur l'apparition du crime.

Mais ni l'un ni l'autre courant ne nous donne pleine satisfaction. Et voici pourquoi : pour lutter efficacement contre une maladie il faut découvrir exactement sa source. Il ne faut pas se contenter de termes généraux et assez vagues et dire par exemple que le *milieu social*, ou tel autre, sont la source d'un mal. Milieu social dit à la fois beaucoup et pas assez. Pour quelqu'un qui ne s'intéresse à notre sujet que de loin, pareille réponse serait suffisante, mais celui qui veut

1. Escard (P.), *Education et Hérité, leur influence sur la criminalité*. Paris, 1900, p. 8.

une explication plus profonde, plus détaillée et pour ainsi dire plus scientifique devrait se demander : « Mais qu'est-ce que cela veut bien dire, le milieu social ? » De quoi se compose-t-il, où commence son influence, où finit-elle ? Enfin il posera aussi bien des questions encore plus importantes : quels sont par exemple les éléments essentiels du milieu social. En quoi consiste sa force génératrice et transformatrice ?

Il est naturel qu'en voulant répondre à toutes les questions (qui ont sans doute un rapport direct avec notre sujet) il sera obligé de disséquer, en quelque sorte, ce milieu social. Et peut-être bien qu'en usant de cette méthode de travail, il sera plus aisé de découvrir les éléments les plus importants qui forment et transforment le milieu social ainsi que la marche de la criminalité.

En somme nous pensons aussi que le milieu social dans toute son ampleur est véritablement le promoteur de la criminalité, mais puisque le milieu social se compose de beaucoup de facteurs qui pris chacun à part peuvent avoir une influence très variable sur la criminalité, nous voulons savoir lequel de ces facteurs est le plus fort, le plus direct, dans l'apparition du crime. Est-ce l'éducation ? l'instruction ? Peut-être la mauvaise nourriture, peut-être les conditions du travail ou la misère ? Jusqu'ici nous ne le savons pas.

Il est vrai que l'école sociologique nous donne beaucoup d'explications mais elles sont générales et non détaillées. Les partisans de cette école nous ont parlé d'une multitude de facteurs, mais ils ne nous ont pas dit quel rapport mutuel et génétique existe entre ces éléments.

Et c'est justement la tâche que se sont donnés les partisans de l'Ecole socialiste. Ils admettent aussi qu'il y a beaucoup de facteurs du crime, mais en mettant de côté les crimes d'une importance moindre, ils se sont consacrés à l'étude des crimes les plus dangereux pour la société. Notamment ceux contre les propriétés et ceux contre les personnes. Notons que ces deux catégories de crimes embrassent de 85 à 90 %

de la criminalité tout entière ; la première surtout menace l'existence de la société actuelle. Elles méritent donc, d'après cette école, d'être étudiées de plus près.

ECOLE SOCIALISTE.

D'après ce que nous venons de dire il est évident que l'école sociologique en commençant à Ferri pour finir à Lacasagne est une école éclectique. Elle prend en considération tous les facteurs possibles et se dit « in medio stat veritas ». Evidemment elle englobe la majorité des criminologistes puisqu'elle donne satisfaction à beaucoup de ceux qui ne se sont prononcés, ni pour l'école anthropologique, ni pour l'école socialiste. D'ailleurs dans la théorie, ainsi que dans la vie, la plupart des hommes préfèrent rester près du milieu d'or que d'aller chercher la vérité plus loin, plus profondément.

Quant aux partisans de l'école socialiste, il faut dire qu'ils ont justement choisi le chemin de beaucoup le plus pénible, mais qui conduit à la vérité, à la vérité mille fois observée, constatée et expérimentée. Disons encore que les partisans de cette école ont été obligés de se défendre pas à pas. Partout on les a attaqués. Partout on a tâché de ridiculiser leur conception du crime. Colajanni, Turatti, Hirsch, Bonger, Ettinger, n'ont rien inventé eux-mêmes, mais ils ont groupé les faits et démontré les causes de ces faits que chaque homme normalement doué est en mesure de comprendre et de constater. Bien que ces savants se soient basés le plus souvent sur des chiffres de la statistique officielle — leurs conclusions scientifiques ont été repoussées par la majorité des pénalistes qui aimaient mieux infliger la peine au criminel que connaître les causes qui l'ont poussé à commettre l'acte antisocial.

Il est des temps, dit Flourens, et tel est le nôtre, où les vérités simples, les idées justes ne suffisent pas pour éveiller l'attention des hommes. On se jette alors dans les

propositions outrées, le paradoxe s'introduit partout (1).

Cet état d'esprit rappelle précisément l'attaque des juristes contre la conception socialiste du crime. Lorsque l'école socialiste a proclamé partout la seule vérité (d'ailleurs si évidente pour tout le monde) que la misère et toutes les mauvaises conditions matérielles font naître les criminels, Garofalo, Joly, Morriison et les autres, en revanche ont déclaré que toute influence des conditions économiques sur la criminalité est illusoire (2). Notons encore que la lutte contre l'école socialiste s'est encore plus accentuée dans ces dernières années. Mais on voit déjà bien que cette lutte est plutôt déterminée par des raisons plus politiques que scientifiques.

Les capitalistes ainsi que leurs défenseurs scientifiques ne peuvent pas pardonner à l'école socialiste d'être remontée à la cause primordiale du crime, d'avoir déclaré partout que la criminalité est provoquée par la misère économique et morale des ouvriers, due au régime capitaliste même. Les partisans de l'école socialiste soutiennent que la criminalité a sa source capitale dans la structure de la société actuelle. Et par conséquent, le crime est un phénomène social inhérent au régime capitaliste. Parce que capitalisme veut dire exploitation de la partie la plus grande de la société par un petit nombre d'hommes qui ne pensent qu'à leur propre bien-être. « C'est un état social, dit le Dr Toulouse, injuste et irrationnel, fondé sur les privilèges de la classe dirigeante, il maintient dans l'ignorance, la maladie et la misère, un prolétariat sans cesse élargi et toujours prêt à la révolte » (3). Puisque nous avons dit plus haut que la misère est le plus grand pourvoyeur de crimes, il est aussi évident, qu'autant que la misère ne disparaîtra pas, le crime non plus ne diminuera pas.

Dans la misère matérielle, comme dans la misère morale,

1. Flourens, *Psychologie comparée*. Paris, 1909, p. 84.

2. Van Kan, *l. c.*, p. 10.

3. Toulouse, *La question sociale*. Paris, 1922, p. 6.

on se révolte. Mais la révolte peut prendre différentes formes. Préparée à l'avance, organisée autant que possible, et exécutée par toute la masse ouvrière d'une façon ouverte et audacieuse, *elle s'appelle Révolution* ; mais exécutée par un ou quelques individus d'une façon hâtive, avec peur et sous l'ombre de la nuit ou des circonstances propices *elle s'appelle crime* (1).

Quand on a faim on se révolte ; c'est un fait bien observé. A voir le luxe chez les autres, quand la misère règne dans sa chambre, on ne peut pas résister à l'impulsion de révolte que provoque cette comparaison.

Quand on a faim on est peu capable de réfléchir sur la « valeur morale, traditionnelle et juridique de la propriété », concentrée en quelques mains des gros capitalistes. Déjà au XVIII^e siècle, Godwin disait : « La véritable source du crime réside dans ce fait qu'un homme possède en abondance, ce dont l'autre se trouve privé... L'esprit d'oppression, l'esprit de servilité et l'esprit de fraude, voilà les fruits immédiats du régime actuel de la propriété, qui sont également hostiles au progrès intellectuel et moral. Un régime social où l'on se partagerait avec égalité les dons de la nature ferait nécessairement disparaître pareils sentiments. L'étroit principe de l'égoïsme s'anéantirait. Personne ne serait plus l'ennemi de son voisin parce que nul n'aurait sujet à quereller » (2).

Depuis, la propriété subsiste et avec elle, une inimaginable misère du prolétariat. Sous le régime capitaliste la plus grande partie de la population, la partie dont le travail constitue la base de la société entière, vit dans les plus tristes conditions ; elle est mal vêtue, mal nourrie, misérablement logée, épuisée par un travail démesuré et souvent malsain, incertaine de l'avenir, ignorante et grossière (3).

1. Ettinger, *l. c.*, p. 5.

2. Van Kan, *l. c.*, p. 205-206.

3. Bongers (W.-A.), *Criminalité et conditions économiques*. Amsterdam, 1905, p. 334.

La misère du prolétariat, comprise dans son sens le plus véridique veut dire « l'effet d'être privé d'une des choses nécessaires à l'existence et de voir ainsi sa santé, sa force et jusqu'à sa vitalité atteintes au point que la vie même soit en danger » (1). Voilà un produit inévitable du capitalisme comme d'ailleurs le chômage, la prostitution et beaucoup d'autres fléaux sociaux. Car le capitalisme n'a jamais été et ne peut pas être stable. Dans une société où les moyens de production et les producteurs sont séparés les uns des autres, où les rapports entre les hommes apparaissent comme des rapports entre les marchandises, où le sort des hommes est soumis à des lois aveugles qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, où l'immense majorité des hommes est dominée et exploitée par une infirme minorité, une stabilité est impossible. Il est de l'essence même du système capitaliste que son équilibre soit instable et que cette instabilité soit constante (2).

Les crises économiques sont aussi anciennes que le capitalisme lui-même. Il est vrai qu'une guerre, ou un autre cataclysme social, peut être la cause d'une crise déterminée ; mais dans la majorité des cas, elles sont provoquées par les principes mêmes du capitalisme qui se résument dans la devise bien connue : de l'argent, de l'argent et encore une fois de l'argent.

« La cause fondamentale de toutes les crises reste en fin de compte la pauvreté et la sous-consommation des masses, en face de la tendance de la production capitaliste à développer les forces productives comme si seule la capacité de consommation absolue de la société en constituait la limite » (3). Chaque capitaliste est forcé de dépasser la production de ses semblables, autrement il sera victime de la brutale concurrence et alors « on produit dans le monde de la production capitaliste pour obtenir de la plus-value, c'est-à-dire valeur

1. Webb (S.-B.), *La lutte préventive contre la misère*. Paris, 1913, p. 1.

2. Varga (E.), *L'économie de la période de déclin du capitalisme après la stabilisation*. Paris, 1928, p. 16.

3. Marx (K.), *Le Capital*, t. III, p. 21.

née de travail non payé. En d'autres termes la classe ouvrière produit plus qu'elle ne consomme » (1).

Cet état de choses conduit inévitablement à une surproduction qui est la cause capitale des crises économiques. « Le capitalisme amène donc normalement un phénomène de surproduction générale et d'engorgement général : les produits ne pouvant pas s'écouler parce que cette organisation capitaliste même, appauvrit trop le consommateur (on entend le consommateur ouvrier) pour leur permettre d'acheter tous les produits dont ils auraient tant besoin (2). »

Jamais ne se dégagent mieux les antinomies du régime capitaliste que pendant une crise. C'est pourquoi l'on peut dire que le capitalisme est soumis aux lois inébranlables qui troublent toute la vie sociale et économique.

Ces troubles sont malheureusement trop fréquents et trop tristes dans leurs conséquences. Surtout pour celui qui ne dispose d'aucun autre bien susceptible de mutabilité, que sa propre force de travail. Les crises économiques furent autrefois périodiques. Mais dès la fin du xix^e siècle elles sont devenues chroniques. La meilleure preuve en est dans le contingent des chômeurs. Il y a donc toujours une considérable quantité d'hommes qui veulent travailler, qui ne désirent que gagner honnêtement leur vie, et que le capitalisme repousse.

Un auteur, qui pourtant est loin d'admettre la conception économique du crime dans toute son ampleur, affirme que l'étude dynamique de la criminalité, c'est-à-dire de la comparaison de la marche des délits contre les biens (car c'est de cette catégorie surtout qu'il s'agit) avec les fluctuations de la situation économique révèle l'existence d'un parallélisme frappant, presque partout et toujours constant entre les deux courbes qui expriment les termes de la comparaison (3).

1. Bongér, l. c., 322.

2. Bellet (D.), *Crises économiques*. Paris, 1918, p. 152.

3. V. Kan, l. c., p. 11.

Ainsi, par exemple, la statistique criminelle des Etats-Unis nous apprend que pendant la crise de 1884, le nombre de chômeurs augmenta de 400.000 unités. Aussi la misère et par conséquent la criminalité accusèrent-elles à cette époque un progrès frappant. Et voici d'ailleurs un tableau comparatif assez probant.

	En 1883	En 1884
Homicides	1.494	3.377
Lynchages	92	219
Suicides	910	1.897 (1)

La cause est évidente. Notons encore que cette augmentation va de paire avec le suicide.

Bien qu'on puisse dans une certaine mesure expliquer la rapidité de la progression du suicide comme celle du crime par la loi d'imitation (2), cela ne dévoile pas la cause primordiale de ce phénomène. Pourquoi l'épidémie du crime et surtout du suicide ne se produit-elle pas quand le bien-être des travailleurs et des petits bourgeois est relativement bien assis ? Pourquoi se produit-elle, cette épidémie de crime et de suicide (supposons pour un instant qu'elle est d'origine imitative) justement pendant les crises économiques, sociales ou politiques, quand la misère est à son comble chez la classe ouvrière ? Ensuite, pourquoi ne se répand-elle dans une proportion égale chez les riches et chez les pauvres ? La réponse paraît être très simple : parce que les crises frappent tout d'abord les pauvres et c'est pourquoi le désespoir avec toutes ses conséquences fâcheuses se produit chez eux et non chez les riches. Cette vérité n'a pas échappé à l'auteur même de la « théorie

1. V. Kan. *l. c.*, p. 260.

2. « Tous les actes importants de la vie sociale sont exécutés sous l'empire de l'exemple. On engendre ou on n'engendre pas par imitation.... on se tue ou ne se tue pas par imitation, il est reconnu que le suicide est un phénomène imitatif au plus haut degré... et alors, se demande Tarde : comment douter après cela qu'on vole ou qu'on ne vole pas, qu'on assassine ou qu'on n'assassine pas par imitation ? » Tarde (G.), *La philosophie pénale*. Paris, 1890, p. 319.

de l'imitation » qui dit : « la misère c'est la colère qui monte, c'est l'envie qui gronde, c'est l'idée du vol et du crime qui germe » (1).

C'est pourquoi l'école socialiste déclare que la loi d'imitation n'explique que la forme dans laquelle se produit l'épidémie du suicide et du crime, mais elle n'explique pas du tout la cause primordiale de ces phénomènes.

Les partisans de cette école cherchant toujours la cause de l'effet ne pouvaient non plus admettre l'explication du crime par la loi d'imitation. Rappelons-nous que les partisans de l'école criminologique socialiste se servent de la méthode déterministe. Par conséquent, ils supposent une certaine fixité des rapports de cause à effet. D'après eux, pour qu'une expérience scientifique ait de la valeur et que la notion scientifique de loi puisse se former, il faut que l'on puisse compter sur la régularité des rapports de cause à effet (2).

Or en appliquant cette méthode aux recherches criminologiques ils ont constaté une régularité frappante de cause à effet. Cela leur a permis de dégager *des lois* (3) d'après lesquelles la criminalité se développe comme un produit social. Ils disent qu'autant que le régime capitaliste subsistera il y aura toujours des crises (puisqu'elles font comme nous l'avons déjà dit, partie intégrante du régime capitaliste) pendant lesquelles la majorité écrasante du prolétariat se trouve déséquilibrée au point de vue économique et moral. Par conséquent, la misère des ouvriers, déjà assez grave, même pendant la prospérité industrielle, augmente et tôt ou tard elle réduit le sans-travail à la criminalité. C'est surtout ainsi qu'ils nous expliquent la cause de la criminalité dynamique.

Quant à la cause de la criminalité statique (c'est-à-dire des crimes qui apparaissent dans la société sous le coup d'un

1. Tarde; *l. c.*, p. 69.

2. Prins (A.), *La défense sociale et les transformations du droit pénal*. Paris, 1910, p. 19.

3. Wassermann (R.), *Begriff und Grenzen der kriminal Statistik*. Leipzig, 1909, p. 12.

stimulant spécial comme la crise économique, la guerre, l'épidémie, etc.), les partisans de l'école criminologique socialiste disent qu'il faut considérer cette criminalité comme un phénomène social provoqué et déterminé par des raisons exclusivement économique-sociales, (1) notamment par la mauvaise nourriture, mauvaises conditions d'habitation, insalubrité, manque d'éducation, ignorance, l'exploitation dans l'atelier, etc.

N'est-il pas frappant, se disent-ils, que le plus grand nombre des criminels, surtout des criminels contre la propriété, se composent des gens les plus pauvres ? Ce fait est d'ailleurs confirmé par tous les statisticiens criminologiques. N'est-il pas frappant que l'armée de la prostitution (qui est dans une grande mesure une équivalence à la criminalité masculine au point de vue socio-moral) se recrute presque exclusivement parmi les enfants des familles pauvres, ouvrières où la gêne, le manque du nécessaire, sont toujours les mêmes (2). Est-ce par hasard, que la statistique criminelle fait observer que le crime à base économique embrasse 60% et même plus de la criminalité totale (3) ? Non, car ces observations, ainsi qu'une multitude d'autres, nous démontrent d'une façon irréfutable que les causes de la criminalité résident dans la société même.

Puisqu'ils ont rejeté la théorie du libre arbitre d'une part et la conception lombrosienne de l'autre, que reste-t-il à conclure ? C'est que d'après tous les faits et les données de la statistique ils ont le droit de dire que le crime et son équivalence chez la femme sous la forme de la prostitution (4), proviennent de la pathologie sociale due au régime même du capitalisme.

Dans la société actuelle, nous constatons d'une part

1. Tarde (G.), *La criminalité comparée*. Paris, 1888, p. 123.

2. Bongér, *l. c.*, p. 41.

3. Beguin (P.), *Schweizerische Kriminalstatistik*. Bern., 1908, p. 67.

4. Tarde, *Philosophie pénale*, p. 261.

qu'une minorité infime est maîtresse de tous les biens et par suite du pouvoir politique dans l'Etat (1), d'autre part que la classe ouvrière qui est au point de vue quantitatif excessivement plus forte que celle du capitalisme, n'a pourtant qu'un seul bien : la force du travail.

Notre société est un produit des conditions économiques dans lesquelles nous vivons. La propriété est sa *conditio sine qua non*. Bien que le régime de la propriété ait changé depuis l'origine de sa constitution, passé de la petite propriété agricole à la propriété féodale et ensuite à la propriété capitaliste, les rapports hiérarchiques qu'elle a créés parmi les hommes n'ont pas du tout changé.

Le rapport entre l'exploitateur et l'exploité, possesseur et dépossédé, riche et pauvre, porte toujours l'empreinte singulière du régime de la propriété.

L'Etat (la société) n'a changé que dans ses formes extérieures. L'Etat de l'antiquité fut un régime d'oppression des maîtres sur les esclaves, celui du Moyen Age, un art de régner des féodaux sur leurs serfs, enfin l'Etat contemporain est un mode de règne des hommes du capital sur les ouvriers-esclaves (2). Alors l'Etat reste le même en ce sens qu'il y a toujours deux classes luttant entre elles.

Notre société n'est que le champ de bataille de deux puissances : du travail et du capital (3). Chacune de ces forces veut s'emparer du pouvoir social et politique. Chacune d'elles a ses défenseurs qui se donnent la tâche de justifier leurs droits pour la victoire décisive. Les uns invoquent la tradition et le code, les autres l'égalité et le droit à la vie.

Quant à la base principale de notre organisation sociale, ils soutiennent que c'est la vie économique. Les socialistes disent que le besoin économique est l'unique force motrice

1. Cunow (H.), *Die Marxsche Geschichts-Gesellschafts und Staats theorie*. Berlin, 1923, t. I, p. 269.

2. Engels (Fr.), *La sainte famille*. Varsovie, 1906 (en polonais), p. 47.

3. Ettinger (A. S.), *l. c.*, p. 38.

de notre développement. Ensuite, que le mode de production de la vie matérielle détermine d'une façon générale le processus social, politique et intellectuel de la vie (1). « Die Materialistische Geschichtsauffassung, dit Stammler, stellt in dem Mittelpunkt des Gesellschaftslebens die soziale Wirtschaft » (2).

Ce n'est pas la conscience de l'homme qui détermine son existence mais l'existence matérielle qui détermine la conscience (3). Et par conséquent, ce n'est pas l'idée qui fait naître le besoin mais au contraire, le besoin social naît des idées de l'homme. Il n'y a pas un domaine de la vie sociale qui ne soit conditionné par le régime économique.

De sorte que le droit ainsi que la morale et toutes les autres conceptions de notre esprit peuvent dans une certaine mesure avoir une influence quelconque sur les phénomènes sociaux, matériels, mais ils ne sont pas leurs causes, puisque le droit et la morale restent toujours dans un rapport de dépendance directe avec notre bien-être matériel (4). Si donc, l'essence de notre bien-être matériel change d'époque à époque, aucune notion sur le droit, la peine, le crime, l'art, etc... n'est absolue, mais bien relative.

Chaque phase de l'évolution humaine au point de vue spirituel n'est qu'un miroir des institutions économiques qui ont régné à cette époque-là. Chaque état social est justifié par une base économique spécifique ; celle de notre temps, par la propriété privée. Quand celle-ci disparaîtra, la société sera complètement changée (5). Mais jusqu'à ce moment, la propriété privée sera l'institution fondamentale que les maîtres de la société défendront d'arrache-pied.

1. Marx (K.), *Préface à l'Economie Politique*. Varsovie (en polonais), p. 8.

2. Stammler (R.), *Wirtschaft und Recht*. Leipzig, 1906, p. 108.

3. Vorländer (K.), *Geschichte der Philosophie*. Leipzig, 1921, t. II, p. 4.

4. Handelsman (M.), *La peine dans le droit polonais le plus ancien*. Varsovie, 1907 (en polonais), p. 111.

5. Müller-Lyer (F.), *Phasen der Kultur und Richtungslinien des Vortschritts*. München, 1917, p. 278.

Cette institution est pour ainsi dire l'axe de la lutte entre les classes sociales. En même temps, elle est la plus menacée par les criminels. C'est ainsi que la phase économique crée son soi-disant « type criminel ». Par exemple au temps où les différences d'intérêts sociaux n'étaient pas encore aussi apparentes qu'à nos jours, nous avions des criminels contre la religion, mais avec l'industrialisme, le crime contre la propriété augmente de jour en jour. Nous pouvons donc dire que les formes de la criminalité sont aussi des produits des conditions économiques, ce qui est également démontré par le fait de la transformation de la criminalité à base de violence en une criminalité à base de ruse.

Or, en s'appuyant sur toutes ces observations les partisans de l'école socialiste soulignent l'importance extraordinaire des conditions économiques des criminels en négligeant tout à fait les soi-disant facteurs individuels du crime (1). L'individu si fort qu'il soit, disent-ils, si personnel qu'il soit, subit toujours l'influence de l'époque, de l'entourage, de l'éducation, etc... Personne n'est né avec des notions déjà faites sur le crime, la peine, la justice. Ce qui est incontestable, c'est qu'il prend toutes ces notions dans la société dans laquelle il vit. « Un véritable facteur individuel ne se retrouve que dans quelques cas spéciaux, là où le crime est le résultat d'une prédisposition résultante d'une condition mentale, morbide, combinée à des circonstances défavorables. Parfois donc, le crime est la résultante d'un facteur individuel avec un facteur social ; dans la plupart des cas, il ne l'est pas (2). »

Bref, d'après l'école criminologique socialiste, les conditions économiques font naître la criminalité de deux façons. Directement : par les lois de la production ainsi que par l'existence de la propriété privée (3) ; et puis, indirectement :

1. Ettinger (A. S.), *Das Verbrecherproblem in athropologischer und soziologischer Beleuchtung*. Bern., 1909, p. 206.

2. Bongers, *l. c.*

3. V. Kan, *l. c.* p. 260.

avec l'aide des institutions sociales, religieuses, scolaires, militaires, etc..., qui sont aussi en réalité influencées et même déterminées par la structure économique de la société (1).

Nous avons ainsi passé en revue les principes fondamentaux des écoles classique, anthropologique, sociologique et socialiste, sans qu'il soit besoin de nous arrêter à d'autres écoles de moindre importance et dont la doctrine surtout est faite d'emprunts aux diverses écoles dont nous avons parlé.

1. Rakowsky (K. G.), *De la question de l'étiologie du crime et de la dégénérescence*. Montpellier, 1897. Introduction.

DEUXIÈME PARTIE

LES CRIMES ET LES CRIMINELS

1. — *ROLE DE LA STATISTIQUE CRIMINELLE*

La statistique est l'une des premières disciplines scientifiques qui ait prêté son concours aux recherches criminologiques. Tout d'abord précisons ce que nous entendons par ce mot « statistique ». La statistique est une science qui a pour but de recueillir et de grouper méthodiquement les faits sociaux susceptibles d'être exprimés numériquement (1). C'est ainsi qu'elle facilite notre tâche dans la constatation numérique des multiples variations auxquelles sont soumis les éléments de la structure sociale. Grâce à la statistique nous sommes en mesure de dresser le tableau net et précis de la division du travail social, les rapports existant entre les différentes professions ou fonctions sociales, les mouvements de la population, etc. Elle est donc le meilleur indice de la vie sociale dans le sens statique et dynamique du terme (2). Mais en dehors de son rôle purement descriptif la statistique a aussi le mérite de dégager la causalité des faits sociaux.

A l'aide des chiffres elle démontre d'une façon irréfutable

1. Pour différentes raisons, nous ne voulons pas ici prendre partie dans la discussion sur le rôle de la statistique vis-à-vis des autres sciences. Est-elle une science ou une simple méthode ? Pour ceux que ce problème intéresse nous citerons : Zizêk (T.) *Sociologie und Statistik München*, 1920, p. 2. Wassermann, *l. c.*, p. 89-106.

2. Zizêk., *l. c.*, p. 25.

l'existence des rapports entre les causes sociales et leurs effets. Bref, elle rend aux sciences sociales le même service que le baromètre aux sciences physiques. C'est pourquoi aussi maints savants l'appellent le « sociomètre » (1). Disons encore que malgré les hésitations de nombreux savants en ce qui concerne l'exactitude des chiffres et leur force probante, on ne saurait à nos jours étudier le problème criminologique sans les feuilles de la statistique criminelle.

Peters a bien résumé le rôle de cette science dans la criminologie en disant : « Elle est comme les phares qui éclairent la route des marins dans les ténèbres de la nuit (2). Grâce à elle seulement, nous pouvons suivre pas à pas chaque mouvement de hausse et de baisse du nombre de crimes. C'est elle qui nous révèle les détails les plus caractéristiques de la fluctuation de la criminalité. Grâce à elle, nous connaissons les rapports qui existent entre le fait criminel et ses mobiles.

Comme nous l'avons dit plus haut, la statistique criminelle ne se borne pas à son rôle de science descriptive, elle fait mieux : elle groupe les données d'une façon analytique, elle nous expose nettement tous les facteurs de l'étiologie criminelle (3). On peut même dire que dès le moment où la criminologie a eu recours aux données statistiques elle est devenue une *science positive*. Les constatations numériques ont été dans son progrès d'une importance capitale. A l'aide des chiffres, la criminologie a déclaré la guerre à toutes les conceptions métaphysiques de l'école classique et par conséquent, elle a forcé la rupture avec l'apriorisme (4).

Notons encore que les statisticiens se sont les premiers adonnés à l'étude de l'étiologie criminelle (5). Et ce sont eux aussi, qui ont remarqué dès le début de leurs recherches, que

1. Hymans (P.), *La lutte contre le crime*. Bruxelles, 1892, p. 16.

2. Alpanel, *L'enfance criminelle*. Paris, 1899, p. 76.

3. Dochow (F.), *Die Kriminalität in Amsbezirk*. Heidelberg. Berlin, 1906, p. 12.

4. Drullon (P.), *Jeunesse criminelle*. Paris, 1903, p. 7.

5. V. Kan, *l. c.*, p. 374.

la statistique criminelle ne saurait jamais reproduire le véritable tableau du mouvement criminel. Les premiers résultats obtenus par les statisticiens ont même provoqué de grandes controverses sur la véracité de leurs constatations.

Cela tient à ce que les méthodes employées étaient défectueuses ou divergentes, peut-être aussi à l'incapacité ou même à la mauvaise volonté. Aussi les travaux des statisticiens furent-ils accueillis avec une extrême défiance. Il fallut l'apparition de toute une littérature, et surtout des ouvrages de Quetelet, Guerry, Cournot, pour démontrer que la statistique criminelle a une base scientifique (1). Ainsi par exemple déclare Quetelet... je ne crains pas même de dire que tout ce que nous possédons sur la statistique des crimes et des délits ne pourrait être d'aucune utilité si l'on n'admettait pas tacitement qu'il existe un rapport à peu près invariable entre les délits commis et jugés et la somme totale *inconnue* des délits commis (2).

Cette opinion est encore à nos jours toute d'actualité. Il est incontestable qu'aucun compte rendu de la justice ne peut prétendre embrasser la masse de la criminalité dans un bilan complet, dans toute son horreur. Ne perdons pas de vue qu'un nombre très élevé de crimes n'est pas même porté à la connaissance de la police, et de plus, qu'un nombre non moins considérable n'est pas soumis à la procédure des tribunaux, par suite de l'ignorance des auteurs de ces crimes.

C'est précisément pour cette raison que le nombre des affaires impoursuivies (crimes et délits) à cause d'auteurs inconnus étaient de :

En 1901	96.686
En 1905	107.710
En 1909	97.446
En 1912	104.111 (3)
En 1919	116.141 (4)

1. André (P.), *Criminalité et civilisation*. Rouen, 1896, p. 15.

2. Quetelet, *Physique sociale*. Paris, 1869, t. II, p. 251.

3. Roux (J.-A.), *l. c.*, p. II.

4. Compte général de l'administration de la justice criminelle, pour l'année 1919, p. 107.

Remarquons encore que, malgré le perfectionnement de l'appareil administratif, le nombre de ce genre de crimes augmente sans cesse. C'est pourquoi il ne faut pas prendre les données statistiques avec une rigueur absolue. Nous pouvons dire qu'elles sont tout près de la vérité, mais elles ne sont pas la vérité même.

Disons immédiatement que cela ne doit pas, d'après nous, diminuer la valeur capitale de la statistique. Son efficacité est très évidente et la valeur de ses données, nettement supérieure à celles que fournissent les autres sources.

Notons aussi que la statistique est une arme à deux tranchants, très dangereuse. Surtout dans les mains de ceux qui veulent s'en servir de mauvaise foi. C'est pourquoi l'on dit que les chiffres sont très élastiques et Forget avait bien raison d'écrire que « la statistique est une bonne fille allant toujours avec celui qui la caresse le plus (1). Aussi, faut-il se reporter avec une extrême prudence aux tableaux statistiques établis par des institutions qui n'ont rien d'officiel, alors que, même la statistique officielle, laisse beaucoup à désirer.

II. — TRANSFORMATION DE LA CRIMINALITÉ.

Puisque nous savons déjà qu'il est possible de juger et d'apprécier le mouvement de la criminalité à l'aide de la statistique, une question se pose : la criminalité est-elle en progrès ou en régression ? Cette question est des plus intéressantes à résoudre puisque, nous l'avons indiqué plus haut, la marche de la criminalité est en même temps un précieux indice de notre progrès moral.

Personne ne contestera que le progrès technique fait des pas énormes. Il est évident que les inventions des deux derniers siècles ont beaucoup amélioré notre bien-être matériel ; mais au point de vue moral, où en sommes-nous ? Y a-t-il aussi

1. Lacassagne (A.), *Peine de mort et la criminalité*. Paris, 1908, p. 49.

en même temps un progrès moral ? Avons-nous le droit d'être fiers de notre civilisation ? A-t-elle diminué l'égoïsme humain ? A-t-elle limité les conflits qui surgissent entre la société et l'individu ? Nous en doutons fort.

Partout, on nous a épouventé avec des récits de la vie atroce des primitifs. Partout on nous a parlé de leur âme criminelle, de leurs vices, de leurs habitudes criminelles (1). Mais les études de Post, Steinmetz, Westermarck, Ferrero et des autres, ont démontré que la soi-disant sauvagerie et criminalité des primitifs est, sinon complètement inexistante, du moins trop généralisée et exagérée.

Mais, quand il s'agit d'un jugement de l'état moral de la société actuelle, on n'a qu'à consulter la statistique. Et, disons le franchement, après avoir parcouru les feuilles de la statistique criminelle, personne ne peut plus contester sa marche formidable et désastreuse. Malheureusement, on constate que la criminalité a conquis droit de cité chez tous les membres de notre société. « C'est qu'en effet, dit Locard, le progrès de la civilisation n'a pas du tout pour résultat de détruire la criminalité, il l'a modifiée seulement » (2) ; c'est-à-dire que malgré tout le progrès réalisé du côté matériel de notre, vie, on ne trouve pas un moyen de lutter radicalement contre ce fléau social qui est une des plus grandes dépravations morales, on se contente seulement de sa transformation. Pour ainsi dire, on tient à la « civilisation » de la criminalité. Et la « civilisation » de ce fléau est observée partout.

L'chronique judiciaire nous indique d'une façon incontestable « que toutes les inventions de la science et de l'industrie contemporaines sont étudiées par les malfaiteurs qui n'en usent pas moins que les honnêtes gens » (3).

On se contente de supporter un voleur à la place d'un

1. Lubbock (J.), *Les origines de la civilisation*. Varsovie, 1893 (en polonais), p. 76 et 82.

2. Locard (E.), *Le crime et le criminel*. Paris, 1926, p. 10.

3. Joly (H.), *Problèmes de science criminelle*. Paris, 1910, p. 41.

assassin. « La civilisation, dit Lombroso, introduit chaque jour de nouveaux crimes, moins atroces peut-être que les anciens, mais qui, pour cela, n'en sont pas moins nuisibles. Ainsi à Londres le voleur substitue la ruse à la violence ; aux effractions, le vol à la pêche ; aux esclandres, le chantage et les escroqueries à l'aide de la presse » (1). Cette transformation de la criminalité sous l'influence de la civilisation n'est pas déterminée par des raisons morales, mais par des conditions économiques.

Le barbare n'avait autrefois qu'un moyen d'agir, c'était la force brutale, la violence. Ce même trait caractéristique de la criminalité brutale, nous pouvons l'observer chez les peuples actuels dont les progrès techniques et matériels sont encore à l'état embryonnaire ou commencent à peine à se développer. Prenons par exemple la Corse. Encore mieux, les Balkans. D'après Wadler : « Auch der Balkanrauber gibt die Verbrechenstatistik eine ganze spezifische Färbung : Brand und Mord sind in seinen Gefolge » (2).

La statistique nous montre incontestablement que le crime à base de violence subsiste dans les contrées pauvres et montagneuses. Cette criminalité subsiste : « comme une suite, dit André, et une vulgarisation de la criminalité féodale chastement féroce et de colère » (3). Tandis, au contraire, que dans les régions où l'industrie s'est développée, dans les milieux urbains et là où le commerce a fait du progrès, on remarque une baisse de la criminalité à base de violence et un accroissement formidable de la criminalité à base économique, soit par la ruse, soit par la fraude. Ce point est démontré par la statistique criminelle pour l'époque de 1880-1905 en Italie.

1. Lombroso (C.), *Le crime, causes et remèdes*, p. 69.

2. Wadler (A.), *Die Verbrechensbewegung im Ostlichen Europa*. München, 1908, p. 22.

3. André, *l. c.*, p. 21.

Les homicides ont diminué dans la proportion de....	100 à 70
Les usurpations, les dommages et les incendies dans la proportion de	100 à 87
Les coups et les blessures dans la proportion de.....	100 à 92

Mais d'autre part :

Les crimes contre le commerce ont bondi de.....	100 à 326 (1)
---	---------------

Ces résultats ne sont pas propres à l'Italie. Partout, où l'industrialisme fait des progrès, on peut les remarquer. En France, par exemple le crime violent diminue aussi, mais à sa place, on constate un accroissement énorme du crime « d'inventive cupidité » et des délits que fomentent la fourberie et la ruse.

En France, dit Joly, depuis 1840, le nombre annuel de faillites a passé de 2.000 à 8.000. On dira que le nombre des commerçants s'est accru ; il n'a cependant pas quadruplé (2). Il résulte donc de ces données, que la criminalité augmente partout et que jusqu'à nos jours la lutte contre elle est restée inefficace. Nous allons voir quels sont les crimes qui menacent plus particulièrement l'existence de notre société.

Disons en passant qu'il nous sera impossible de suivre la classification des crimes établie par le Code pénal. Car ce dernier en faisant la division des crimes a pris en considération tout d'abord la sanction pénale du fait, tandis que notre préoccupation sera de poursuivre une classification des crimes d'après le danger qu'ils présentent pour la société eu égard à la nature de ce danger et à son intensité.

Ainsi par exemple l'article 270 du Code pénal, ainsi que la loi du 24 mars 1921 parlent du vagabondage comme d'un délit peu grave (les autres codes le considèrent seulement comme une contravention), c'est-à-dire un acte dont la sanction pénale est assez bénigne (art. 271 du C. P.), tandis qu'à notre avis le vagabondage constitue un type de délit, très important et très dangereux au point de vue social,

1. Niceforo (A.), *Classes pauvres*. Paris, 1905, p. 133.

2. Joly (H.), *La France criminelle*. Paris, 1889, p. 32.

comme nous le verrons par la suite. De sorte que dans notre classification des crimes, seront prises plutôt en considération, la quantité et la qualité des crimes, que leur sanction pénale. C'est pourquoi, nous nous proposons de suivre la classification suivante :

I. *Crimes à base économique* : c'est-à-dire crimes contre la propriété, comme le vol, le détournement, abus de confiance, etc...

II. *Crimes à base de vengeance* : injures, destruction des biens, coups et blessures.

III. *Crimes sexuels* : adultère, bigamie, attentats contre les mœurs, etc...

Il y a encore d'autres infractions, il est vrai, qui ne rentrent pas dans le cadre de ces 3 groupes, par exemple les crimes politiques, mais à cause de leur caractère particulier et de leur instabilité, ils ne feront pas partie de notre étude. Notre classification aura aussi l'avantage de placer les crimes d'après l'ordre habituel de leur manifestation au point de vue quantitatif. En voici d'ailleurs la preuve (1) :

Ce tableau nous montre que la criminalité à base économique directe, dépasse largement la moitié de la criminalité totale puisqu'elle a atteint 60.09 % pendant les deux dernières décades du xix^e siècle. Mais ce n'est pas tout. Les conditions économiques ont aussi une influence incontestable sur la marche de la criminalité brutale, ainsi que sur la délictuosité sexuelle. Nous allons donc nous arrêter un peu plus attentivement à chacune de ces criminalités en particulier. Peut-être cela nous facilitera-t-il la preuve de l'influence prépondérante de la vie économique sur toute manifestation criminelle.

A. — CRIMES ÉCONOMIQUES.

Comme nous l'avons dit plus haut, les crimes contre la propriété ont apparu relativement tard. Dans la vie collective de l'homme primitif, il n'y a pas de traces de crimes de ce

1. Vérifier le tableau de la page 59.

NATURE DES CRIMES	MOYENNES ANNUELLES				MOYENNE	
	1881-1885	1886-1890	1891-1895	1896-1900	1881-1900	
Vagabondage	15.629	19.050	18.449	14.148	16.819	11,17
Mendicité	9.421	14.625	14.707	11.274	12.506	8,30
Vol qualifié (toute nature)	1.668	1.715	1.517	1.508	1.552	1,03
Vol non qualifié	44.396	47.941	49.145	43.750	46.358	30,78
Fausse monnaie	98	141	134	111	121	0,08
Attentats aux mœurs en favorisant la débauche	341	361	406	304	353	0,23
Faux en écritures (toute nature)	355	304	237	224	280	0,19
Escroquerie	4.210	4.422	3.898	3.496	4.006	2,66
Abus de confiance	4.106	4.495	4.488	4.834	4.480	2,98
Fraudes commerciales	3.212	3.015	2.607	2.931	2.941	1,95
Banqueroute frauduleuse	86	63	63	44	64	0,04
— simple	934	967	802	860	890	0,59
Faux témoignages et faux serments	126	126	151	136	134	0,09
Total des crimes économiques					60,09	
Diffamations et injures	3.513	2.918	2.940	2.877	3.062	2,03
Outrages envers des fonctionnaires	13.492	13.728	15.258	13.450	13.982	9,28
Destructions (toute nature)	3.291	4.876	4.530	4.382	4.269	2,84
Incendie	207	245	263	213	252	0,17
Coups et blessures graves	187	155	178	183	175	0,12
— volontaires	27.768	28.971	23.443	36.158	31.585	20,97
Rébellion	3.721	3.746	3.926	3.502	3.723	2,47
Homicide	518	506	515	461	500	0,33
Infanticide	191	191	157	118	164	0,11
Total des crimes par vengeance					38,32	
Bigamie	6	6	8	8	7	0,00
Adultère	1.038	1.758	1.838	2.212	1.741	1,44
Viol et attentat à la pudeur sur les adultes	403	76	95	70	86	0,06
— sur les enfants	717	592	584	452	586	0,39
Total des crimes sexuels					0,59	
Crimes politiques					1	0,00
Total général	4	1	2	0	150.007	

genre. La raison en est simple : à cette époque là il n'y avait pas encore de propriété. On ne faisait pas encore, alors, de distinction entre propriétaires et dépossédés. Mais avec l'apparition de la propriété, par la force même des choses, les crimes, contre elle, naissent et, naturellement les puissants, les possesseurs se défendent. Au début, alors que le code n'existait pas encore, on jugeait d'après les coutumes. Ensuite, à mesure que l'organisation sociale prend le caractère d'Etat, si petit qu'il fût, l'on a tâché d'unifier ces coutumes en un code. Le code pénal fut l'un des premiers moyens dont les chefs ont usé pour exercer leur puissance sur un vaste terrain peuplé de plusieurs groupes, sous un pouvoir unique.

Pour défendre le *statu quo* social on a appliqué des peines très sévères. Aussi est-il naturel que l'on ait établi une hiérarchie dans la gravité des infractions. Néanmoins, en remontant à cette époque des premiers états, nous distinguons deux crimes capitaux : l'un contre la puissance des dieux et celle du prince (la fameuse infraction si connue au moyen âge « *lesio majestatis divinæ, lesiomajestatis publicæ* », et l'autre contre la propriété. Ajoutons encore qu'en réalité même le premier groupe des crimes a un caractère économique politique, car les puissants, dans l'organisation primitive, en la personne des sorciers, des prêtres, des princes, étaient les représentants d'une caste sociale (1) dont l'unique but était l'exploitation des castes inférieures.

A cet effet ils trouvaient dans le code une arme excellente. Le code pénal fut à la disposition de ses createurs pour défendre avant tout les institutions qui forment la base de la société. La propriété étant la pierre fondamentale de cette organisation sociale, elle profita, et c'est bien naturel, d'une défense toute exceptionnelle.

C'est pourquoi les lois de l'Egypte, de Syro-Babylonie, de

1. Frazer (J.G.), *Le sorcier, le prêtre et le roi*. Varsovie, 1911 (en polonais) p. 41.

Judée (lois de Moïse), de Grèce (lois de Solon) se montrent impitoyables contre les voleurs ou autres destructeurs d'un bien d'autrui. C'est pourquoi, aussi les douze tables romaines permettaient de couper le corps du débiteur en autant de parties qu'il avait de créanciers. Ce qui avait lieu précisément dans le temps du contrat de « nexum » : « der glaubiger kannte ursprünglich, dit Kohler, nach seinem Belieben über den Schuldner schalten, er kannte seine Arbeitskraft ausbeuten, er kannte ihn als Slave verkaufen, er kannte aber auch in Stücke Hauen (1). »

Dans le même esprit sont libellées les « lex salica », « lex visigotorum » et autres lois de même époque. Au moyen âge même nous voyons des codes excessivement sévères pour la défense de la propriété ? Ainsi par exemple les statuts d'Augsbourg de 1276 punissent l'effraction avec but de vol par l'ablation de la main droite ; le fameux Sachsenspiegel punit tout vol qui dépasse une valeur de trois schillings, de la peine de mort. La « Constitutio Criminalis Carolina » de 1532 contient 77 articles dont 53 traitent des cas de vol punis de la peine capitale.

Quelques siècles plus tard, nous retrouvons le même esprit, cruel et bas, qui, servant la cause de la propriété individuelle, ordonne de payer la dette de son corps et de son propre sang. C'est bien en vertu d'une pareille loi que Shylock exige une livre de la chair d'Antonio, et en vertu de la même loi, le tribunal était forcé de faire droit à la demande du « Marchand de Venise ». « Il te revient, dit Portia, une livre de la chair de ce marchand, la loi te la donne, et la Cour te l'adjudge. »

Naturellement, de nos jours, nous n'avons plus de verdicts aussi démonstratifs mais il n'en manque pas de cruels. Il n'y a pas bien longtemps, en 1874 on a condamné une enfant de 9 ans à la peine de mort, pour avoir

1. Kohler, *Shakespeare vor dem Forum der Jurisprudenz*, Würzburg, 1883, p. 8.

brisé une vitrine où elle avait dérobé de la peinture pour 8 sous (1). Disons tout de même que la forme des crimes contre la propriété, ainsi que les peines ont sensiblement évolué. Mais le droit pénal dans son ensemble reste toujours l'instrument de défense de la propriété privée.

Chaque code pénal, et même les plus récents, conserve son ancien rôle de défenseur du *statu quo* social, économique et politique.

Mais, d'autre part, notons que la propriété privée est, de nos jours, plus menacée que jamais. La forme des crimes commis contre elle, se multiplie. On peut toutefois grouper ces formes en trois classes : tout d'abord le vagabondage (bien que le vagabond n'atteigne pas directement la propriété par le fait de son seul état social et juridique, il constitue quand même pour elle, une des plus fréquentes menaces) ; en deuxième lieu c'est le vol et crimes analogues ; enfin en troisième rang viennent les crimes contre le commerce.

Il y aurait encore une distinction à faire quant aux exécuteurs de ces trois groupes de crimes. Tandis que le vagabondage ainsi que le vol sont commis presque exclusivement par la classe ouvrière et plus particulièrement par ce que l'on appelle communément la « pègre sociale », le troisième groupe des crimes est uniquement l'œuvre des personnes aisées ou même riches. Ceci est démontré par la statistique criminelle internationale (2).

1. — *Le Vagabondage.*

Comme nous l'avons dit, le vagabondage n'est pas considéré, par le code pénal, comme une grave infraction à la loi. Il y a même des pays où il est puni comme simple convention et non comme délit. Mais malgré cette attitude indulgente du droit pénal, nous considérons le vagabondage comme un délit des plus graves, à cause de la répercussion

1. Ettinger, *l. c.*, p. 24.

2. Bongér, *l. c.*, p. 492-493.

qu'il a sur la vie sociale. C'est même la raison pour laquelle nous l'avons placé en tête de l'étude des crimes économiques.

Tout d'abord, précisons ce que nous entendons par vagabondage. « Le vagabondage, dit Goyet, est l'état de ceux qui n'ayant ni domicile certain, ni moyen de subsistance, n'exercent habituellement ni métier ni profession (1). »

Selon nous, le vagabondage joue un rôle très particulier dans la formation de la criminalité totale, car il constitue, pour ainsi dire, la première étape pour tous les criminels. Dépourvu de moyens d'existence par suite du défaut habituel de métier ou de profession, affamé, le vagabond est forcé de chercher du pain par des moyens de fortune. Par la force des choses, il rencontrera des gens d'une moralité incertaine, qui seront peut-être des prisonniers et qui les premiers peut-être le conduiront à son coup d'essai. C'est ensuite la première peine ; puis quand il sortira de prison il ne se contentera plus d'être un simple vagabond, il passera directement au rang des criminels. La prison lui a procuré la « science criminelle » et des « compagnons » dont il ne se débarrassera jamais.

L'esprit du vagabond est tout à fait opposé à celui d'un homme « sociable ». Une fois forcé de coucher sur la dure sans un sou en poche, ayant toujours peur d'être cueilli par la police, il n'a que haine contre l'organisation sociale. Il sera toujours en quête d'« un coup à faire », et au fur et à mesure qu'il s'éloignera de la société des honnêtes gens, il détestera de toute son âme l'idée de la stabilité sociale (2).

Il est intéressant de noter qu'avant de devenir criminels, la plupart des hommes commencent par être vagabonds et mendiants. Ainsi par exemple d'après Sichart, que ce problème intéressait particulièrement il y avait sur :

1. Goyet, *Précis de droit pénal spécial*. Paris, 1926, p. 92.

2. Delvincourt (A.), *La lutte contre la criminalité*. Paris, 1897, p. 394, 395.

	Vagabonds	Mendiants
100 voleurs.....	44,2	35,0
100 escrocs	11,1	20,2
100 délits contre les mœurs.....	14,0	17,3
100 incendiaires.....	15,1	15,5
100 parjures	4,2	4,7 (1)

Comme les criminels les vagabonds se recrutent parmi les individus des classes pauvres. Ainsi par exemple, sur 1.138 mineurs dirigés sur une maison de correction et condamnés pour vagabondage il y avait :

	Nombre absolu	0/0
Enfants illégitimes	91	8,0
Orphelins	498	43,8
Enfants dont les parents étaient en prison	25	2,2
Autres enfants	524	46,0
Ensemble	1.138	100 %

Il est donc évident que 54 % de ces vagabonds se composent des enfants qui ont connu dès leur naissance la misère matérielle et morale (2).

Le vagabondage augmente d'une façon frappante pendant l'hiver (3). En voici une preuve dans le tableau suivant du nombre des vagabonds dans le Grand Duché de Bade (4).

Mois	Nombre de condamnés pour mendicité et vagabondage
Janvier	7.232
Février	6.315
Mars	4.816
Avril	2.945
Mai	2.743
Juin.....	2.475
Juillet	2.540
Août	2.410
Septembre	1.989
Octobre.....	2.672
Novembre	3.857
Décembre	5.310

1. Bongers, *l. c.*, p. 602.

2. Bongers, *l. c.*, p. 613.

3. Lewenstimm (A.), *Kriminalistischen Studien*. Berlin, 1901, chap. 1.

4. Bongers, *l. c.*, p. 603.

Ce phénomène s'explique par cette raison que, pendant l'hiver, d'une part, s'accroît le nombre des chômeurs (par suite du chômage forcé, saisonnier et autre); d'autre part, les dépenses exigées pour la vie courante sont beaucoup plus élevées en hiver qu'en été (combustibles, vêtements, etc.). Et puis n'oublions pas qu'un nombre considérable de « sans-travail » sont employés l'été par l'agriculture qui ne peut plus guère les occuper pendant l'hiver.

Remarquons bien que, tout comme la criminalité, le vagabondage va progressant, de pair avec le chômage. Voici quelques chiffres sur sa recrudescence au xix^e siècle.

On a poursuivi pour vagabondage dans les périodes :

1826-1830	3.296 individus
1876-1880	16.504 —
1893	30.501 —

Ceci prouve qu'en 60 ans le vagabondage s'est accru en France dans une proportion approximative de 1 à 10 (1). La recrudescence de vagabondage est aussi notée dans la statistique criminelle du xx^e siècle. Chaque année nouvelle voit grossir ses rangs. Chaque cataclysme stimule son apparition. Faut-il encore parler de l'influence désastreuse de la guerre ? Elle a forcé des foules à délaisser leur coin, leur pays, créant ainsi l'esprit de vagabondage, là où il n'existait pas, le développant considérablement là où était déjà le germe. Le vagabond déteste le calme de son foyer, de sa campagne, de son milieu naturel ; pour ainsi dire, il erre toujours.

Pas plus ici qu'en matière de criminalité, il n'est possible de parler de la mauvaise volonté de l'homme ou comme on dit des « vagabonds de naissance ». On ne naît ni ange ni démon, disait Pascal avec juste raison. Ce qui est certain c'est que la société crée des vagabonds sous chaque pression d'instabilité économique.

Notons encore que la statistique souligne la grande parti-

cipation au vagabondage des enfants et des mineurs. L'examen approfondi de ces jeunes vagabonds a démontré qu'ils sont devenus tels, poussés par la dure nécessité. Abandonnés déjà dès leur plus tendre enfance, sans aucune surveillance, ils ont appris ce métier en flânant, sans but, dans les rues. Ensuite, devenus plus grands, ils ont voulu améliorer leur misérable situation d'abandon matériel et moral, ils sont devenus des vagabonds habituels.

Il est un fait incontestable que la prospérité économique d'un peuple est une des conditions qui assurent le plus efficacement la régression du vagabondage (1), tandis que les crises lui assurent des progrès énormes. En voici la raison. « Lorsque survient un cataclysme économique ou social, la masse des individus adaptés à l'état social disparu a d'autant plus de peine à s'orienter vers l'état nouveau qu'ils possèdent moins de réserves d'attente morales et matérielles. A ce point de vue, la masse des travailleurs qui est le plus grand nombre se trouve dans les formes sociales modernes particulièrement désarmée. Dotée de la moindre instruction et par conséquent de moindres facultés d'adaptations variées, elle n'a aucun droit d'appui, le contrat de travail moderne libérant le patron de tout devoir autre que le payement du travail fourni (2). »

Il faut prendre en considération encore cette particularité que la crise économique si elle dure longtemps (et nous savons déjà que de nos jours elle est devenue chronique) conduit fatalement le chômeur à la transplantation, à la recherche d'un autre milieu d'adaptation. Cela veut dire que les sans-travail constituent malheureusement une forte partie du contingent des vagabonds par nécessité (3).

Alors même que la crise diminue ou disparaît en apparence nous voyons que les vagabonds subsistent quand

1. Maxwelle, *Le crime et la société*, p. 353.

2. Meunier (R.), *Les vagabonds*. Paris, 1908, p. 91.

3. *Id.*, l. c., p. 92.

même. Ce sont tout d'abord les vieillards, les enfants abandonnés et les infirmes.

Une fois privés de pain, délaissés par la société, ils sont obligés de rentrer dans les rangs des vagabonds. En dehors de ceux-ci, il y a encore un nombre très considérable d'hommes qui ne peuvent aucunement se procurer du travail à cause du régime capitaliste, qui préfère garder toujours une armée de « réserve » pour les besoins d'exploitation et de concurrence.

Le Code pénal est impuissant contre le vagabondage, car, même l'aggravation de la peine, ne l'a pas détruit. Aussi les expériences infructueuses des récentes années devront-elles nous guider dans notre action. On a remarqué en France, il est vrai, un affaiblissement du vagabondage. Mais cette décroissance est due à la crise de la main-d'œuvre qui a sévi dans ce pays plus que partout ailleurs. D'après le Garde des Sceaux, « la hausse des salaires », amélioration des conditions de la vie ouvrière, etc... explique la diminution des délits de paresse tels que le vagabondage et la mendicité (1).

Or, si on veut le faire disparaître il faut tout d'abord donner à tout le monde du travail et ensuite faire disparaître le chômage forcé, qui résulte des crises sociales et économiques, inhérentes au régime capitaliste.

II. — *Vol et crimes analogues.*

Parmi toutes les attaques contre la propriété, il faut donner au vol une place primordiale. Il suffit de consulter la statistique criminelle pour voir que les crimes de vol sont en tête. Le vol est la forme la plus fréquente des atteintes contre les propriétés. La statistique, par ses études de la criminalité, a permis de constater une énorme récrudescence de ce genre de crimes, surtout pendant le xix^e siècle.

1. *Compte général de l'Administration de la Justice Criminelle pour l'année 1919*, p. 17.

Pour s'en faire une idée, il suffit de voir les données statistiques en France d'après lesquelles on a poursuivi pour vol :

En 1826-1830.....	9.871 coupables	
En 1876-1880.....	33.381	—
En 1893	37.125	— (1)

Remarquons aussi que cette récrudescence est encore plus frappante durant les deux premières décades du xx^e siècle, ainsi que nous le verrons par la suite.

Aux termes du droit, le vol est une soustraction frauduleuse de la chose d'autrui, puni suivant qu'il est « simple » ou « qualifié ». Dans le premier cas, jusqu'à 5 ans d'emprisonnement, dans le second, jusqu'aux travaux forcés à perpétuité.

Le vol est sans contredit un crime déterminé par l'état économique de la population. Son accroissement va parallèlement avec celui de la diminution du bien-être matériel.

De nos jours, on ne peut plus dire comme l'a fait Garofalo que la misère n'a sur la criminalité qu'une influence nulle ou très restreinte. Ce serait aller contre l'opinion commune et tenter le paradoxe (2). Car on constate que chaque catastrophe sociale grossit le nombre des vols tandis qu'avec l'adoucissement de l'état économique, la courbe tend à la baisse.

Le vol est un de ces délits sur lesquelles l'influence directe de la misère est incontestable. C'est pourquoi l'on peut rejeter entièrement la thèse de Van Kan d'après laquelle « de nombreux phénomènes d'ordre économique n'ont qu'un rapport plus indirect avec la criminalité » (3). C'est le contraire, à notre avis. Il suffit d'examiner la statistique criminelle aux temps de crise, hausse de prix des vivres ou cataclysme social pour voir que les phénomènes d'ordre économique ont une influence directe et déterminante sur la marche de la criminalité et surtout sur celle de vol.

1. André, *l. c.*, p. 18.

2. André, *l. c.*, p. 30.

3. V. Kan, *l. c.*, p. 12.

En principe, quand on a les moyens de vivre, même modestement, on ne vole pas. On ne veut pas risquer sa vie, son honneur ou la vie des siens, quand on a un moyen facile de satisfaire à ses besoins. On ne devient pas voleur, parce qu'on le veut, mais parce qu'on y est forcé.

Weisz, Fould, Stark, Meyer, Müller, Berg, Bonger ont démontré d'une manière incontestable la dépendance étroite de la marche de la criminalité et du prix des vivres (1).

Voici un tableau comparatif du rapport existant entre le prix du blé et le nombre des crimes contre la propriété :

ALLEMAGNE (2)

Nombres de condamnés pour les crimes ci-dessous sur 100.000 habitants au-dessous de 12 ans.

Années	Prix de 100 kil. de seigle et de froment en mark	Vol simple	Vol qualifié	Recel	Fraude	Détournement
1882	185	250	28	26	37	46
1883	165	241	25	24	38	46
1884	159	231	25	23	39	46
1885	154	214	22	22	38	45
1886	147	210	20	21	41	45
1887	145	198	21	20	43	44
1888	155	194	21	20	44	44
1889	169	211	23	21	49	47
1890	181	206	24	21	50	47
1891	216	216	25	22	54	50
1892	184	236	31	25	59	52
1893	146	202	26	22	58	51
1894	127	198	27	22	60	52
1895	132	192	24	22	61	53
1896	139	184	24	19	58	50
1897	152	188	23	18	61	51
1898	170	191	25	19	63	52

1. Weisz, *Über einige wirtschaftliche und moralische Wirkungen hoher Getreide Preise*. Berlin, 1881 ; Fuld, *Der Einfluss der Lebensmittelpreise auf die Bewegung der Strafbaren Handlungen*. Mainz, 1882 ; Starke, *Verbrechen und Verbrecher in Preussen*. Berlin, 1884 ; Meyer, *Die Verbrechen in ihrem Zusammenhang mit den wirtschaftlichen und sozialen verhältnissen in Kanton-Zürich*, 1895 ; Müller, *Untersuchungen über der Bewegung der Kriminalität in ihrem Zusammenhang mit den wirtschaftlichen Verhältnissen*. Halle, 1889.

2. Berg., l. c., p. 286-287.

Faut-il encore des preuves plus concluantes, pour faire admettre que la criminalité est un produit de la misère, que celles qui démontrent la proportionnalité entre la hausse et la baisse de la criminalité et la hausse et la baisse du prix des vivres ?

Berg qui s'intéresse à ce problème conclut : « De nos jours la marche des délits contre les biens se lie plus étroitement que jamais au mouvement des prix des vivres » (1).

Ces observations ont permis à un des meilleurs moralostatisticiens allemands de déclarer : « qu'en Bavière par exemple, il a été remarqué qu'à chaque augmentation de 6 kreutzer sur le prix des céréales, correspondait un vol de plus par 100.000 habitants ; et par contre quand le prix diminuait d'autant on avait un vol de moins. » Bref, on peut résumer que le nombre des infractions, surtout celles à base économique, commises dans une année est directement proportionnel au prix moyen du blé dans cette même année. C'est aussi pourquoi Hoffmann proclame : « Dass die economischen Verhältnisse wie Armut und Reichtum, Rauperismus und Luxus, die Kriminalität überhaupt und besonders das Delikt des Diebstahls beeinflussen werden, ist ohne Zweifel (2). »

Mais il y a encore d'autres preuves de l'influence exercée par les conditions économiques sur la production du vol. Grâce à la statistique criminelle nous sommes en mesure de démontrer que le nombre des vols progresse nettement pendant l'hiver, tandis qu'il diminue avec l'approche des beaux jours, c'est-à-dire quand le besoin de main-d'œuvre se fait sentir. Ainsi par exemple d'après Bonger la criminalité en Allemagne de 1883 à 1892 se présente, suivant leur répartition par mois, de la façon suivante (3) :

1. Berg (H.), *Getreidepreise und Kriminalität in Deutschland*. Berlin, 1902, p. 280.

2. Hoffmann (T.), *Die Ursachen der Kriminalität in der Provinz Pommern*. Greifswal, 1911, p. 63.

3. Bonger, l. c., p. 619.

ALLEMAGNE

Nombres d'actes punissables commis dans les mois de :

CRIMES	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept.	Octobre	Nov.	Déc.
Vol simple (aussi récidive répétée) :												
a	7.994	7.342	6.909	5.777	6.097	6.003	6.230	6.484	6.249	7.936	7.966	8.523
b	413	415	98	85	87	88	88	92	92	106	117	121
Vol qualifié (aussi récidive répétée) :												
a	943	877	830	777	840	856	879	866	818	956	971	996
b	402	407	92	89	94	98	98	96	94	106	112	111
Détournement :												
a	1.539	1.358	1.454	1.397	1.505	1.485	1.583	1.551	1.459	1.604	1.573	1.659
b	400	97	99	94	98	100	403	401	98	104	105	108
Recel :												
a	682	615	571	442	458	447	444	451	451	556	643	789
b	423	422	403	82	82	83	80	81	81	100	120	142
Recel professionnel et habituel :												
a	3	5	4	8	4	3	3	3	6	3	3	5
b	71	130	94	195	94	88	71	71	146	71	73	118
Fraude :												
a	2.174	2.050	1909	1.744	1.823	1.869	1.932	1.845	1.758	2.065	2.279	2.432
b	107	111	94	89	90	95	95	91	90	102	116	120

A un résultat semblable est arrivé Wadler au sujet de la criminalité en Serbie.

Mois	Crimes contre les propriétés
Janvier	365
Février	316
Mars	249
Avril	247
Mai	293
Juin.....	183
Juillet	133
Août	205
Septembre	218
Octobre.....	266
Novembre	263
Décembre	334 (1)

Le résultat est le même d'après Aschaffenburg qui a dressé le tableau suivant (en supposant que le nombre de crimes commis journellement soit de 100, la répartition générale par mois serait la suivante) :

Mois	Crimes contre les propriétés
Janvier	109
Février	108
Mars	96
Avril	90
Mai	93
Juin.....	93
Juillet	92
Août	93
Septembre	93
Octobre.....	104
Novembre	113
Décembre	117 (2)

Il est donc évident que les crimes de vol sont déterminés d'une façon directe par les conditions économiques dans lesquelles se trouve la population. De sorte que pendant l'hiver alors que les besoins de la population augmentent,

1. Wadler, *l. c.*, p. 87.

2. Aschaffenburg, *l. c.*, p. 14.

tandis que le travail se raréfie, on devient voleur par nécessité.

Il est donc établi que l'exécution des vols, leur quantité et l'époque à laquelle ils atteignent le maximum dépend directement de la misère. Nous nous proposons de démontrer la même corrélation dans l'état matériel et social des auteurs de vols dans le chapitre suivant.

D'autre part, il faut souligner que les vols augmentent partout ; en France ils se sont accrûs dans le rapport de 150 % pour la seule période de 1913 à 1919.

Ainsi le nombre des condamnations pour vol était de :

En 1913	41.447
1914	29.679
1915	27.103
1916	31.718
1917	36.921
1918	37.185
1919	62.869 (1)

ce qui permet de dire au Garde des Sceaux : « Depuis la guerre c'est le respect de la propriété qui est le plus atteint (2). »

En résumé on peut dire que le vol comme les crimes analogues est un produit de la misère économique, qui provient du fait que nous vivons sous un régime où la loi de l'offre et de la demande joue toujours en faveur de l'employeur au détriment de l'employé. Toujours en surnombre et forcés de vivre par tous les moyens, les ouvriers n'ont qu'à vendre leur force de travail, et pendant la crise, quand le chômage entre en jeu, ils passent en masse au rang des criminels. La preuve en est aussi, comme nous l'avons vu tout à l'heure, dans l'accroissement de la criminalité, durant les mois qui nécessitent un plus grand nombre de satisfactions matérielles aux besoins quotidiens de la vie.

En outre, il est indéniable que le nombre de crimes contre

1. Compte général de l'Administration de la justice criminelle pendant l'année 1919, p. xvi.

2. *L. c.*, p. xvii.

la propriété (et surtout le vol) s'accroît d'une manière formidable en temps de crises économiques et sociales. Enfin, dernière preuve, c'est que parmi les femmes criminelles il y a une bonne majorité de veuves et de divorcées qui participent aux crimes de nature économique. Puisque nous n'avons aucune raison de dire que ces femmes sont plus antisociales que les femmes mariées, il est certain que leur criminalité provient de leur situation matérielle, souvent beaucoup plus précaire que celle des femmes mariées (1).

III. — *Crimes commerciaux.*

La plupart des crimes commerciaux se distinguent du vol en ce que le volé est une victime violentée alors que dans le cas du crime commercial, le lésé a remis lui-même la chose à celui qui se l'est appropriée (2). Les crimes commerciaux peuvent être commis sous diverses formes. Parmi lesquelles les plus connues sont l'escroquerie, l'abus de confiance, la banqueroute, les fraudes alimentaires.

Cette distinction a une valeur importante, tant pour les juristes que pour la magistrature, mais pour le sociologue elle n'en a aucune. Le sociologue peut seulement dire : dans la société contemporaine où la lutte pour l'existence est décidément basée sur la ruse et non, comme autrefois, sur la force et la violence, les individus se servent des armes que leur fournit cette société.

La civilisation a transformé la nature de l'antagonisme séculaire de l'individu et de la société. De sorte qu'en réalisant un progrès formidable dans le commerce et l'industrie, la société ne pouvait aucunement empêcher les criminels de s'immiscer à qui mieux mieux dans ce nouveau champ d'action économique.

Il va de soi qu'un criminel qui s'adonne à sa besogne aime

1. Bongér, *l. c.*, p. 625.

2. Goyet, *l. c.*, p. 245.

mieux opérer à la Bourse, dans un salon et même dans une boutique (où il a plus de chances de devenir riche) qu'en pratiquant le vol à la tire ou la filouterie. Aussi partout où le commerce est en progrès constatons-nous un progrès de la criminalité commerciale. Pour donner une idée de cet essor nous nous permettons de montrer le tableau de la recrudescence de la criminalité en Italie pendant une période de 25 ans. Il résulte que :

Les escroqueries ont augmenté comme de.....	100 à 125
Les concussions et les corruptions comme de.....	100 à 150
Les faux et les calomnies comme de.....	100 à 170
Les fraudes industrielles et commerciales comme de..	100 à 210
Les crimes contre le commerce comme de.....	100 à 326 (1)

Notons que ces observations ne sont pas uniquement propres à l'Italie. Au contraire c'est un phénomène international. Ainsi par exemple on a constaté qu'en France l'escroquerie et l'abus de la confiance réunies ont donné un total d'infractions :

	Nombre absolu	Années
De 7.066 pour		1880
7.627 —		1890
9.915 —		1905
10.518 —		1910
11.993 —		1911
11.596 —		1912
11.412 —		1913 (2)

Notons que ces crimes deviennent aussi plus nombreux en temps de crise. La crise qui paralyse toute la vie économique frappe tout d'abord le prolétaire; mais en même temps elle se fait vivement sentir pour les petits bourgeois dont la plupart sont dans le commerce. La crise tombe sur eux d'une façon inattendue. Ils restent sans réserves d'argent. Il

1. Niceforo, *Les classes pauvres*, p. 133.

2. Roux, *l. c.*, p. 32.

est vrai que leurs magasins peuvent être comblés de marchandises, mais ils n'ont pas les moyens de les écouler. D'autre part il y a des traites à payer. Le terme approche. Le marché ne donne aucun espoir. Pour la maison il faut le minimum de ressources si pénibles à obtenir pendant la crise. Les jours passent. Les créanciers deviennent plus pressants, puis ils menacent. C'est la débâcle entrevue et alors les petits commerçants même d'autres plus aisés, luttent désespérément. Puis abattus, les uns se suicident (ils ne sont d'ailleurs qu'une minorité infime) tandis que les autres entrent en conflit avec le droit pénal, en commettant des abus de différentes sortes. Ensuite c'est la prison qui les attend.

On pourrait aussi parler d'escroqueries énormes, de « Panama » monstrueux par exemple celles de faux-titres, ou des entreprises inexistantes, mais ce genre de crimes commerciaux est commis plus souvent par cupidité plutôt que par nécessité. Leur influence bien que désastreuse n'est cependant pas aussi inquiétante que celle des crimes dont nous avons parlé plus haut.

B. — CRIMES A BASE DE VENGEANCE.

Après les crimes économiques, nous trouvons les crimes par vengeance (contre les personnes) qui sont les plus nombreux. En tête viennent les coups et blessures ; ensuite, les destructions de toute nature : les incendies, les outrages, les homicides, etc...

Ces crimes se sont aussi multipliés au cours du xix^e siècle d'une façon évidente. Ainsi par exemple en France on a poursuivi pour coups et blessures :

En 1826-1830.....	8.426 individus	
En 1876-1880.....	18.446	—
En 1893	26.385	— (1)

La statistique de ces crimes pour le xx^e siècle nous montre

une hausse encore plus marquée. Notamment, en 1905 où le nombre de crimes officiellement connus fut de 26.752 et en 1913 où il fut 28.511 (1). De nos jours même nous voyons une recrudescence de la criminalité motivée par la vengeance.

Quant aux causes, il faut tout d'abord souligner l'alcoolisme qui va de pair avec cette criminalité. Et puisque nous tenons aussi l'alcoolisme pour un phénomène de la pathologie sociale, il en résulte que les crimes commis par vengeance s'expliquent par des raisons sociales et économiques. Car la société fait naître le buveur de même qu'elle est en mesure de le guérir de ce penchant.

Entendons nous d'abord sur le terme alcoolisme. Par alcoolisme, nous entendons l'abus chronique des boissons alcooliques par une partie de la société et qui constitue un cas de la pathologie sociale. Notons que partout où l'alcoolisme s'accroît nous voyons un accroissement parallèle du crime par vengeance. Cette thèse est prouvée par les faits suivants :

La majorité des crimes contre les personnes ont lieu pendant les jours des fêtes. Ainsi par exemple d'après Hopp, qui a étudié les dossiers de 97 criminels, auteurs de coups et blessures, il résulte que 71-7% de ces individus ont commis, leur crime un samedi, un dimanche ou un lundi.

Koblinsky qui a examiné les dossiers de 380 détenus de la prison de Dusseldorf-Derendorf a dressé le tableau suivant :

Les jours de	Ont commis des crimes sous l'influence de l'alcool	
Samedi	33	216 personnes
Dimanche	132	
Lundi	51	
Mardi	13	36
Mercredi.. ..	12	
Jeudi	5	
Vendredi.....	6	
Total.....	252	(2)

1. Roux, l. c., p. 34.

2. Hopp (H.), *Alkohol und Kriminalität* Wiesbaden, 1906, p. 29.

C'est-à-dire que sur 380 détenus 252 soit 66,3 % ont commis leur crime sous l'influence de l'alcool. Notons encore que dans les 3 jours de samedi, dimanche, lundi, on a arrêté comme le tableau l'indique 216 criminels, tandis que dans les 4 jours suivants leur nombre n'a été que de 36. Une enquête faite par Aschaffenburg a donné le même résultat (1).

Et maintenant voici la courbe ascendante des mêmes crimes, dont nous a parlé Hopp, pour chaque jour de la semaine.

5 crimes avaient été commis le jeudi		
11	—	le vendredi
12	—	le mercredi
13	—	le mardi
33	—	le samedi
51	—	le lundi
132	—	le dimanche (2)

Otto Lang qui a examiné à Zurich 141 cas de crimes commis sous l'influence de l'alcool nous dresse cet autre tableau:

10 crimes avaient été commis le mercredi		
10	—	le vendredi
11	—	le mardi
18	—	le samedi
22	—	le lundi
60	—	le dimanche (2)

Kürtz qui a examiné les dossiers des criminels du district de Heifelberg pour les années 1900, 1902, 1903 et 1904 a reparti ces cas, tout d'abord suivant les jours de la semaine, et voici le résultat auquel il est arrivé (4) :

1. Aschaffenburg, *l. c.*, p. 64.
2. Griveau, *L'alcoolisme fléau social*. Paris, 1906, p. 84.
3. Grebault (R.), *De l'alcoolisme dans ses rapports avec la criminalité*. Paris, 1900, p. 52.
4. Lëy (A.), *Alcoolisme et criminalité*. Bruxelles, 1910, p. 16.

Jours de la semaine	1900	1902	1903	1904	Total	0/0
Dimanche	123	144	123	112	502	45
Lundi	56	42	39	45	182	16,3
Mardi	26	23	20	26	95	8,5
Mercredi	10	17	22	18	67	6
Jeudi	7	17	18	20	62	5,6
Vendredi	19	26	18	19	82	7,3
Samedi	18	21	34	21	94	8,4
Inconnu	1	—	12	18	31	2,9
Jours fériés	35	46	22	23	126	11,2
Total	260	290	286	279	1.115	100

Il a ensuite examiné ces dossiers suivant le lieu où le crime a été commis, et voici le tableau obtenu (1) :

Lieu	1900	1902	1903	1904	Total	Pourcent.
Cabaret	195	210	174	163	742	66,5 %
Habitation	9	23	36	18	86	7,7 %
Rue	9	25	35	29	98	8,8 %
Atelier	33	22	20	12	87	7,8 %
Inconnu	14	10	21	57	102	9,2 %
Total	260	290	286	279	1.115	100 %

A des constatations analogues est arrivé également Aschaffenburg (2).

Il y a encore un fait caractéristique à noter : l'examen de la statistique criminelle totale et surtout celle des infractions brutales révèle qu'une grande majorité des criminels sont en même temps des alcooliques habituels, ce qui est prouvé par le tableau suivant :

Période d'âge	Nombre de condamnés	Nombre d'individus adonnés à la boisson	Proportions
Au-dessus de 20 ans	296	188	63,5 %
De 20 à 30 ans	966	712	73,7 %
De 30 à 40 ans	771	585	75,9 %
De 40 à 50 ans	504	373	74 %
De 50 à 60 ans	269	192	71,4 %
De 60 et au-delà	144	74	51,4 %
Total	2.950	2.124	72 % (3)

1. Id ; l. c., p. 16.

2. Aschaffenburg, l. c., p. 70.

3. Marambat (M.), *L'alcoolisme et la criminalité*. Paris 1847, p. 5.

En France, dit Grebault, la statistique donne une proportion de 90 % des cas où les coups et les blessures ont été portés par des alcooliques.

En Allemagne, elle est de 75 % (1).

Voici quelques chiffres à titre de documentation :

Sur 100 détenus pour assassinat il y a	53 alcooliques	
Sur 100 — incendie —	57	—
Sur 100 — vagabondage —	70	—
Sur 100 — coups et blessures il y a ..	90	— (2)

Thiry a observé 168 détenus dans la maison de Liège. Il a conclu que 45 % c'est-à-dire 76 sur le nombre total étaient ivres au moment même du délit, 19 %, c'est-à-dire 33 étaient connus comme des ivrognes habituels. Ce qui lui a permis de dresser le tableau suivant d'après la nature des faits répréhensibles :

	Condamnés	En état d'ivresse lors du délit	Proportions
Meurtre, coups et blessures	39	26	66 %
Viols, attentats à la pudeur, outrages aux mœurs	21	13	61 %
Vols, escroqueries, abus de confiance	46	16	34 %
Rébellion	14	6	42 % (3)

Il est encore intéressant de noter que les alcooliques sont, dans une très forte proportion, des récidivistes. Ceci est démontré par le tableau ci-dessous :

	Nombre de condamnés	Proportions
En effet, sur le nombre total de	2.950	
Le chiffre des récidivistes s'élève à	2.199	
C'est-à-dire		74,5 %
Et sur ces 2.199 récidivistes, les ivrognes y sont au nombre de	1.726	
Soit une proportion de		78,5 % (4)

1. Grebault, l. c., p. 37.
2. Griveau, l. c., p. 43.
3. Grebault, l. c., p. 30.
4. Marambat, l. c., p. 13.

A un même résultat est arrivé le savant illustre Kreplin. Celui-ci aidé de Lichtenberg a examiné 524 alcooliques soignés dans sa clinique. Sur le nombre, 265, donc plus de la moitié, avaient été condamnés autant de fois qu'il est dit au tableau ci-dessous :

34	P'avaient été 1 fois
29	— 2 —
30	— 3 —
19	— 4 —
10	— 5 —
15	— 6 —
12	— 7 —
11	— 8 —
12	— 9 —
11	— 10, etc... (1)

Il est donc incontestable que la plus large part de la criminalité par vengeance est le fait de l'alcoolisme. Il y a donc un mouvement parallèle entre les crimes et la dose d'alcool consommé dans la société. Il est aussi incontestable que les pays où la consommation d'alcool a diminué, là également a diminué la masse criminelle. C'est précisément le cas des pays comme la Suède, la Norvège, l'Australie, etc... Ce parallélisme est frappant surtout en Suède, reconnue autrefois comme l'un des gros consommateurs d'alcool, en 1829 elle a consommé 23 litres par tête. Mais progressivement, après une lutte de 50 ans, elle est arrivée à réduire cette quantité jusqu'à 4,4 litres d'alcool par tête. Il sera donc intéressant de vérifier la répercussion de ce progrès sur la criminalité :

Périodes	Homicides et blessures mortelles	Vols
1830-1834	59	2.781
1860-1864	28	2.917
1870-1874	—	1.945
1875-1878	18	1.871 (2)

1. Ley, *l. c.*, p. 13.

2. Hopp, *l. c.*, p. 193.

Bref, malgré la lutte engagée contre la criminalité en général et surtout contre celle à base de vengeance nous voyons que nous n'avons pas abouti à grand'chose. Surtout cette dernière est déterminée par le progrès de l'alcoolisme. Ceci est établi par les faits suivants : 1^o la majorité des crimes contre les personnes a lieu durant les jours de fête ; 2^o la plupart des coups et des blessures sont commis dans des cabarets, cafés et établissements de débit analogues ; 3^o la plupart des criminels contre les personnes sont reconnus comme des ivrognes invétérés. Enfin, quatrième raison, la courbe ascendante de la criminalité est parallèle à celle de la consommation d'alcool.

Nous pouvons donc conclure que la criminalité brutale ne disparaîtra pas avant que sa cause principale, l'alcoolisme, n'ait été déracinée.

C. — CRIMES SEXUELS

De plus en plus on assiste à une dépravation morale. Et par suite, à une dégénérescence sexuelle. Et malheureusement, elle atteint toutes les classes et tous les âges. Il est bien facile de trouver dans la chronique judiciaire des inculpés de ce genre de crimes, des vieillards septuagénaires, tout comme des gamins de 10 ans. Les cas les plus fréquents sont ceux de l'outrage public à la pudeur, de viol, d'excitation à la débauche, d'adultère et de bigamie.

Il est remarquable que contrairement aux crimes économiques exécutés surtout pendant la saison rigoureuse, les crimes sexuels sont surtout commis à l'époque des beaux jours. La cause peut-être expliquée ainsi : Pendant les beaux-jours, nous sommes plus libres de nos mouvements, la surveillance, particulièrement sur les mineurs, diminue. Nous sortons de la vie intime de notre intérieur qui nous attire pendant le froid de l'hiver. Le travail aux champs, les promenades en forêt, influencent les jeunes couples, provoquant des sensations nouvelles et plus fortes. Il est un fait incontestable, dit Aschaf-

fenburg, que les viols ont lieu plutôt sous le ciel ouvert que dans des chambres familiales (1).

Mais, l'élément climatique, le temps, nous paraissent n'avoir qu'une influence de second ordre. Il est vrai que le renouveau de la nature s'accompagne d'une forte quantité de viols et de crimes contre les mœurs. Il est donc un stimulant de ces crimes. Il n'en est pas la cause principale. Celle-ci réside uniquement comme nous le verrons plus tard dans l'institution du mariage et dans l'éducation sexuelle défectueuse.

Il ne faut pas perdre de vue que les besoins physiologiques de l'homme sont plus anciens que la réglementation de ces besoins par la société. C'est-à-dire que le genre humain porte plus tôt dans le sang le désir sexuel que l'idée de mariage. Jeune encore, l'homme éprouve déjà fortement ces besoins, alors qu'il ne pense pas encore à ce moment-là au mariage. Les observations et la statistique (malheureusement bien tristes puisqu'il s'agit ici de jeunes malades vénériens) confirment que le besoin sexuel agit violemment sur les jeunes gens entre 16 et 18 ans, d'une manière générale et normale. C'est pourquoi nous ne serons pas d'accord avec Maxwell qui soutient que « les besoins sexuels malgré l'énergie de leurs appels ne sont pas dans l'espèce humaine une nécessité ; la vie, dit-il, est compatible sans leur satisfaction, s'il n'est pas démontré que la santé le soit (2).

Il est vrai que certains hommes repoussent la vie sexuelle. Certaines sectes entières même (les tolstoïens p. ex.) ont prétendu que cette abstention n'est pas nuisible à la santé, mais la majorité des praticiens de la médecine soutiennent le contraire, c'est-à-dire que la satisfaction des désirs sexuels est un des plus importants besoins de la plupart des hommes (3). »

1. Aschaffenburg, *l. c.*, p. 21.

2. Maxwell, *Le crime et la société*, p. 37.

3. Bonger, *l. c.*, p. 380.

Par conséquent, si nous admettons que les besoins sexuels demandent à être satisfaits tout comme les autres besoins physiologiques, il est du devoir de la société de s'en occuper soit pour maintenir chez l'homme un bon équilibre physiologique, soit par mesure d'hygiène sociale.

Car il ne faut pas oublier que dans la société actuelle, selon le code pénal, il n'y a qu'un moyen moral et légal de satisfaire le désir sexuel, c'est le mariage⁽¹⁾ Mais pour arriver à marier quelqu'un il faut, en principe répondre à certaines conditions matérielles. La jeune fille doit payer sa dot, sinon, et c'est un cas très fréquent, elle reste vieille fille. Elle doit donc, par suite de sa condition matérielle insuffisante, étouffer ou même extirper le désir sexuel, si naturel qu'il puisse être ; car ainsi l'ordonne la morale de la société actuelle. Cependant la nature lutte bien souvent contre la fausse morale et conduit inévitablement à des conflits avec le droit pénal.

Beaucoup de jeunes filles n'ayant pas les moyens matériels requis pour se marier sont forcées de satisfaire aux besoins sexuels d'une façon clandestine. Elles rompent alors avec leur foyer, avec les traditions morales et les prescriptions du code pénal. Elles vont, suivant la voie de la nature, pour finir souvent par la prison, en tombant sous le coup de la loi, pour crimes contre les mœurs, pour avortement, pour infanticide et autres...

Il est donc évident que les causes de la criminalité sexuelle résident dans l'institution du mariage et aussi dans la mauvaise éducation sexuelle. L'institution du mariage joue pour ainsi dire le même rôle dans l'apparition des crimes sexuels que la propriété individuelle dans l'apparition des crimes économiques. L'une et l'autre de ces institutions sont déclarées comme surannées pour notre temps. Il est incontestable que ni la bigamie ni l'adultère ne pourraient avoir lieu

1. Nous ne parlerons pas d'un autre moyen, la prostitution, qui bien que légale et réglementée par les lois restera toujours une honte pour l'humanité.

là où l'institution du mariage n'existerait pas ; c'est précisément le cas des peuples primitifs. L'observance des strictes conditions matrimoniales provoque actuellement une augmentation énorme du nombre de divorces, de drames passionnels, de cas d'infidélité conjugale, sans que ce phénomène tende à diminuer.

Notons aussi que la guerre a eu sur ce genre de crimes une influence désastreuse. A Vienne par exemple. On en a noté :

En 1915	480 attentats aux mœurs (1)
En 1916	297 —
En 1917	165 —
En 1918	101 —
En 1919	169 —
En 1920	287 —
En 1921	558 —
En 1922	686 —
En 1923	1.067 —

Il est assez naturel d'ajouter à cet exposé la statistique des avortements criminels, laquelle a un rapport incontestable avec le crime sexuel. Elle dénote que pour ce même laps de temps les avortements ont augmenté, à Vienne, dans un rapport de 1 à 5 ; tandis qu'avant la guerre sur 1.000 naissances le nombre de verdicts rendus à Vienne était :

En 1912 de 1,0	il était passé en 1919 à 0,7
En 1913 de 1,4	— en 1920 à 2,3
En 1915 de 4,0	— en 1921 à 4,3
En 1916 de 5,3	— en 1922 à 7,6
En 1917 de 5,0	— en 1923 à 5,6 (2)
En 1918 de 1,6	

Nous pouvons donc conclure qu'autant que la vie sexuelle sera basée au moins juridiquement, sur l'acte de mariage, nous n'éviterons aucunement le crime sexuel. Ce crime comme le

1. Exner (F.), *Krieg und Kriminalität in Österreich*. Wien, 1927, p. 102.

2. Exner, l. c., p. 150.

crime à base économique et ceux à base de vengeance, sont, comme nous l'avons vu, déterminés d'une façon évidente par les conditions économiques où se trouve la population. Ce sont les facteurs sociaux qui le font naître, qui poussent les malheureux à le commettre. C'est aussi pourquoi la société n'a pas le droit de s'en désintéresser ou de se borner à son rôle purement pénitentiaire.

Il est injuste de notre part de condamner quelqu'un par la faute de la société. «Lorsqu'un jour, déclare Forel, toute grossesse et toute naissance seront considérées par la société humaine avec honneur et respect, lorsque toute mère sans exception sera protégée par la législation et aidée dans l'éducation de ses enfants, alors seulement la société aura le droit de juger sévèrement l'infanticide (1) ».

Après avoir étudié ces trois groupes de crimes il sera utile de passer en revue l'armée des criminels en les divisant aussi en 3 groupes d'après : la criminalité masculine, la criminalité féminine et la criminalité juvénile.

III. — *LES CRIMINELS*

Vers le milieu du XIX^e siècle on ne parlait sérieusement que d'une seule criminalité : celle des hommes. Mais avec le progrès de l'industrie, avec la concentration des foules dans les villes, une autre criminalité se dessine : la criminalité féminine. Un peu plus tard, nous assistons à l'apparition de la criminalité juvénile, qui s'accroît constamment, dans des proportions presque fabuleuses.

Il convient donc d'étudier de près ces 3 groupes de criminels. Et puisque chacune de ces criminalités a ses particularités, il sera utile de connaître quels rapports existent entre elles ? Quelles causes les font naître, quels sont les traits caractéristiques de chacune de ces criminalités ?

1. Lorulot, *l. c.*, 233.

I. — LA CRIMINALITÉ MASCULINE.

Les statistiques criminelles de quelque époque et de quelque pays qu'on les prenne révèlent que la criminalité masculine tient toujours la tête du mouvement. L'homme ayant une situation, pour ainsi dire privilégiée, dans la vie sociale et économique, conserve un rôle prépondérant dans l'activité criminelle, qui n'est d'ailleurs qu'une face de la vie sociale en général.

Chez l'homme qui est le plus directement mêlé au tourbillon de la vie sociale les répercussions de la prospérité ou de la dépression économique apparaissent très vite. C'est lui qui est d'après le code le maître du foyer et c'est aussi lui qui a le devoir d'y apporter les ressources nécessaires à la vie de famille. Or, comme nous le savons, la vie devient de plus en plus dure. Les besoins s'accroissent, et avec eux s'aggrave la lutte pour l'existence. La misère fait de nos jours plus de ravages qu'autrefois. Et l'homme à qui incombe en outre le devoir de pourvoir aux besoins de la famille se trouve le plus prédisposé au crime par la force du besoin. C'est pourquoi depuis plus d'un siècle la statistique accuse une progression continue de la criminalité masculine. A titre d'exemple qu'il nous soit permis de présenter le tableau du mouvement criminel masculin, en France, pour les périodes que voici :

1826-1830	41.140 coupables
1876-1880	146.024 —
1893	174.247 (1)

C'est en vertu des vérifications statistiques que Garofalo déclare : « quoiqu'il en soit, on ne saurait mettre en doute que les délits se sont accrus en France, en Italie, en Prusse et ailleurs non point seulement d'une manière absolue, mais

encore dans une proportion plus grande que celle de la population (1) ».

Plus tard même cette recrudescence s'accroît, surtout pendant les trente dernières années. Les statisticiens certifient (2) que la criminalité masculine s'accroît partout et dans chaque groupe de crimes de la manière suivante (3) :

Années	Vagab.	Coups et bless.	Délits c. mœurs	Abus de confiance	Vols simples	Délits spéciaux
1905	188	294	92	48	2.330	384
1906	405	450	90	61	2.614	451
1907	270	431	84	78	3.048	551
1908	377	389	126	81	2.869	623
1909	249	400	117	67	2.811	912

Notons que pour la France seule le nombre des crimes a augmenté au cours des trois dernières années d'avant-guerre de 40.000 cas.

Tandis qu'en :

1910 il y avait		547.001 affaires	
1911	—	591.141	—
1912	—	607.886	—
1913	—	584.472	— (4)

Le même état de choses fut remarqué en Allemagne, et voici le tableau du nombre d'hommes condamnés respectivement dans chacune des années suivantes (5) :

Années	Nombre absolu
1882	253.234
1885	263.765
1890	294.905
1895	359.322
1900	383.635

1. Garofalo, l. c., 183.

2. Lorulot, l. c., p 31.

3. Signorel, (J.), *Le crime et la défense sociale*. Paris, 1912, p. 17.

4. Roux, l. c., p. 11.

5. Thinemann (M.), *Untersuchungen über die Kriminalität in der Provinz Ostpreussen*, Halle, 1912, p. 19.

	Années	Nombre absolu
1901		406.544
1902		417.928
1903		412.928
1904		423.373
1905		427.147
1906		441.493
1907		439.291
1908		454.418

Cela prouve qu'en 25 ans la criminalité masculine en Allemagne s'est accrue d'un total de 450.000 cas.

Quant à la répartition de la criminalité suivant l'âge, le milieu et le sexe, il est intéressant d'entendre l'opinion de Lanessan qui dit : « Il est incontestable que la criminalité en général a atteint son maximum d'intensité pendant l'adolescence et la jeunesse. Dans le sexe mâle, dans les professions qui facilitent le plus le délit et exposent le plus les individus à l'alcoolisme, dans les milieux urbains les plus populeux, dans les agglomérations ouvrières, les plus intenses » (1).

Or, en ce qui concerne l'âge de la plus grande partie des criminels, débutants, il faut noter qu'il se place entre 21 et 25 ans : ce qui est établi par le tableau suivant (2) :

ALLEMAGNE
Age des criminels.

Hommes condamnés	Crimes en général	Violence et Menace	Blessures et graves	Vol simple	Vol qualifié	Escroque- rie
12-18 ans.....	1.033	8	149	418	89	34
18-21 —	3.291	121	1.043	627	150	135
21-25 —	3.327	174	958	515	108	165
25-30 —	2.928	162	646	455	72	156
30-40 —	2.259	111	339	365	44	119
40-50 —	1.651	68	194	272	25	83
50-60 —	1.068	36	117	184	13	50
60-70 —	572	16	57	110	5	24
70 ans et plus	227	5	22	46	1	9

1. Lanessan (A.), *La lutte contre le crime*, Paris, 1910, p. 165.

2. Hoffmann, *l. c.*, p. 81.

Ce phénomène est facile à expliquer. Vers la 20^e année, le jeune homme se développe définitivement, au point de vue psychique comme au point de vue physique. Il atteint sa maturité. Ce développement provoque de multiples besoins et désirs. En même temps il devient plus indépendant au point de vue économique. Il se trouve à la veille de gagner sa vie hors du foyer paternel.

Beaucoup d'eux rêvent alors de créer aussi leur famille et ils se marient. Les difficultés surgissent et leur font perdre leur équilibre psychique. Ils luttent ; mais peu expérimentés, ils commettent des actes qui les conduisent bien souvent à la prison (1).

Comme nous l'avons déjà souligné par ailleurs, les criminels se recrutent parmi les gens les plus pauvres.

Les dossiers des condamnés par la Cour d'Assises en Italie pour les années 1887-1889 démontrent que les condamnés se répartissent, d'après leur état matériel, de la façon suivante :

ITALIE (Cours d'assises)

Conditions de fortune	1887	1888	1889
Indigents	79,57	79,62	77,58
Ayant le strict nécessaire	9,39	10,21	13,31
Passablement aisés	7,35	6,62	6,12
Aisées et riches	3,69	3,55	2,98
Totaux	100 %	100 %	100 % (2)

Quant aux tribunaux correctionnels, ils ont jugé dans une seule année 17.293 propriétaires et 98.224 individus ne possédant rien (3).

Oba est arrivé à une même conclusion en examinant les dossiers des criminels condamnés en Autriche entre 1886 et 1904.

Voici ce qu'ils accusent :

1. Wadler (A.), *Die Kriminalität der Balkanländer*, t. II, München 1907, p. 20.

2. Bongér, l. c., 491.

3. Garofalo, l. c., 160.

AUTRICHE

Années	Criminalité	Vols	Situation matérielle		
			Indigents	Passablement aisés	Riches
1886	29.706	14.270	26.539	3.000	167
1890	29.090	14.266	26.324	2.633	133
1894	30.136	14.165	27.047	2.986	100
1898	34.479	16.110	29.548	4.738	127
1902	34.495	15.806	31.625	3.769	101
1904	34.202	15.807	30.411	3.607	84 (1)

Il est aussi caractéristique d'ajouter les observations numériques qu'a faites Niceforo, sur 100 condamnés de la même profession :

Professions	Homicide gr.	H. légers	Blessures gr.	Blessures lég.
<i>Classes aisées :</i>				
Prof. libérales	0,22	0,45	2,37	11,88
<i>Classes moins aisées (ouvriers) :</i>				
Mines	1,03	2,86	8,64	21,89
Bâtiments.....	0,35	1,15	6,80	19,44
Matières textiles	0,46	1,31	6,71	17,71
Cordonniers	0,47	1,60	8,43	23,06
Boucherie	0,32	1,56	5,09	15,40
Moyenne générale pour les ouvriers.....	0,52	1,69	7,13	19,50

Sur 100 condamnés de la même profession :

Professions	Escroqueries	Faux en actes	F. d'autres genr.
<i>Classes aisées :</i>			
Professions libres	13,93	3,44	1,22
<i>Classes ouvrières :</i>			
Mines	2,80	0,23	0,20
Bâtiments.....	3,63	0,19	0,22
Matières textiles	5,54	0,32	0,24
Cordonniers	4,54	0,21	0,17
Boucherie	4,37	0,22	0,29 (2)
Moyenne générale pour les ouvriers	4,17	0,23	0,22

1. Oba, l. c., 94.

2. Niceforo, *Les classes pauvres*, p. 135.

Quant à la criminalité en Belgique, voici un tableau comparatif de la proportion des délinquants par rapport aux ressources de ceux-ci :

Classes aisées	1 %
Possédant quelques revenus	11 %
Indigence complète (1).....	88 %

Voici encore un tableau instructif quant à cette même proportion en Suède :

Bonne situation	0,64 %
Situation moyenne	10,08 %
Pauvreté.....	43,34 %
Extrême misère (2)	45,63 %

Pour démontrer que les criminels sont des victimes de leur situation matérielle, on a aussi procédé à un autre examen. On les a classés d'après leurs différentes professions et voici le résultat obtenu. Sur 100.000 individus de la même profession et du sexe masculin (3) :

Les propriétaires et rentiers donnent	6 criminels
Les agents de la force publique	12 —
Les cultivateurs	16 —
Les domestiques d'agriculture	24 —
L'industrie	25 —
Les professions libérales.....	28 —
Transports et marine marchande	35 —
Commerce	38 —
Domestiques attachés à la personne	49 —
Professions non classées ou inconnues	54 —

Donc il est incontestable que la classe ouvrière fournit la plus large part de criminels. Ceci est prouvé aussi par le tableau comparatif que voici fait par Cassemiche :

1. Guilhermet, *l. c.*, p. 59.

2. Guilhermet, *l. c.*, p. 70.

3. Joly H., *La France criminelle*, p. 253.

Les rentiers ont donné	0,51 % des criminels	
Les professions libérales.....	0,41 %	—
Les négociants et industriels	10,25 %	—
Les propriétaires cultivateurs	14,66 %	—
Les employés	1,87 %	—
Les ouvriers	27,71 %	—
Les domestiques	10,40 %	—
Les manœuvriers	27,58 %	—
Les gens sans professions ou de profession inconnues	8,61 %	— (1)

Bonger est même allé plus loin. Il a réparti toute population en 5 classes, et puis il a classé les criminels d'après la nature de leur crime et suivant leur origine de classe.

Voici le fruit de ses recherches :

Nombre des accusés par 100.000 de chaque classe (France) :

Crimes	Classe agricole	Classe manufact.	Art et métier	Autres profess.	Sans profess. vagab. etc.
Vols qualifiés	6,6	12,9	18,1	11,1	136,3
Eaux	0,7	1,3	2,1	3,4	8,3
Incendies	0,4	0,4	0,5	0,3	5,2
Infanticides	0,4	0,3	0,4	0,4	4,1
Coups et blessures graves	1,0	1,2	1,8	0,8	2,7
Homicides	0,5	0,4	0,6	0,5	2,4
Assassinats	0,9	0,7	1,1	0,9	5,8
Crime c. les mœurs violentes	0,4	0,7	1,0	0,4	1,9
Attentat à la pudeur des enfants	0,7	1,4	2,1	1,1	5,5
Moyenne de tous les crimes	13,9	23,0	32,5	22,4	193,0 (2)

En s'appuyant donc sur ces données, on peut souligner que les criminels se recrutent plus nombreux dans l'industrie que dans l'agriculture. Les causes en sont, à notre avis, simplement économiques. Nous ne pensons pas, comme Joly, que : « Il ne s'agit plus ici de la pauvreté, de la misère et de

1. Cassemiche, (P.), *La criminalité dans un arrondissement rural de France*. Paris, 1907, p. 139.

2. Bongér, l. c., p. 169.

l'aisance... Il s'agit de ces considérations plus sociales, qu'économiques qui rapprochent ou qui divisent les citoyens d'un même pays et les arment les uns contre les autres » (1).

Il nous semble que Joly perd de vue cette particularité que dans l'agriculture la misère est, en général, moins évidente que dans l'industrie (2), à cause de la concentration du capital qui est beaucoup plus effective dans l'industrie que dans l'agriculture. Dans cette dernière il y a encore un nombre assez important de petits propriétaires, cultivant pour leur propre compte. Tandis que dans l'industrie les différences de situations matérielle sont frappantes.

D'une part, vit une grande armée de prolétaires toujours exploités, vivant au jour le jour et d'autre part, une partie infime de capitalistes, jouissant largement de leur fortune. Cela tend à expliquer que le contingent des criminels provenant des milieux urbains et industriels est plus important que celui venu des milieux agricoles ;

Quant aux récidivistes, nous devons dire que malgré le perfectionnement de la politique criminelle, leur nombre s'accroît d'une façon alarmante. On a observé au cours du xix^e siècle qu'en France leur nombre était :

En 1830 de.....	5.000
En 1850 de.....	35.000
En 1880 de.....	70.000
En 1905 de.....	100.000 (3)

Il est intéressant de noter qu'en France le nombre des récidivistes s'est accru de 30.000 pour une seule période de 13 ans (4). La même progression est constatée dans la statistique criminelle internationale. Et chose caractéristique, au Japon même (à cause de la progression de la misère, suite de l'industrialisation) elle est passée de 1.882 à 1.895, c'est-à-

1. Joly, *La Belgique criminelle*, p. 114.

2. Wadler, *Die Kriminalität der Balkanländer*, t. II, p. 50.

3. Aymard (C.), *La profession du crime*. Paris, 1905, p. 21.

4. André, *l.c.*, p. 24.

dire de 10.092 à 44.558, soit une augmentation de 30.000 à peu près (1).

Nos prisons regorgent de récidivistes. Ainsi par exemple à Merxplass, où existe une prison qui loge 5.000 détenus, les récidivistes figurent pour 89 % (2).

Ces données nous permettent de dire que le problème de la récidive est l'un des plus angoissants dans la politique criminelle.

Notons encore que le nombre des récidivistes s'est accru considérablement au cours des deux premières décades de notre siècle.

Quant aux causes de la récidive, il est certain qu'elles résident dans le fait que la plupart des individus sont devenus criminels par habitude par suite de leur séjour en prison. Une fois arrêté pour un délit quelconque, ne fût-ce qu'un outrage aux agents ou une rixe, l'inculpé est obligé de payer son tort bien cher. Le plus souvent c'est la prison qui l'attend. Il y noue de nouvelles relations très dangereuses et tombe tôt ou tard sous l'influence de ses compagnons de cellule. Peu d'emprisonnés ont pu échapper à cette influence néfaste de la promiscuité de la prison. Après être resté longtemps dans un milieu criminel, il est bien difficile de retourner à la vie sociale normale et honnête. Cela ne dépend pas seulement du criminel parce qu'il arrive assez souvent que la société le repousse. Aux anciens prisonniers on n'accorde aucune confiance. Voilà comment se forme le criminel professionnel.

« La preuve qu'il n'y a pas de récidivistes de naissance c'est que nombre d'entre eux, changés de milieux par la déportation, deviennent des colons laborieux, énergiques et riches » (3). Quant à la cause primordiale de l'apparition des récidivistes, elle est précisément la même que pour la criminalité en général, c'est-à-dire, la misère.

1. Oba, *l. c.*, p. 9.

2. Joly, *La Belgique criminelle*, p. 34.

3. Aymard, *l. c.*, p. 20.

Voici d'ailleurs un tableau comparatif de l'état matériel d'un nombre assez important de récidivistes en Suède.

0,64	p. 100	étaient dans une situation aisée
10,08	—	une situation moyenne
43,54	—	la pauvreté
45,63	—	la misère (1).

Or, les récidivistes naissent sous le coup de la « nécessité sociale ». Ni l'une ni l'autre espèce de criminels ne disparaîtra avant que la misère économique ne soit anéantie.

II. — CRIMINALITÉ FÉMININE

La criminalité féminine a pris un essort extraordinaire. Depuis qu'elle est entrée dans l'industrie, la femme subit d'une façon évidente l'influence pernicieuse de la lutte pour la vie. La recrudescence de la criminalité féminine est un fait observé partout. A ce sujet, il est intéressant de présenter le tableau de la criminalité féminine en Allemagne, en soulignant que cet accroissement n'est pas particulier à ce pays mais consigné dans la statistique criminelle internationale.

ALLEMAGNE		
	Années	Nombre de condamnés
1882		62.615
1885		61.357
1890		67.258
1895		76.997
1900		72.844
1901		77.718
1902		81.072
1903		80.540
1904		81.785
1905		80.955
1906		82.630
1907		81.496
1908		85.665 (2)

1. Bonger, *l. c.*, p. 239.

2. Thienemann, *l. c.*, p. 19.

Toutefois, elle reste encore bien moins forte que la criminalité masculine. Autrefois, l'on expliquait cette absence de crimes de la part de la femme, ou cette faible proportion, par la douceur de la femme, par son incapacité, « physique et morale » de commettre quelque chose de mal.

Le grand statisticien Quetelet qui s'intéresse beaucoup à ce problème va déjà plus loin dans l'explication de la faible part de la femme dans la criminalité totale. Il soutient notamment, que l'infériorité numérique de la criminalité des femmes provient : « de la faiblesse physique, dépendance sociale, timidité, morale et de l'absence de surexcitation alcoolique » (1).

De nos jours la question est plus simplifiée. La plupart des criminologistes admettent que les femmes sont moins criminelles uniquement à cause de leur rôle subalterne dans la vie sociale, et surtout économique. Et même Joly, est obligé de convenir qu'à cause de ce phénomène, il y a en France moins de criminelles qu'en Belgique. Ce n'est pas grâce à leur « douceur » proverbiale, qu'elles ne commettent pas de crimes mais à cause de leur isolement de la vie active quotidienne, grâce à leur rôle de domestiques qui leur enlève tout contact avec la vraie lutte pour la vie qui se livre tous jours hors de la maison familiale.

C'est aussi la raison pour laquelle la criminalité féminine embrasse une quantité relativement faible de crimes économiques. Cette particularité s'explique facilement par le fait même que la femme éloignée de la vie commerciale et industrielle n'a pas autant d'occasions de commettre des crimes que son mari qui suit toujours le mouvement du marché, de l'usine, de l'échange. L'homme en tant que chef de famille doit toujours se préoccuper de la situation matérielle de sa maison. C'est pour cela, du reste, que l'ambition de s'enrichir le tente plus souvent qu'elle ne tente sa femme. Com-

1. Granier (C.), *La femme criminelle*. Paris, 1906, p. 19.

bien de banqueroutes frauduleuses les commerçants ne commettent-ils pas sans en avoir, au préalable, avisé leurs épouses.

« Les conséquences de sa manière de vivre, dit Bonger, en tant que nuisibles à la formation du caractère, sont bien probablement contrebalancées par celles qui les favorisent. Sa plus petite criminalité est comme la santé d'une plante de serre, celle-ci ne la doit pas à des qualités innées mais à la serre qui la protège contre les influences nuisibles (1) ».

Il y a deux preuves, pour démontrer que la femme n'est pas aussi criminelle que l'homme en raison de sa moindre activité économique.

Premièrement : dans les pays où la femme ne prend pas encore part au travail social, sa criminalité est très réduite tandis que dans les pays où elle commence à entrer à l'usine, dans les bureaux, dans l'activité économique en un mot, cette criminalité accuse aussitôt une très forte hausse statique et dynamique, sous l'influence de n'importe quel cataclysme social.

Ainsi, prenons un pays où les femmes n'ont pas encore pris part à la vie économique. le Japon par exemple et nous verrons que sur 100 condamnées le nombre des détenues était :

En 1882 environ		8,4 %
En 1890	—	8,7 %
En 1902	—	9,4 % (2)

Tandis qu'en Allemagne, où les femmes participent, depuis quelques dizaines d'années, à la vie économique, nous assistons à l'accroissement formidable de la criminalité féminine.

1. Bonger, *l. c.*, p. 533.

2. Oba, *l. c.*, p. 9.

ALLEMAGNE

Villes ou contrées	Sur 100 condamnés le nombre de femmes :	
	Était en 1897	En 1898
Berlin	27,8	27,6
Hambourg	24,7	25,3
Royaume de Saxe	22,0	21,7
Prusse	21,8	21,5
Allemagne	20,6	20,3
Bavière	18,6	18,6
Alsace-Lorraine	17,3	18,1
Wurtemberg.....	16,7	15,7
Hesse	15,8	14,4
Bade	13,8	12,1 (2)

En second lieu : dans les pays où la femme est encore arriérée, au point de vue économique, sa criminalité porte un caractère « spécifique féminin », tandis que dans les pays où leur indépendance sociale et économique est en voie de développement, leur délictuosité devient de plus en plus semblable, dans sa nature, à celle des hommes.

Cette observation est confirmée par la statistique criminelle internationale, plus particulièrement par celle de la France. Ainsi par exemple, nous voyons encore en 1900 une prépondérance des crimes « spécifiques féminins » dont voici le tableau :

FRANCE (Cours d'assises)

Crimes	Sur 100 accusés il y a :	
	Hommes	Femmes
Infanticides	5	95
Avortements	12	88
Vol domestique	82	18
Assassinat	84	16
Banqueroute frauduleuse	84	16
Incendie	84	16
Fausse monnaie.....	85	15
Blessures graves	86	14
Crimes en général	86	14

Crimes	Sur 100 accusés il y a :	
	Hommes	Femmes
Meurtre.....	90	10
Autres vols qualifiés	91	9
Parricides	92	8
Faux en écritures	92	8
Suppression d'enfant	93	7
Viol et attentat à la pudeur sur des en- fants	98	2
Abus de confiance.....	98	2
Vol à l'aide de violence	98	2 (1)

Tandis que 15 ans après, quand les femmes ont été obligées de remplacer les hommes dans tout l'appareil de la vie sociale et surtout économique, nous voyons que leur criminalité prend un caractère déterminé, économique et, par conséquent, semblable à celle des hommes.

« Un des résultats les plus caractéristiques des statistiques de guerre, déclare le Garde des Sceaux, c'est que si du fait même des hostilités les poursuites criminelles et correctionnelles exercées contre les hommes ont nécessairement diminué par contre, « *la criminalité féminine s'est considérablement accrue* » (2).

Et plus loin le Garde des Sceaux ajoute : « La criminalité des femmes qui avant la guerre était huit fois moindre que celle des hommes (12 %), atteint la proportion de 30 % à partir de 1916, participant ainsi à peu près du tiers de la criminalité totale (3). »

Quant à la transformation de la criminalité féminine spécifique en une criminalité économique, constatée d'une façon frappante pendant la guerre, le Garde des Sceaux tient à dire : qu'en « matière correctionnelle c'est sur les délits de vol, de fraudes commerciales et de spéculation illicite que porte l'accroissement signalé. *Les vols* principalement ont été

1. Bongér, *l. c.*, p. 523.

2. Compte général de la Justice criminelle pour l'année 1919, p. vii.

3. Compte général de la Justice criminelle pour l'année 1919, p. xv.

excessivement nombreux parmi les femmes ; cet accroissement peut s'expliquer par les difficultés de la vie et son renchérissement (1) ».

Voyons maintenant la récrudescence de la criminalité féminine, au point de vue quantitatifs, en France, pour la période de 1913 à 1920.

1913.....	33.645	prévenues	
1914.....	26.637	—	
1915.....	33.474	—	
1916.....	37.633	—	
1917.....	38.244	—	
1918.....	45.284	—	
1919.....	53.149	—	
1920.....	58.695	—	(2)

Les mêmes influences de la transformation de la criminalité féminine sous l'effet de la guerre furent observées partout. A titre d'exemple nous allons consulter le tableau comparatif de la délictuosité féminine en Autriche :

Années	Vol	Avortement	Attentats contre les mœurs
1912.....	589	?	27
1913.....	597	70	26
1914.....	—	—	—
1915.....	868	156	23
1916.....	1.374	184	22
1917.....	2.372	163	12
1918.....	3.375	84	4
1919.....	3.710	50	13
1920.....	4.929	139	13 (3)

Nous voyons donc une récrudescence formidable des crimes à base économique, tandis que les crimes « féminins » ne sont pas beaucoup en progrès.

Les données statistiques, de toutes parts, nous affirment

1. Compte général de la Justice criminelle pour l'année 1919, p. vii.
2. Yocas, *L'influence de la guerre européenne sur la criminalité*. Paris, 1926, p. 39.
3. Exner, *l. c.*, p. 150.

que la criminalité féminine tend, de nos jours, à devenir, et deviendra certainement, une criminalité à base économique.

Au fur et à mesure que la femme aura gagné son égalité de droit et de condition elle gagnera aussi sans doute l'égalité dans les feuilles de la chronique judiciaire. « La vie de la femme, dit Bonger, fût-elle égale à celle de l'homme, la criminalité de tous deux ne différerait pas ou presque pas (1). »

Naturellement, il faut prendre en considération cette particularité qu'il y aura toujours un certain nombre de crimes réservés exclusivement à chacun des sexes privativement. Ainsi par exemple, il est naturel qu'on observe dans la statistique criminelle que le viol et la plupart des attentats à la pudeur, les coups et les blessures, sont commis surtout par des hommes, tandis que d'autre part, nous connaissons des crimes qui sont exclusivement l'œuvre des femmes ; ce sont l'avortement criminel, l'infanticide, etc. (2).

La criminalité féminine est donc un phénomène social déterminé par les conditions économiques dans lesquelles les criminels se trouvent. La preuve que ces conditions ont une influence déterminante sur les crimes des femmes, en est dans les données établies par la constatation de Wadler d'après qui, les veuves, les femmes divorcées et abandonnées fournissent 3 à 4 fois plus de criminelles que les femmes mariées de la même classe sociale (3).

La raison de ce phénomène peut être expliquée par la plus grande gêne dans laquelle se trouvent les veuves et les abandonnées.

Notons encore que la criminalité chez les femmes atteint son maximum à l'âge de 30 à 40 ans, tandis que chez les hommes, elle atteint son maximum entre 21 et 25 ans. Ceci est prouvé par la statistique de l'âge des criminels. A titre

1. Bonger, *l. c.*, p. 533.

2. Aschafenburg, *l. c.*, p. 135.

3. Wadler (A.), *Die Kriminalität der Balkanländer*, t. II, München, 1907, p. 43.

de démonstration voici un tableau de l'âge des criminelles allemandes (1) :

ALLEMAGNE

Age des criminelles.

Femmes condamnées	Crimes en général	Violence et menace	Blessures graves	Vol simple	Vol qualifié	Escroque- rie
12-18 ans.....	230	1	6	152	10	18
18-21 —	444	5	20	233	15	40
21-25 —	444	8	28	185	12	33
25-30 —	482	9	38	161	9	26
30-40 —	523	9,4	43	141	7	21
40-50 —	489	9	38	118	5	17
50-60 —	315	5	24	86	2	10
60-70 —	153	2	11	40	0,9	5
70 ans et plus	58	1	4	15	0,1	2

Cette différence d'âge est aussi une preuve de plus pour notre thèse de la dépendance étroite de la criminalité des femmes vis-à-vis de leur activité économique. En effet, les femmes entrent dans cette phase de la vie sociale plus tard que les hommes.

III. — CRIMINALITÉ JUVÉNILE

S'il est une chose effrayante dans la criminalité, c'est bien la mesure dans laquelle la jeunesse y contribue. Il suffit de noter qu'en 50 ans seulement le nombre des jeunes criminels a quadruplé en France; en Italie la statistique a noté que cette criminalité a plus que doublé dans un laps de 13 ans (2).

Notre régime pénitentiaire révèle une impuissance complète dans la lutte qu'il a engagée depuis quelques dizaines d'années contre ce triste fléau.

A mesure que meurent les vieux criminels, se lève toute

1. Hoffmann, *l.*, c., p. 81.

2. Sighele (S.), *Le crime à deux*, 1910, p. 170.

une pléiade de continuateurs. La criminalité de la jeunesse s'accroît plus rapidement que toute autre.

En voici la preuve fournie par Thinemann pour l'Allemagne seule :

En 1882 il y avait 30.719 condamnés mineurs

— 1885	—	30.675	—
— 1890	—	40.972	—
— 1895	—	44.379	—
— 1900	—	48.657	—
— 1910	—	49.667	—
— 1902	—	51.217	—
— 1903	—	50.027	—
— 1904	—	50.027	—
— 1905	—	51.498	—
— 1906	—	55.270	—
— 1907	—	54.110	—
— 1908	—	54.692	—

(1)

Cela prouve qu'en 25 ans seulement le nombre des jeunes criminels s'est accru de plus de 25.000 membres.

Le même résultat a été constaté en Autriche pour la jeunesse criminelle âgée de 11 à 14 ans.

A Vienne, il y avait :

En 1890.....	578	jeunes condamnés
— 1891.....	650	—
— 1892.....	803	—
— 1893.....	842	—
— 1894.....	826	—
— 1895.....	766	—
— 1896.....	818	—
— 1897.....	812	—
— 1898.....	1.026	—
— 1899.....	1.015	—

(2)

On a également noté qu'en Belgique le nombre des jeunes condamnés a sensiblement augmenté. En 10 ans il est passé de 5.138 condamnés mineurs à 9.677 ; il a donc presque doublé.

1. Thinemann, *l. c.*, p. 22.

2. Bongers, *l. c.*, p. 468.

Quant à la France, il faut souligner que sa criminalité juvénile ne ralentit pas non plus. De jour en jour on constate une recrudescence criminelle de la jeunesse qui s'est accentuée d'une manière formidable depuis la guerre.

Voilà un tableau de ce triste résultat concernant les mineurs de 18 ans jugés par les Chambres du Conseil et les tribunaux :

0/0 de la criminalité totale		
1913.....	13.194	5,5 %
1914.....	9.991	6 %
1915.....	14.204	13 %
1916.....	17.922	14 %
1917.....	21.747	15 %
1918.....	22.549	14 %
1919.....	21.095	11 %
1920.....	24.606	10 % (1)

D'après ces données, le Garde des Sceaux note que de 1914 à 1918 la proportion s'est élevée pour les mineurs de 5 % à 14 % ayant ainsi presque triplé (2).

Notons que la criminalité juvénile a un caractère essentiellement économique. Le vol est son fait le plus fréquent, surtout chez les mineurs de 16 ans (3). Immédiatement après le vol vient le vagabondage. On pourrait dire qu'il est le frère jumeau du vol (4). Souvent les criminels sont condamnés pour ces deux délits à la fois.

Nous pouvons ici souligner l'influence prédominante des conditions économiques sur les mineurs, soit directement soit indirectement. L'enfant en bas-âge ne réfléchit pas. Il voit des actes et souvent il les imite. Faute de surveillance à la maison, faute d'instruction à acquérir, il s'amuse avec d'autres gamins, ils flânent ensemble dans les rues ; ils tiennent

1. Jocas (P.), *L'influence de la guerre européenne sur la criminalité*. Paris, 1926, p. 47.

2. Compte Général de la justice criminelle pour l'année 1919, p. xvii.

3. Drillon (P.), *Jeunesse criminelle*. Paris, 1903, p. 17.

4. Albanel. *L'enfance criminelle*. Paris, 1899, p. 44.

ensemble des propos malpropres entendus çà et là, ainsi que dans leur propre maison. Partout ils voient des choses qui font l'objet de leur convoitise, alors qu'ils n'ont pas d'argent. Les étalages comblés de choses tentantes, excitent leurs désirs et alors ils essayent. « D'ailleurs, disent-ils, chiper n'est pas voler ». Et peut-on parler de vol quand il s'agit d'une pomme, de quelques billes ou d'un gâteau ? (1)

Et plus tard, quand on souffre de misère, quand on ne voit pas d'autre moyen pour satisfaire ses besoins élémentaires, on s'associe, ou bien même, seul, on va pour tenter la fortune en se disant c'est pour la première et la dernière fois, si... on ne m'arrête pas ? Cependant, si l'on a, une ou deux fois, la chance de ne pas être pincé, on finit, à la troisième, par tomber dans les mains de la police. Et puis c'est la prison, dont la plupart des jeunes détenus sortent des criminels entêtés ; d'apprentis, ils deviennent professionnels.

Parmi toutes les autres causes de la criminalité juvénile il faut noter, tout d'abord, la misère matérielle et morale et puis le milieu, avec son influence néfaste. Tarde a, autrefois, bien souligné l'influence du milieu sur la criminalité de la jeunesse ; il a dit notamment : « Peut-être naît-on vicieux, mais à coup sûr on devient criminel » (2).

Plus tard, Garraud, à son tour, répète « le crime de l'enfant c'est le crime des parents, de la famille et du milieu » (3). Gruhle qui étudie particulièrement cette question, a examiné 90 adolescents d'une maison de correction ; parmi eux 24 étaient des orphelins et n'ont pu donner de réponses exactes sur la conduite de leurs parents ; 67 autres ayant pu répondre, il résultait de leur réponse qu'ils étaient fils de condamnés dans les proportions suivantes :

Les pères de 20 mineurs n'avaient jamais été condamnés
— 8 — avaient été condamnés 1 fois

1. Locard (E.), *Le crime et le criminel*. Paris, 1926, p. 15.

2. Tarde (G.), *Philosophie pénale*. Paris, 1890, p. 258.

3. Mialame (L.), *La criminalité juvénile*. Paris, 1926, p. 16.

Les pères de 11 mineurs avaient été condamnés 2 fois

—	4	—	—	3	—
—	7	—	—	4-5	fois
—	10	—	—	6-10	—
—	7	—	—	11 fois et plus	
Total :	67				

Le même auteur a examiné aussi la conduite des « mères » des enfants de la même maison de correction et sur 105 jeunes détenus, 85 ont pu donner les réponses que voici :

Les mères de 48 jeunes criminels n'ont jamais été condamnées

—	20	—	ont été condamnées 1 fois	
—	3	—	2	—
—	5	—	3	—
—	6	—	4-6	—
—	4	—	6-10	—
Total :	83	(1)		

Notons encore ici. Un examen détaillé de 8.006 jeunes criminels a démontré que 60 % d'entre eux étaient des enfants naturels, orphelins ou abandonnés, 38 1/2 % étaient fils de vagabonds, de récidivistes, ou de prostituées. Il est donc évident que la criminalité juvénile est un produit de la vie sociale ou mieux, de la pathologie sociale, qui fait également naître la criminalité des hommes et des femmes.

1. Gröhle (H.), *Die Ursachen der Juegendlichen Verwahrlosung und Kriminalitat*. Berlin, 1921, p. 27.

TROISIÈME PARTIE

ÉTIOLOGIE CRIMINELLE

Dans nos précédents chapitres nous avons parlé de la causalité criminelle dans des termes assez généraux. Nous l'avons traitée d'une façon fragmentaire, occasionnelle et incomplète. C'est pourquoi nous considérons comme fort utile de nous arrêter un peu plus longtemps sur l'étiologie des crimes (1).

La pratique nous montre qu'un médecin ignorant les causes d'une maladie quelconque ne trouvera jamais les moyens de la guérir. Et puisque nous envisageons la criminalité comme une partie de la pathologie sociale générale, il faut bien étudier tous ses mobiles en pensant que la maladie est très grave, qu'elle s'aggrave de plus en plus, par suite de l'ignorance complète ou de la connaissance incomplète de ses mobiles. Jusqu'ici nous avons souvent souligné que la criminalité, sous n'importe quelle forme qu'elle se présente, est déterminée par les conditions économiques. Et puisque nous avons rejeté la thèse « de l'hérédité criminelle » d'après laquelle on « naît » criminel, nous tenons à démontrer que les conditions économiques ont une influence absolue sur la production des criminels ; que ces mêmes conditions prédisposent à devenir criminel, y obligent presque.

I. — CONDITIONS DE NAISSANCE, DE NOURRITURE ET D'HABITATION.

Nous avons déjà pu constater que le plus grand nombre des criminels se compose de gens issus de la classe la plus pauvre, et même des bas-fonds sociaux.

1. Blau (B.), *Kriminalstatistische Untersuchung der Kreise Marienwerder und Thorn*. Berlin, 1903, p. 9.

Pour lutter contre eux, il nous faut avant tout connaître leur vie, leur milieu, leur esprit. Comment vivent-ils depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse ? Suivons donc la vie de l'un d'entre eux. Il est d'abord bien probable qu'il viendra au monde avec des prédispositions à la dégénérescence physique et psychique (mais non pour le crime), soit que ses parents fussent alcooliques, syphilitiques, épileptiques, tuberculeux, etc... Il est donc naturel que cet enfant soit dès le jour de sa venue au monde chétif et nécessite par conséquent beaucoup plus de soins qu'un autre. Notons, que les cas de naissances pareilles arrivent très souvent parmi la classe pauvre.

Mais puisque nous nous sommes proposés de démontrer l'influence à peu près exclusive des éléments sociaux et économiques sur la production des criminels, laissons de côté les nouveaux-nés chétifs. Voyons plutôt un nouveau-né qui est venu au monde avec tous les meilleurs indices de santé.

Nous insisterons un peu sur les conditions de naissance et sur la première enfance, parce que, comme l'a dit déjà Prins, « se pencher sur l'âme de l'enfant, c'est encore de la science pénale, car c'est le nœud de la lutte contre la criminalité ».

Or, quand l'enfant est venu sain au monde, pour qu'il se développe normalement, il faut lui donner tout d'abord une nourriture abondante et saine et un bon air. Car il ne faut pas oublier que mauvaise nourriture et mauvais air, peuvent faire d'un enfant sain, un dégénéré. « Donnez-moi, écrivait le Dr Parrot, un nouveau-né aussi robuste que vous voudrez avec l'influence nosocomiale et une mauvaise alimentation, nous en ferons un athrepsique (1). »

Malheureusement, la femme du prolétaire qui travaille le plus souvent, ne peut nourrir sainement et normalement son enfant. Et cela pour deux raisons : premièrement, les femmes

1. Giuliani, *L'adolescence criminelle*, p. 46.

des plus basses classes ne se nourrissent pas elles-mêmes assez bien pour bien nourrir leurs petits, d'autre part leurs occupations à l'usine (où elles s'intoxiquent) ne leur permettent pas de nourrir leurs enfants régulièrement. Les femmes de ces milieux ont l'habitude de laisser l'enfant sous la surveillance de son aînée, qui n'est autre qu'une gamine de 4 ou 5 ans, s'occupant comme elle peut du nouveau-né. Et même lorsque la femme rentre le soir de l'usine elle ne peut encore pas satisfaire son petit à cause du surmenage. Car il arrive bien souvent que son lait est malsain, par suite du travail journalier continu.

Ainsi va grandir l'enfant. Cet état des choses le fera souffrir, le rendra maladif et s'il échappe à une mort précoce, il n'échappera pas plus tard à toutes les conséquences fâcheuses, que lui a préparées une enfance souffreteuse.

Non sans raison, Kant a dit : « L'homme est ce qu'il a mangé étant enfant. » Il ne faut pas perdre de vue en effet, que l'enfance est la base de toute la vie, au point de vue physique, comme au point de vue moral. Il est vrai que les enfants ne naissent ni anges ni démons, mais la vie a tout pouvoir pour en faire l'un ou l'autre (1). Ne jamais voir satisfaits ses besoins élémentaires, se trouver dès la plus tendre enfance en marge du droit à la vie et ne jamais voir un rayon de soleil dans l'espèce de cave où souvent il est enfermé — voilà les premiers souvenirs dont l'influence malheureuse déterminera les rapports de l'enfant avec la société dans laquelle il a vu le jour.

Voilà les premiers germes de haine contre tous ceux qui ont eu le bonheur de tout avoir, même au delà de leurs besoins. Le contraste de la misère et du luxe frappe l'enfant déjà à son berceau. Et il est bien évident que dès lors, la morale ne tiendra pas une bien grande place dans l'âme de cet enfant.

Esclave éternel de la faim il ne désire que manger, peu

1. Courgey (S), *Milieux de misère*. Paris, 1922, p. 49.

occupé par des méditations morales. Nous savons fort bien qu'en Russie, pendant les années 1920-1921, quand la famine a atteint son point culminant on a noté des cas d'anthropophagie. Naturellement, un enfant n'ira pas si loin dans la dégénérescence, mais affamé il souffrira et rendra ses proches responsables de tous ses malheurs. Comme l'a dit Feuerbach : « Si tu as l'estomac vide, à cause de la faim ou de la misère, tu n'auras non plus de cœur généreux ni de morale (1). »

Il est incontestable que l'esprit d'un adolescent n'est que l'aboutissement et une série d'observations faites depuis l'enfance. Dès lors celui qui se développe dans une atmosphère de dégradation, tombe jusqu'au crime, si rien ne vient contrebalancer les mauvais principes qu'un misérable abandon lui a inculqués dès l'enfance.

Au début, encore jeune, sans aucune force sociale, on est contraint d'étouffer son cri de protestation et de vengeance, mais plus tard, si l'occasion se présente, on agit. Le bien et le mal ne sont jugés par l'être mal formé qu'au point de vue personnel, subjectif. D'ailleurs partout la notion du bien et du mal est déterminée suivant les satisfactions ou les déboires qu'ils procurent à chacun en particulier. L'idée de la douleur d'autrui apparaît, ou s'estompe, suivant que cette douleur nous semble plus ou moins indispensable à la satisfaction de nos désirs. L'histoire nous offre beaucoup d'exemples d'après lesquels nous pouvons conclure que « la morale fait du progrès quand les conditions de la vie sont supportables, tandis qu'avec les dures conditions de la vie, la morale va à reculons » (2).

Il est donc facile de souligner que la mauvaise et l'insuffisante nourriture de l'enfant, le rendent dégénéré au point de vue physique comme au point de vue moral. D'ailleurs

1. Engels, *Louis Feuerbach* (en polonais). Varsovie, 1923, p. 30.

2. Ferrero (G.), *Les facteurs du progrès moral* (en polon.). Varsovie, 1900, p. 15.

bien souvent le bien-être moral n'est qu'une conséquence du bien-être physique (1).

Pour démontrer les tristes résultats provoqués par la mauvaise alimentation des enfants nés pauvres, Niceforo a comparé l'état physique de 50 garçons fils de maçons, et de 50 garçons d'hommes aisés, exerçant des professions libérales (avocats) :

Garçons de 9 ans:

Taille	Poids	Force	Thorax	Indice de la dilatation du thorax	
Fils d'hommes aisés...	129,3	25,5	13,7	58,7	5,1
Fils de maçons	122,5	21,8	12,3	58,4	4,7 (2)

En vertu d'autres nombreuses comparaisons de même nature, on est arrivé à conclure que la taille croît avec le bien-être matériel. Ainsi, d'après le Dr Toulouse, la taille moyenne du soldat donne 167 cm. ; celle de l'officier donne 168 cm. ; celle du volontaire donne 171 cm. (3).

Ces différences n'existeraient pas si l'enfant du pauvre, cordonnier par exemple, n'était pas limité dans la satisfaction de ses besoins élémentaires. Or, l'inégalité et l'injustice frappent le prolétaire de demain, dès sa naissance même. Ajoutons encore que « le fils de l'artisan comme le petit-duc n'a pas acquis les idées, les attitudes morales et physiques qui les différencieront si profondément plus tard. Le futur magistrat et l'ouvrier menuisier de demain font sensiblement les mêmes gestes, ont des besoins semblables, expriment de pareille manière leurs premières impulsions » (4).

L'enfant d'un professeur comme l'enfant du marchand de quatre-saisons, ne naissent pas avec les idées morales propres à leur milieu. Chacun de ces enfants vient au monde avec

1. V. Kan, *l. c.*, p. 154.

2. Niceforo, *Les classes pauvres*, p. 32.

3. Dr Toulouse, *La question sociale*, p. 32.

4. Dr Toulouse, *l. c.*, p. 109.

une prédisposition plus ou moins forte à un genre de morale. Mais, comme pour chaque plante très fragile, il faut savoir le cultiver. L'un comme l'autre, doivent donc avoir des conditions sanitaires indispensables à leur développement normal. « L'enfant de même que l'homme (quoique ce dernier le soit à un degré moindre) est imitateur et enclin à la suggestion en toute chose. Mais surtout en morale (1). »

Les faits nous prouvent que les enfants des riches ont surabondamment, surveillance, nourriture, bon air, tandis que les autres, les enfants des pauvres, n'ont rien de cela.

C'est pourquoi, la société même les force à devenir des dégénérés dès leur enfance. Cependant, leur nature, leurs qualités cultivées en auraient fait peut-être des hommes de grande valeur comme l'a souligné autrefois Lacassagne dans l'un des Congrès d'Anthropologie criminelle (2) :

On voit dans les salons des gens fort honorables
Qui seraient en prison étant nés misérables
Et, par un sort inverse, on en voit en prison
Qui, nés riches, feraient honneur à leur maison.

Les conditions de naissance ont donc une influence très importante sur la constitution physique, mentale et morale du jeune enfant. D'une part, la mauvaise nourriture, et de l'autre, le taudis du logement, voilà les deux éléments capitaux qui provoquent la dégénérescence à l'un et l'autre point de vue. Disons quelques mots des conditions d'habitation des pauvres.

Leur logement est le plus souvent insalubre : manque d'air et de lumière habituels. Il ne saurait y être question d'hygiène, même la plus élémentaire. Avec cela viennent la faim, la maladie, les accidents, en un mot tout ce qui peut susciter l'esprit de haine, de vengeance, de dispute, d'envie — et qui finalement conduit, sinon à la prison, au moins au crime.

1. Bonger, *l. c.*, p. 534.

2. Meunier, *l. c.*, p. 99.

Le problème de l'habitation ouvrière est très important parce qu'il se trouve en rapport direct avec la criminalité et la dégénérescence sexuelle.

Très nombreux sont en effet les cas où une « pièce » est occupée par toute une famille composée de 5 ou 6 personnes. Ce nombre est augmenté assez souvent par celui de locataires d'occasion, dont le loyer modeste servira le lendemain à l'achat d'un bout de pain pour les enfants. Il arrive, et c'est un cas assez fréquent, que dans cette chambre les lits manquent. Or, la chronique judiciaire nous montre chaque jour des cas où le « père », le « frère » et même les locataires d'occasion, déflorent dans cette promiscuité les jeunes filles de la famille. Il est encore à remarquer que les enfants qui couchent dans un même lit, ou du moins dans la même pièce, sont témoins d'actes qui aiguïsent de bonne heure leur sens sexuel et les conduisent fatalement à la maladie sinon au crime (ces deux choses vont souvent de pair). Notons que la criminalité contre les mœurs et la dépravation morale provoquées par les logis insalubres sont très répandues partout où le prolétariat souffre de la misère et de la crise du logement.

A ce point, il est caractéristique de souligner que, même en France, ce problème est très angoissant. D'après la statistique, il résulte que plus de la moitié de ménages ouvriers n'occupe qu'une seule pièce. Cette situation est encore plus triste dans les grandes villes et s'est aggravée depuis la guerre.

Ainsi par exemple « à Paris, en 1911, sur 2.800.000, 1.200.000, soit près de la moitié, vivait dans des logements ne contenant même pas une pièce par personne. Encore l'entassement avait-il des degrés : 22.600 ménages de 3 à 4 personnes occupaient des logements d'une pièce et 18.397 de 5 à 8 personnes des logements de 1 à 2 pièces. Notons que 149 ménages de 7 à 8 personnes demeuraient encore dans des logements d'une pièce (1) ».

1. Toulouse, l. c., p. 20.

Or, ce tableau est encore plus triste dans les milieux où règne d'une façon constante la misère, la prostitution et la criminalité. Là, on est heureux d'avoir seulement un petit morceau de plancher à l'abri où allonger ses jambes. Et il est naturel que toute cette pièce est pleine de monde, pendant la nuit. Comment alors devenir sain et moral dans de pareilles conditions ?

« Que l'on visite les « garnis » de certains hôtels au cœur même de Paris. Que l'on visite surtout les quartiers sub-urbains, que l'on pénètre dans une masure bâtie sur la « zone »... En bordure d'une sente, au fond d'une petite cour remplie de ferraille et de détritrus malodorants et où, comme par ironie poussent quelques fleurs, s'élève le logement d'un chiffonnier : une cabane exiguë, bizarre construction faite de planches mal jointes, de plâtre et de morceaux de tôle échoués là par hasard ; une porte étroite, une fenêtre plus étroite encore. Et que dire de l'intérieur ? Sur une table boiteuse et sale traînent des litres vidés, des restes des précédents repas et un amas de choses hétéroclites et indéterminables. Appendues aux murs, quelques gravures licencieuses ; point de lit. . Les parents (les concubins) et les enfants vivent, jour et nuit, dans la plus dangereuse promiscuité... Dans ce taudis fétide et dans combien d'autres pareils, le père rentre d'ordinaire ivre. Il a laissé au cabaret proche une partie de son gain journalier. L'alcool, un instant, l'a rendu gai camarade, maintenant il est d'humeur irritable. De son côté, la mère a bu avec des voisins... et ce sont, alors, d'inévitables et parfois tragiques chicanes domestiques, les coups n'épargnent pas les jeunes : battus, sans pain peut-être, il leur arrive de passer la nuit dehors, dans le vent et l'angoisse. Ces jours de souffrance restent douloureusement gravés dans le cerveau de ces malheureux (1).

Il est donc hors de doute que les conditions de naissance,

1. Mialane, *l. c.*, p. 51-52.

de nourriture et d'habitation jouent un rôle important dans la production du crime (1).

II. — ÉDUCATION ET INSTRUCTION.

Mauvaise éducation et manque d'instruction, voilà encore d'autres facteurs criminogènes qui peuvent opiniâtement et dès son plus jeune âge influencer l'enfant pauvre.

Ne perdons pas de vue que dans les milieux de misère, les parents n'ont pas le temps de se consacrer à l'éducation de leurs enfants. Ceux-ci s'élèvent eux-mêmes, ou grâce à leurs aînés. Il est donc bien facile d'entrevoir les résultats de cet état de choses. Comme nous l'a démontré la psychologie expérimentale, toutes les images de notre esprit viennent du dehors. Nous les empruntons aux autres personnes au milieu desquelles nous vivons.

Imaginez donc les premières sensations éprouvées par de pauvres enfants abandonnés à eux-mêmes. Il est vrai qu'au début, ils ne comprennent pas grand chose, ils ne sont pas à même de réfléchir et répondre aux questions que leur pose la vie. Mais ils entendent et ils voient, et cela suffit. Plus tard, ils répéteront tous ces actes qu'ils ont vu. En outre, nulle part la loi de l'imitation n'est si bien observée que chez les enfants. Fermés à clef dans leur chambre, pour éviter une évasion, ils s'amuse et instinctivement s'ingénient à singer les gestes, les cris et même les jeux de leurs parents et des autres hôtes de la famille. Et combien de fois ces derniers, ne les aident-ils pas dans le triste apprentissage de leur métier antisocial ?

Les cas où les parents assistent aux jeux de leurs enfants où l'un figure comme voleur, l'autre comme assassin et le troisième comme agent de police ne sont pas rares. Et celui qui s'amuse d'une façon innocente à voler, à tuer, aura plus

1. Gervais, *Die Beziehungen des Kindes und Jugendlichen zum Verbrechen*, München, 1914, p. 79-83.

tard beaucoup de facilités pour devenir un véritable malfaiteur. Il aura moins de scrupules et de remords en se livrant à ce métier, puisqu'il l'aura déjà vu dans son entourage aux jours de son enfance, en faisant un jeu, seul ou avec une bande d'autres gamins de la même couche sociale.

« D'ailleurs lorsque dès l'enfance un homme s'est habitué à commettre des larcins insignifiants d'abord, puis progressivement plus importants, cette secousse violente (le crime) de la personne lui a été évitée, et il n'a jamais cessé de sentir ses liens étroits avec la société environnante (1). »

On pourra donc dire qu'au fur et à mesure que les enfants s'habituent aux actes criminels observés dans leur entourage, leurs sentiments humains innés s'amoindrissent ou même disparaissent progressivement. Naturellement ils sont encore jeunes, il leur est impossible d'observer le progrès qui a lieu peu à peu.

Leur entourage leur réserve chaque jour des scènes ignobles de prostitution, d'alcoolisme et de criminalité de toute sorte. Il arrive même que leurs propres parents les obligent à y prendre part. Ils ne sauraient ainsi tarder à exécuter les mêmes ignominies mais à leur propre profit (2).

Il n'est pas rare de voir se rencontrer dans les prisons parents et enfants, criminels récidivistes, ou de les voir se livrer ensemble à la prostitution qui est, chez les criminels même, considérée comme une profession indigne (surtout quand elle est le fait de leurs enfants).

Partout, nous voyons l'influence désastreuse du milieu et de la famille. Ainsi par exemple à Edimburg on a trouvé parmi les prostituées :

2 mères et leurs	4 filles
5 —	3 —
10 —	2 —
24 —	1 —
<u>41</u> —	<u>67</u> —

(3)

1. Tarde, *Philosophie pénale*, p. 263.

2. Gruhl (H.), *Die Ursachen der Jugendlichen Verwahrlosung*. Berlin, 1912, p. 207.

3. Bongers, *l. c.*, p. 389.

Ajoutons que peu de femmes issues des bas-fonds sociaux ne reconnaissent, par suite de leur dépravation morale, aucun devoir envers leurs enfants. Cependant, il est reconnu que rares sont celles qui peuvent supporter de voir leurs filles vendre leurs corps. Et si la statistique d'Edimbourg nous fait l'effrayante révélation ci-dessus, qui d'ailleurs serait la même pour les autres villes industrielles, cela prouve seulement l'influence néfaste de l'imitation du milieu.

Pour lutter contre cette influence il faut tâcher d'armer les enfants contre leur milieu et à n'importe quel prix. L'éducation sociale, l'instruction et la préparation professionnelle ont beaucoup à faire. Il serait à propos de rappeler ici les mots de Rousseau : « On façonne les plantes, dit-il dans l'*Emile*, par la culture, et les hommes par l'éducation ; tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation. »

Contrairement aux affirmations de Tarde, Joly, André, nous répéterons encore : « Ouvrir une école, c'est fermer une prison. » Personne ne voudra se trouver dans une situation dégradante au point de vue social et moral, si les moyens effectifs de devenir un bon citoyen lui sont fournis.

On oublie trop souvent qu'il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir, mais qu'il faut aussi à la volonté des conditions favorables à son développement. Lutter pour son existence, comme c'est le cas le plus fréquent, suffit rarement pour aboutir à un but convenable. Il est plus difficile de conquérir une situation là où il n'y a ni éducation ni instruction. Supposons un enfant abandonnant de dégoût la maison paternelle, pourra-t-il s'empêcher d'y retourner sans qu'il trouve ailleurs des moyens de subsistance moins honteux que ceux qu'il a délaissés ? Quelles armes aurait-il pour lutter seul dans la vie ? « Que penserions-nous d'un homme qui, avant d'avoir étudié l'anatomie, prendrait en mains le bistouri du

chirurgien ? Nous éprouverions de la surprise pour son audace et de la compassion pour ses malades (1). »

Naturellement, il faut savoir donner à la jeunesse une éducation et une instruction utiles au point de vue social. N'oublions pas que l'instruction est un instrument dont on peut faire un bon ou un mauvais usage (2). Il faut savoir qu'avec les connaissances géographiques, mathématiques, et même historiques de l'école primaire on n'est pas encore armé pour la lutte que réserve la vie.

« On a fini par comprendre que l'instruction si complète soit-elle, ne suppléera jamais au défaut de l'organisation et qu'il faut être armé en prévision des multiples obstacles de la vie (3). »

L'éducation morbide que les enfants reçoivent dans leurs milieux de misère doit être contrebalancée par une éducation sociale saine à laquelle l'Etat ne doit pas rester étranger comme il arrive trop souvent.

Quant au sens même du terme « éducation » nous adopterons la définition qu'en donne Durkheim (4) :

« L'éducation est l'action exercée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale. Elle a pour objet de susciter et de développer chez l'enfant un certain nombre d'états physiques, intellectuels et moraux que réclament de lui la société politique dans son ensemble, et le milieu spécial auquel il est particulièrement destiné. » Ce qui concerne l'instruction, nous pouvons affirmer à coup sûr qu'elle est partout insuffisante. Nous avons encore des pays où des milliers d'enfants ne fréquentent pas l'école à cause du soi-disant manque de ressources de l'Etat pour assurer l'instruction primaire ou par manque de personnel.

Et même là où l'Etat expose des frais considérables pour

1. Delwaille, *La vie sociale et l'éducation*. Paris, 1907, p. 77.

2. Guerry, *Statistique morale*. Paris, p. 51.

3. Delwaille, *l. c.*, p. 78.

4. Durkheim, *Education et société*, p. 49.

l'instruction, nous voyons une mauvaise répartition de ces dépenses. Ainsi, par exemple, d'après le D^r Toulouse, le baccalauréat est l'apanage presque exclusif de la classe aisée qui ne représente cependant guère que 3 % de la population totale (1).

D'autre part, nous assistons à une mauvaise répartition de dépenses motivée par la distinction entre l'instruction primaire, secondaire et supérieure. L'Etat (il s'agit de la France) a dépensé pour l'enseignement secondaire et supérieur : 52 millions de francs pour 133.000 élèves et étudiants, et 220 millions pour 5.692.000 élèves appartenant aux écoles primaires et normales, soit une dépense quatre fois plus élevée pour un nombre d'élèves de 40 fois supérieur (2).

Il est donc évident que dans ces conditions l'instruction primaire (qui est d'ailleurs au point de vue de l'utilité sociale la plus importante) n'est pas assez poussée. Le plus souvent, l'écolier sort de l'école avec une somme de connaissances apprises d'après le programme, mais dont l'utilité pratique est très contestable. « Dans un naufrage, dit Prins, il importe plus de savoir nager que de savoir lire ; dans la vie aussi il arrive que l'esprit de conduite soit plus nécessaire que l'instruction formelle » (3).

Naturellement, tant que l'instruction n'aura pas tous les traits d'une préparation directe à la vie pratique quotidienne, elle ne remplira jamais parfaitement son rôle anticriminel.

C'est pourquoi, nous ne pouvons nous ranger à l'avis de Tarde lorsqu'il déclare : « L'instruction a fait de grands progrès... quoi ! ces trois grands remèdes préventifs du mal social, le travail, l'aisance générale, l'instruction, triplés ou quadruplés, ont agi à la fois et au lieu de tarir, le fleuve de la criminalité a débordé » (4).

1. D^r Toulouse, *l. c.*, p. 24.

2. D^r Toulouse, *l. c.*, p. 25.

3. Prins, *l. c.*, p. 162.

4. Tarde, *La criminalité comparée*, p. 77.

Cela nous prouve que Tarde n'a pas pris en considération le progrès de la misère dans la classe ouvrière à la fin du XIX^e siècle. Il est vrai que dans une certaine mesure, l'instruction a fait du progrès, mais il ne s'agit que d'une instruction bien abstraite satisfaisant seulement au programme du Ministère de l'Instruction Publique. Quant au progrès du travail et de l'aisance générale dont nous parle Tarde, il nous paraît être bien illusoire. Ce qui est certain c'est que la misère économique et morale de la classe ouvrière va, au contraire, toujours croissant.

André, à son tour, a constaté un grand élan de la criminalité correspondant à un gros progrès de l'instruction. En voici le tableau :

1826-1830	sur 100 accusé il y avait	61 illettrés
1876-1880	— 100	30 —
1893	— 100	19 —

Mais il explique ce phénomène de la sorte : « La vérité c'est que l'instruction et l'éducation sont des forces sociales de mérite fort inégal et de nature bien différente : la première ne contribue au progrès moral que dans la mesure où elle se confond avec la seconde (1). »

De notre côté, nous pouvons dire ceci : En nous appuyant sur la statistique criminelle internationale, nous avons constaté que le progrès de l'instruction et de l'éducation a une influence certaine sur la marche des crimes. Et cela de deux façons : tout d'abord, l'instruction et l'éducation ont restreint la criminalité au point de vue quantitatif (2) ; deuxièmement elles l'ont transformée.

Sur cette dernière thèse il est intéressant de noter que sur 100 accusés pour chaque catégorie des crimes ci-dessous, le nombre des accusés complètement illettrés est de :

1. André, *l. c.*, p. 29.

2. Lorulot, *l. c.*, p. 174.

Nature du crime	Proportion
Incendie	26
Infanticide	21
Empoisonnement	20
Viol et attentat à la pudeur des enfants	20
Coups et blessures graves	16
Assassinats	16
Meurtre.....	15
Viol et attentat à la pudeur des adultes	14
Tous les crimes	14
Vol qualifié de toute espèce	12
Parricide.....	10
Coups et blessures envers des ascendants	10
Banqueroute frauduleuse	10
Vol sur un chemin public	8
Fausse monnaie.....	7
Faux divers	2
Abus de confiance.....	2 (1)

Il résulte donc de ce tableau qu'il existe un parallélisme entre la masse des crimes brutaux et celle des illettrés. Tandis qu'au contraire, dans les crimes à base économique (vols, faux divers, abus de confiance) le pourcentage des illettrés est relativement très bas.

La preuve que le manque d'éducation et d'instruction est un facteur criminogène, en est encore dans ce fait que pendant une crise sociale et surtout économique nous assistons à une grande affluence des criminels illettrés, ce qui prouve que la crise les atteint les premiers. Rejetés de l'usine, ils sont moins bien armés pour la lutte, et par conséquent moins résistants. N'ayant pas une préparation sociale convenable ils tombent les premiers et sont les plus nombreux. Ce fait est consigné dans toute statistique de la « criminalité dynamique » (2).

Ajoutons encore que malgré le progrès de l'instruction publique, on constate une proportion relativement élevée d'illettrés dans les rangs des criminels. D'après une statistique of-

1. Bongers, l. c., p. 484.

2. Wadler (A.), *Die Kriminalität der Balkanländer*, p. 91.

ficielle publiée dans la première décade du xx^e siècle sur le degré d'instruction de la population des Maisons centrales, en France, il est établi que :

20,50 % des hommes et 29,46 % des femmes étaient complètement il-				lettrées
13,04	—	7,20	—	savaient seulement lire
33,41	—	37,01	—	savaient lire et écrire
26,69	—	20,06	—	savaient lire, écrire et compter

Nous trouvons seulement :

5,76 % des hommes et 4,94 % des femmes ayant reçu une éducation primaire.

Quant à l'instruction supérieure seuls :

1,67 % des hommes et 1,13 % des femmes en avaient été gratifiés (1).

Même dernièrement, on a constaté qu'à la Petite Roquette où il y avait à un moment donné 1.979 mineurs délinquents, 1/8 étaient complètement illettrés et 5/6 avaient une instruction inférieure au niveau du certificat d'études (2).

En parlant du rapport qui existe entre l'éducation et la criminalité il est utile de faire remarquer que la littérature criminelle, la presse et le spectacle et surtout, dernièrement, le cinéma, ont aussi une énorme influence sur la production des crimes. Cette influence est des plus pernicieuses en temps de crise sociale. Sighele, d'accord avec Maudsley, déclare que la presse est toujours cause de la contagion du crime. « Le récit d'un crime quelconque, dit-il, en suggère l'imitation. L'exemple est contagieux. L'idée prend possession de l'âme faible et devient une espèce de fatalité contre laquelle toute lutte est impossible » (3). De même s'exprime Icard.

1. Lorulot *l. c.*, p. 176.

2. Mialane, *l. c.*, p. 54.

3. Sighele (S.), *Littérature et Criminalité*. Paris, 1908, p. 209.

D'après lui il suffit de parcourir la chronique des journaux et les annales de la Justice pour avoir des preuves irréfutables de l'existence de la contagion morale par la trop grande publicité que la presse donne à certains faits (1).

Or, manque d'éducation ou éducation défectueuse, dite « du milieu », manque d'instruction ou instruction incomplète sont également des facteurs essentiellement criminogènes, qui ont une influence très importante sur l'individu dès son entrée dans la lutte pour la vie.

II. — LE RÉGIME DU TRAVAIL.

L'enfant de la classe ouvrière, s'il a le bonheur de finir ses études primaires, doit bientôt passer au rang des travailleurs. Sa famille se trouve toujours dans la gêne. Elle compte sur son salaire de demain. Mais souvent il arrive qu'il doit quitter l'école dans un âge encore très bas.

Ainsi par exemple en 1911, furent recensés comme travaillant régulièrement 711.000 enfants de moins de 15 ans et 2.211.000 de 15 à 19 ans, soit près de 3 millions d'adolescents sortis presque tous de la classe ouvrière (2).

Grâce à l'industrialisme qui ne demande pas à la majorité des ouvriers des connaissances techniques profondes, la famille place l'enfant dans une usine, comme manœuvre. La raison est facile à comprendre. La famille ouvrière a de nos jours beaucoup plus de besoins qu'autrefois, et par conséquent elle ne peut pas adonner son enfant à l'apprentissage où, loin de rapporter, l'enfant coûterait encore plus cher. C'est pourquoi elle préfère le placer en qualité de manœuvre, car, dès son entrée en fonctions il recevra un salaire quelconque.

C'est à ce moment-là que le mineur commence à méditer plus souvent et plus sérieusement sur sa situation dans l'organisme social. La première chose qui le frappe, c'est la divi-

1. Icard (S.), *De la contagion du crime et du suicide*. Paris, 1902, p. 7.

2. D^r Toulouse, l. c., p. 22.

sion de la population en deux classes : d'une part il voit les patrons, de l'autre les ouvriers. Les premiers, grâce au régime capitaliste, ont toutes sortes de moyens pour amasser des richesses et parce qu'ils ne sont jamais satisfaits de celles qu'ils ont, ils mènent une course éternelle au veau d'or. Tandis que les autres, les prolétaires (1) qui constituent la classe la plus nombreuse, privés de toutes les richesses n'ont pour toute ressource que leur travail. Ils sont donc forcés de vendre ce travail sous la menace de la faim.

Ce n'est pas comme on l'a proclamé pathétiquement un droit au travail, mais une obligation, jetée d'avance sur les épaules de chaque enfant de prolétaire. Notons que pour comprendre cette triste situation il lui suffit seulement de passer quelques journées à l'usine. Et s'il n'a pas encore compris, c'est aussi là qu'il apprend que « la question d'argent est la plus importante de toutes, elle se pose à la naissance de l'homme, elle le suit même jusque dans le tombeau » (2).

Mais une fois devenu manœuvre, il n'y a qu'à suivre les ordres du maître. L'enfant travaille pour gagner sa vie ou celle des siens. Le plus souvent, il n'a aucun plaisir à produire un effort, à cause de son rôle d'instrument vivant qui n'a qu'un seul mouvement à exécuter dans l'industrie moderne.

L'enfant à peine sorti de l'école, où son esprit fut éveillé par l'étude, par les récits de la littérature, de l'histoire, devient tout à coup un automate. Ses gestes et ses paroles vont imiter dans la « spécialisation » les gestes et les paroles de ses compagnons d'atelier. Son individualité ne peut se démontrer. On ne demande de lui qu'un mouvement bien déterminé, qui

1. Par prolétaire on entend généralement l'individu privé de biens immobiliers et qui n'a d'autres moyens de subsistance que son travail manuel rétribué par un salaire ordinairement quotidien, calculé à peu près sur la valeur des objets qui, dans une certaine société et à certaine époque, constituent le strict nécessaire. Tout capital produit par l'épargne du prolétaire, fait passer celui-ci de sa condition à celle du propriétaire. Bloch. *Dictionnaire de la politique*.

2. Guilhermet, *Le milieu criminel*, p. 12.

constitue une opposition avec toute son activité intellectuelle avant l'atelier.

Cela veut dire qu'avec son entrée à l'usine il va perdre toute sa personnalité; tous ses rêves vont s'effacer; il ne sera pas l'homme grand et utile à la société qu'il rêva d'être autrefois en feuilletant l'histoire. Il devient un exécuteur involontaire de mouvements mécaniques.

Il ne faut pas oublier, remarque Drillon, que « la grande industrie n'est pas moralisante par elle-même. La division du travail et le rôle prépondérant du métier font de l'homme un outil, une machine agissante et non pensante. Ainsi l'esprit se déforme et s'atrophie par un travail inintelligent » (1).

On pourra même aller plus loin dans le jugement de l'influence néfaste de l'industrie capitaliste. D'après Wahl, notamment, elle est une cause très importante de la criminalité qui agit en même temps comme cause seconde sur la tuberculose, la syphilis et l'alcoolisme (2). C'est bien grâce à elle, grâce à l'opium, à la morphine, à la cocaïne, à l'absinthe, à l'arsenic et tous les stupéfiants qu'une partie de la population tombe fatalement à la dégénérescence physique et morale.

L'influence de l'industrie sur la criminalité en général, et surtout sur les crimes contre la propriété, est incontestable et même facile à comprendre. Parce que nulle part ailleurs que dans l'industrie n'est aussi criante la différence de classe entre riche et pauvre, patron et ouvrier (3).

L'ouvrier de son côté, bien qu'on l'empêche de comprendre tout ce que produit de mal le régime capitaliste, saisit quand même son infériorité sociale et économique.

A côté de la misère qui ronge la plupart de ses semblables, il voit le luxe étalé d'un petit nombre de capitalistes pour qui le progrès industriel n'est qu'une plus vaste exploitation

1. Drillon, *Jeunesse criminelle*, p. 35.

2. Wahl, *Le crime devant la science*, Paris, 1910, p. 8.

3. Weidemann (W.), *Die Ursachen der criminalität im Herzogtum Sachsen Meiningen*, Berlin, 1903, p. 10.

et une nouvelle source de richesse. D'ailleurs chaque progrès de l'industrie ne profite qu'aux riches. C'est l'ouvrier qui le réalise, mais c'est le patron qui en profite.

C'est pourquoi l'un comme l'autre suscitent la haine et l'esprit de cupidité qui conduit tôt ou tard au crime et à la prison.

Pour démontrer l'influence démoralisatrice des conditions économiques actuelles (conséquence fatale de l'industrie capitaliste) sur la marche des crimes, il faut étudier la criminalité dans son sens statique et dans son sens dynamique.

Sur la criminalité statique, la plupart des criminalogistes sont d'accord pour dire qu'elle est le produit de la misère, causé par la concurrence, par la concentration des capitaux (le trust), par la prolétarianisation des masses, de la femme et de l'enfant, par la dépopulation des campagnes et la création des grandes agglomérations urbaines (1).

Quant à la criminalité dynamique provoquée de temps en temps d'une façon périodique, elle doit son apparition aux catastrophes sociales qui se manifestent soit sous la forme de crises économiques sociales, soit sous la forme de guerre.

Il arrive que si l'ouvrier ne veut pas mourir de faim, il est obligé d'aller travailler, et peu à peu sa révolte contre le régime dominant, tombe. A l'aide de son salaire il nourrit, tant bien que mal, sa famille, espérant toujours que son bien-être s'améliorera plus tard. Cependant des obstacles surgissent, des ennuis de toute sorte. Mais avec la ferme volonté de travailler et de gagner sa vie, l'ouvrier n'entre en conflit avec le Code pénal qu'en cas d'ivresse, de provocation, etc.

Cet état de choses change radicalement avec le manque de travail, qui, malheureusement, est devenu chronique, partout où la grande industrie s'est installée. On pourra même dire que le manque de travail constitue, surtout depuis la

guerre, une partie intégrale du régime capitaliste. D'une part, les capitalistes veulent garder « une armée de réserve », de l'autre, ils sont obligés de fermer leurs usines à cause de la crise économique qu'ils ne prévoient pas. Et par conséquent, ils sont obligés de donner congé à des millions d'ouvriers qui n'ont, dès lors, aucun moyen de subsister. C'est le chômage (1) qui éclate.

Et nous savons fort bien ce que cela veut dire. Nous savons que le manque de nourriture, de vêtements, de foyer en sont l'inévitable conséquence. « Le chômage frappe les femmes et les enfants aussi durement pour le moins que les hommes. Non seulement il les accable de privations matérielles mais il les condamne encore à cette dégradation morale qui, dans les taudis des villes, accompagne presque fatalement la misère (2). »

De là à la criminalité il n'y a qu'un pas. L'ouvrier n'a pas de réserves, il ne vit qu'au jour le jour, n'ayant aucun moyen de songer au lendemain. « Unsere Arbeiter keine Millionäre sind, und sie von der Hand in den Mund leben... (3) » et par conséquent quand ils sont tout à coup réduits à la famine à laquelle se joignent un peu plus tard l'épuisement et la maladie, on les oblige à passer aux rangs des criminels.

La statistique criminelle nous démontre d'une façon irréfutable que les crimes contre les propriétés présentent de fortes oscillations à cause de l'instabilité économique provoquée si souvent par des crises commerciales, financières, industrielles, etc. (4).

« Le chômage entraîne une diminution dans la demande de produits, laquelle augmente encore le chômage. Un cercle

1. Par chômage, nous entendons la condition d'un individu qui cherche, sans pouvoir le trouver, du travail en rapport avec ses capacités et des conditions raisonnables. Hurry (J.-B.), *La pauvreté et les cercles vicieux*. Paris, 1924, p. 88.

2. Webb, *La lutte préventive contre la misère*. Paris, 1913, p. 100.

3. Berg (H.), *Getreide Preise und Kriminalität in Deutschland*. Berlin, 1902, p. 280.

4. Lacassagne (A.), *Peine de mort et criminalité*. Paris, 1908, p. 59.

Chiffres officiels des chômeurs (en milliers).

	Angleterre	Allemagne	Italie	Pologne	Belgique	Autriche	Tchécoslov.	Pays-Bas	Suisse
4 ^e trimestre 1920	526	368	404	—	49	46	16	20	15
Juillet 1921	1.804	344	444	65	147	—	33	30	56
Décembre 1921	1.934	449	542	173	86	—	33	60	89
Juillet 1922	1.458	20	372	87	36	38	232	33	52
Décembre 1922	1.432	43	382	75	26	117	437	50	53
Juillet 1923	1.325	139	483	65	44	87	215	31	23
Décembre 1923	1.227	1.528	259	68	24	98	492	55	27
Juillet 1924	1.135	526	418	152	21	66	63	19	8
Décembre 1924	1.260	536	450	159	33	154	81	35	11
Juillet 1925	1.327	497	80	175	31	112	42	23	0
Décembre 1925	1.243	1.498	412	314	44	179	48	45	17
Juillet 1926	1.737	1.744	80	263	46	152	46	20	11
Décembre 1926	1.432	1.749	492	190	33	205	29	26	18
Juillet 1927	1.114	573	388	148	22	137	12	21	8
Décembre 1927	1.194	1.183	414	165	56	207	—	—	14 (1)

1. Varga (E.), *L'économie de la période de déclin du capitalisme après la stabilisation*. Paris, 1928, p. 151-152.

vicieux est ainsi créé d'où bas prix, bas salaires et des millions d'hommes réduits à la famine (1). »

Il est donc évident que le chômage est l'un des plus forts stimulants et excitants de tous les instincts brutaux et primitifs. Le chômage facilite les encombrements, les rapprochements, les discussions qui trouvent souvent leur épilogue dans une accusation pour voies de fait devant les tribunaux.

Le chômage enlève à la plupart des ouvriers leur équilibre matériel, moral et social. Il est aussi une des causes du vagabondage qui conduit, comme nous l'avons vu plus haut, fatalement au crime.

Le parallélisme entre la criminalité dynamique et le chômage est saisissant surtout pendant les époques où ce dernier se prolonge. On a constaté qu'en ces cas la criminalité va suivant une progression géométrique. Le chômage est donc un facteur criminogène d'une importance tout exceptionnelle.

Autrefois, on le connaissait comme phénomène d'un caractère périodique. Mais depuis la guerre il n'y a pas un pays où il ne soit chronique (sauf de rares exceptions). Bien que les documentations statistiques ne soient pas précises en ce qui concerne la masse exacte des chômeurs, elles suffisent largement à en démontrer la progression formidable (2).

Comparons la statistique criminelle de la plupart de ces pays, et ce qui nous frappe d'abord c'est le parallélisme saisissant entre le mouvement des crimes contre la propriété et celui du chômage

Avec la diminution du chômage on remarque partout une diminution des vols et d'autres méfaits semblables.

Il est donc évident qu'après le manque d'instruction et d'éducation, le régime du travail est un facteur des plus importants dans l'étiologie criminelle.

1. Hurry, *l. c.*, p. 88.

2. Regardez le tableau comparatif de la recrudescence du chômage sur le terrain international, p. 129.

IV. — LA VILLE MODERNE.

L'industrialisation de la production a eu pour conséquence une énorme urbanisation. Dès la fin du XVIII^e siècle on remarque la chute de la production du petit artisan, de la maîtrise, de la corporation. Les inventions dans le textile, dans la production minière et métallurgique ont exigé de jour en jour une main-d'œuvre plus importante. On a donc fait appel à la campagne, par différents moyens et surtout par l'appât des salaires.

L'industrie avait besoin d'une masse ouvrière très nombreuse. Le besoin du travail à bon marché a forcé également le capital à faire un appel semblable à la femme et à l'enfant, et de là naît plus tard la désorganisation de la famille.

Et alors nous assistons à une double concentration : d'une part celle du capital sous la forme de différentes sociétés et trusts, et de l'autre, celle des ouvriers, groupés en syndicats pour défendre leurs intérêts vitaux. A la concentration du capital, répond la concentration du travail.

La fuite de la campagne provoque de grandes agglomérations dans des villes industrielles et par suite la désagrégation sociale. Il est bien compréhensible que cet état de choses ait aussi une grande influence sur la criminalité : la raison en est simple. Là où beaucoup de gens sont appelés ensemble et d'une façon inorganisée pour gagner leur vie, là surgit la concurrence et sous différentes formes la lutte des intérêts opposés.

Un groupement important porte en lui l'occasion de discussions, de boire ensemble, de se disputer et enfin de comptes d'aller en prison. Les conflits de toute sorte y ont plus facilement lieu qu'à la campagne.

La densité de la population a toujours eu une grande influence sur la marche des crimes (1). Déjà Sénèque

1. Weidemann, *l. c.*, p. 7.

disait : « un chemin étroit est une cause de rixe entre les passants. Dans une voie large et spacieuse toute une population circule sans se heurter ». Et la statistique confirme partout cette vieille vérité. Là où la densité de la population atteint le maximum, nous voyons aussi le maximum de crimes. Ainsi par exemple, d'après la statistique criminelle internationale du début du ^{xx}e siècle, on comptait par 10.000 habitants (1) :

En France	170	prévenus ou inculpés
En Italie.....	228	—
En Hollande	231	—
En Angleterre	237	—
En Belgique	347	—

Si nous comparons ce tableau à celui de la densité de la population de ces pays nous pouvons voir le même ordre de progression, notamment qu'il y avait en France à cette même époque, environ 71 habitants par km² tandis qu'en Belgique, 171 habitants par km² (2).

Avec l'augmentation de la population des villes qui s'est faite au détriment de la population rurale, nous assistons à une recrudescence de la criminalité. Car les grandes villes ne sont pas seulement des centres pour les capitaux internationaux, mais également des centres de la plus grande misère économique et morale. A côté des splendides théâtres, music-halls, dancings se trouvent des quartiers dont la misère est à peine concevable. Au cœur des grandes villes modernes, nous trouvons des cités de pauvres où la misère loge toujours. « L'expérience prouve, d'après Webb, que dans les grandes villes modernes, la misère entraîne non seulement maladie et mort prématurées, suites des privations prolongées, mais aussi presque toujours la dégradation de l'âme » (3). Niceforo qui s'intéressait à ce problème dit ceci :

1. Joly, *La Belgique criminelle*, p. 8.

2. Lombroso, *Le crime, causes et remèdes*, p. 72.

3. Webb, *l. c.*, p. 2.

« dans les grandes agglomérations ouvrières les souffrances des ouvriers et leur misère jettent la population ouvrière dans un état sauvage et bestial... Ceux qui ont pu étudier de près les sentiments moraux des basses classes sociales savent que les romans les plus naturalistes ne sont qu'un reflet bien pâle de la réalité » (1).

C'est pourquoi la criminalité urbaine dépasse de beaucoup celle de la campagne, dont voici le tableau :

FRANCE : 1881-1900		
Domicile	Nombre des accusés sur 100.000 de la population	
	1881-1885	1896-1900
Urbain	15,4	11,1
Rural	7,8	5,4 (2)

La criminalité garde encore de nos jours un caractère très urbain. Voici ce que nous montre le Compte général de l'Administration de la Justice Criminelle pour l'année 1922 : Sur 1880 condamnés par les Cours d'Assises : il y en avait 521 domiciliés dans les communes rurales, 1172 dans les communes urbaines et 187 qui n'avaient pas de domicile fixe (3).

En s'appuyant sur ces données on peut donc répéter ces mots de Tarde : « Les villes deviennent les exutoires criminels des champs, elles les écument moralement, pendant que, intellectuellement, elles les écrasent » (4).

La raison en est simple : la ville moderne attire surtout la population champêtre, peu expérimentée : ainsi par exemple les campagnards moins instruits que les urbains prennent des travaux qui ne réclament pas une préparation professionnelle. Moins exigeants que les ouvriers de la ville et gagnant tout de même plus qu'à la campagne, ils dépensent bien vite leur

1. Niceforo, *Les classes pauvres*, p. 255.

2. Bongér, *l. c.*, 587.

3. Compte Général de la Justice Criminelle pour l'année 1922, Paris 1926, p. 32-33.

4. Tarde, *La criminalité comparée*, p. 183.

argent dans des cafés, restaurants, bals. D'où facile rapprochement avec des individus dont la conduite est suspecte. Bref, entraînés dans le tourbillon de la ville moderne ils s'y perdent. Le nouveau tableau de la vie les choque, les expose à différents dangers, qu'ils auraient sans doute évité en restant dans leur pays natal.

En voici la preuve : « on a constaté que sur 100.000 individus n'ayant point quitté le lieu de leur naissance 8 ont été traduits en Cour d'Assises ; que sur 100.000 individus domiciliés dans d'autres départements il y en a eu 29 ; et que sur 100.000 étrangers il y en a eu 41 » (1).

Quant à ces derniers il y a encore une distinction à faire en ce qui concerne le degré de leur proportion. Lorsque cette population étrangère s'amalgame avec les indigents, le taux de la criminalité reste relativement bas. Mais quand elle a un caractère distinct : la langue, la religion, le niveau économique fort différents de ceux des autochtones, nous voyons une hausse de la criminalité.

D'un recensement fait à la fin du XIX^e siècle il résulte que la proportion des condamnés en France était :

Pour 1.000 Belges, de	4
— 1.000 Italiens, de	18
— 1.000 Suisses, de	19
— 1.000 Espagnols de	23 (2)

Il est donc évident que la ville moderne, ainsi que le déplacement d'un pays à l'autre, ont une influence fort criminogène. Les nouvelles conditions de la vie économique et sociale choquent les campagnards surtout au début de leur arrivée. La concurrence et le chômage forcé, chronique, si évidents dans les villes, les mettent dans de grandes difficultés matérielles dont ils ne savent pas se délivrer. Ce qui les conduit en fin de comptes à chercher des moyens de fortune et de là, à la prison, il n'y a qu'un pas.

1. Joly, *La Belgique criminelle*, p. 353.

2. Joly, *La France criminelle*, p. 59.

V. — L'ALCOOLISME.

L'alcoolisme est l'un des facteurs criminogènes des plus actifs. Le juge Coleridge, très compétent en la matière, déclarait autrefois, que, s'il n'y avait pas d'alcool on pourrait fermer la moitié des prisons anglaises (1).

Un compatriote de Coleridge, Gladston, ne craint pas de dire que « l'alcool fait de nos jours plus de ravages que n'en font la peste, la famine et la guerre (2). »

Hoppe, qui a étudié en Allemagne le rapport des criminels alcooliques avec la criminalité totale de 1904 note d'après la statistique officielle que sur 516.000 condamnés, 172.000 criminels ont commis leur méfait sous l'influence de boissons alcooliques. Cela veut dire qu'un tiers du nombre total des criminels a été victime de l'alcool (3).

En France on a constaté une proportion de 80 à 90 % des accusés pour coups et blessures ayant agi sous le coup de l'ivresse.

Bref, en s'appuyant sur les données statistiques de tous les pays, on constate que la criminalité, surtout celle contre les personnes, augmente en raison directe de la consommation de la boisson alcoolique. Notons encore que dans les pays où on lutte efficacement contre l'alcoolisme on remarque en même temps une grande diminution des crimes brutaux.

Il est donc évident qu'il existe entre l'alcoolisme et le crime violent des relations multiples, agissant les unes sur les autres (4).

Quand on consulte la statistique criminelle de France de la fin du xix^e siècle, on constate une plus forte proportion de coups et de blessures. Et tout le monde est d'accord sur l'origine de cette hausse ; elle s'explique par la forte consomma-

1. Hurry, *l. c.*, p. 101.

2. Grebault, *l. c.*, p. 56.

3. Hoppe, *l. c.*, p. 188.

4. Yvernès (M.), *L'alcoolisme et la criminalité*. Paris, 1908, p. 22.

tion d'alcool. Il est assez typique de noter que, pour la France, la consommation de l'alcool a passé du début du xix^e au début du xx^e siècle de 350.000 hectolitres à 2.800.000 hectolitres. Fait encore plus caractéristique : de 1898 à 1900 c'est-à-dire en deux années seulement la consommation s'est accrue de 188.000 hectolitres (1). Et ce qui est encore plus triste c'est que la consommation d'alcool va toujours progressant.

Pour démontrer l'influence néfaste de l'alcoolisme sur le mouvement criminel on a fait encore une autre étude. On a comparé le nombre des crimes contre les personnes dans quelques pays différent sensiblement au point de vue de la consommation d'alcool pendant un temps déterminé — 1890-1895 — et l'on a trouvé que la France va en tête. La raison de ce phénomène est simple, et la voici : tandis qu'en 1894

La France comptait un débit pour	112 habitants	
L'Allemagne	246	—
Les Etats-Unis	380	—
L'Angleterre	430	—
La Suède	50.000	— (2)

On a fait aussi d'autres comparaisons : par exemple entre le nombre de coups et de blessures commis dans de grandes villes d'Europe. Il en résulte que Paris dépasse de beaucoup Londres, pour cette même raison qu'à Paris il y a excessivement plus de débits qu'à Londres.

Ainsi, en 1909, Londres pour 4.536.000 habitants compte 5.860 débits, tandis que Paris pour 2.661.000 habitants compte 30.481 débits (3).

Et maintenant disons quelques mots sur l'alcoolisme en tant que phénomène social. L'alcoolisme lui aussi est un produit de la misère, mais comme nous le verrons plus tard, il peut être aussi l'effet d'un excès de richesse. Dans ce cas là, nous pouvons répéter, après le Dr Gordier, que si la pau-

1. Giuliani, *l. c.*, p. 34.

2. Signorel, *Le crime et la défense sociale*. Paris, 1912, p. 129.

3. Signorel, *l. c.*, p. 129.

vreté est funeste, l'excessive richesse n'est pas une condition plus avantageuse.

Mais en ce qui concerne la cause essentielle de cette manie, de ce vice, « boire » dans les classes pauvres, on peut dire qu'on boit parce qu'on n'a rien à faire. On boit parce qu'on ne peut pas rester dans son insupportable intérieur. On boit aussi pour s'oublier, pour tuer ses chagrins. Notons encore qu'on boit parce que certains métiers forcent à consommer l'alcool. « La cause et l'effet de l'alcoolisme se meuvent dans un cercle vicieux qu'il semble impossible de rompre ; la misère cause l'ivrognerie, l'ivrognerie accroît la misère » (1). Les observations et la statistique montrent qu'on boit beaucoup plus pendant les temps de crises, pendant les guerres et les catastrophes sociales, qu'à l'époque où la vie sociale et économique est stable.

Celui qui travaille toute la semaine à l'usine et apporte à la fin de la semaine une somme qui ne suffit pas pour couvrir son budget, agacé par les cris de sa famille, par des querelles, ne peut plus rester dans son intérieur. La saleté, la mauvaise odeur de son taudis, le repoussent dehors. Et si par hasard « le bistrot » dont le phono invite, se trouve à proximité, il y va pour y rencontrer d'autres personnes, pour y entendre des nouvelles et forcément pour y boire. Jusqu'au moment où, ivre, lui ou son interlocuteur deviennent agressifs. Rixes et prison s'en suivent habituellement.

Le professeur Peters décrit de la manière suivante le processus de l'excitation sous l'influence d'alcool : « Lorsque l'alcool est pris à dose modérée, l'imagination est excitée et prend librement son essor ; les penchants animaux sont stimulés et le contrôle que l'homme exerce sur lui-même est moins actif. Cet état prédispose à la satisfaction des passions sexuelles et de la cupidité. A dose plus élevée l'élément animal de l'être subit une excitation plus énergique ; la raison

est pervertie, sinon diminuée, la sensibilité morale et le pouvoir moral s'affaiblissent, l'homme est à la merci de ses plus vives passions. De là, la colère et les disputes, les rébellions et les vengeances, les attaques et les effractions, toutes sortes d'actes blâmables. Augmentez encore la dose, la dégradation est plus complète : l'homme hors de lui-même devient de plus en plus dangereux, aussi longtemps que le cerveau reste à un certain degré au service des sens corrompus et que les muscles obéissent à la volonté dépravée. Maintenant, le buveur est mûr pour l'effusion du sang, pour l'assassinat, pour le viol (1). »

Celui qui n'a jamais assez d'argent pour satisfaire à tout autre besoin, aura toujours quelques sous pour « le bistrot ». Au contraire, celui qui épargne dépense peu sur ce chapitre, mais l'épargne nécessite un salaire un peu au-dessus du strict minimum.

La thèse de Bechterew (2) d'après laquelle les ouvriers consomment plus d'alcool avec l'amélioration de leur standard of life, est bien chancelante.

Au contraire, Berg a observé, qu'en Allemagne par exemple, quand l'état matériel des ouvriers s'est amélioré (par suite de la baisse des prix des vivres) la consommation d'alcool a diminué de la manière suivante :

ALLEMAGNE

Années	Prix des blés	Consommation moyenne en litres d'alcool
1888-1891	205,68	4,5
1892-1894	152,68	4,4
1895-1898	148,52	4,3 (3)

Il est donc faux de dire que l'amélioration des conditions économiques des ouvriers stimule l'alcoolisme.

1. Lanessan, *l. c.*, p. 162.

2. Bechterew (W.), *Das Verbrechen im Lichte der Objectiven Psychologie*. Wiesbaden, 1914, p. 26.

3. Lanessan, *loc. cit.*, p. 162.

Quant à la répartition des alcooliques au point de vue de leur métier, il fut observé que les individus exerçant des professions très dures et peu payées comme celles de pêcheurs de mer, des manœuvres, etc., étant mal nourris, boivent beaucoup plus d'alcool et commettent plus de délits contre les personnes que les individus dont les professions comportent des salaires élevés et permettant une alimentation confortable (1).

D'ailleurs nous avons toute une série de professions qui forcent littéralement à boire. Ainsi par exemple, ceux que leur métier met en contact direct avec l'alcool : distillateurs, garçons de café et puis les gens qui sont employés dans l'industrie où il y a beaucoup de poussière, de gaz, on y ajoute encore celles qui travaillent sous des températures trop élevées ou trop basses.

Ce qui est ici caractéristique à noter ce sont leurs propres réponses. A la question pourquoi boivent-ils, ceux qui travaillent sous une température très basse assurent que l'alcool les réchauffe, tandis que les autres qui travaillent dans une température très élevée prétendent que l'alcool les rafraîchit.

Naturellement, ces arguments n'ont aucune valeur réelle. De nos jours, personne ne conteste que l'alcool amoindrit les capacités de travail, « qu'il crée des épisodes pathologiques de plus en plus fréquents, qu'il affaiblit la fonction mentale de direction et de prévoyance (2) ».

Grebault qui s'intéressait plus particulièrement à ce problème remarque : « Oui, l'alcool surexcite, il donne des forces, mais pour un instant; l'excitation qu'il procure est passagère; on l'a fort justement comparée à celle qu'éprouve un cheval fatigué qui reçoit un coup de fouet sous lequel il se redresse pendant quelques instants, mais qui peut être, par suite de cet effort, ne s'en abattra que plus tôt » (3).

1. Berg, *loc. cit.*, p. 314.

2. D^r Toulouse, *loc. cit.*, p. 39.

3. Grebault, *loc. cit.*, p. 11.

Parmi les raisons propres qui conduisent à l'alcoolisme il faut noter : tout d'abord, la mauvaise alimentation ou l'alimentation insuffisante, l'influence du milieu et l'habitude, l'ignorance, les longues journées de travail, les mauvaises conditions d'habitation, l'incertitude de l'existence, avivées par différentes crises et enfin le manque d'autres moyens de satisfaction (1).

Comme nous l'avons déjà remarqué par ailleurs, l'alcoolisme n'est pas l'apanage des basses classes sociales. C'est un fléau qui a envahi toutes les couches de la société. Le petit bourgeois comme le grand industriel, le nouveau-riche comme l'aristocrate, tous usent et abusent de l'alcool.

On peut même dire que l'alcoolisme est plus fréquent parmi les classes riches que dans les pauvres et cette tare est certainement venue d'en haut. « A coup sûr, les rois d'Homère s'enivraient plus que leurs sujets, les chefs mérovingiens que leurs leudes, les seigneurs du moyen âge que leurs serfs. Jusqu'à l'aurore des temps modernes, l'ivrognerie la plus grossière ne déshonorait pas un personnage de marque » (2).

Les raisons en sont que l'ouvrier n'a pas assez de ressources pour se procurer autant de boissons que les riches ; deuxièmement, quand il boit trop c'est la police qui s'occupe de lui ; troisièmement, l'ouvrier ne boit que de temps en temps, notamment dans des jours de fête ; obligé de travailler, son effort physique quotidien résiste à l'influence dégénératrice de l'alcool ; tandis que le riche exempt le plus souvent de tout travail physique, subit plutôt les effets funestes de l'alcool.

Tout autre chose est pour l'une et pour l'autre classe les conséquences pénales de l'alcoolisme. On peut dire qu'elles frappent les pauvres presque exclusivement. La raison en est bien simple. Tandis que le riche a toujours au-dessus de lui une surveillance qui le suit partout et l'aide à l'occasion,

1. Bongér, *loc. cit.*, p. 427.

2. Bellanger, *loc. cit.*, p. 18.

le pauvre, au moment critique, n'a que des adversaires souvent aussi ivres que lui, mais qui ne demandent pas mieux qu'une querelle, ce qui amène l'intervention de la police, et ensuite la prison.

C'est pourquoi il ne faut pas croire que les boissons alcooliques agissent moins sauvagement sur un riche que sur un pauvre. Mais si les riches alcooliques ne sont pas aussi souvent notés comme criminels, ce n'est que grâce à leur argent qui étouffe l'affaire avant que la police ne s'en mêle. Aussi la statistique criminelle parle très peu des crimes commis par les hautes classes sociales.

Notons encore qu'une criminalité incontestablement alcoolique est celle que l'on trouve chez les étudiants. Aschaffenburg qui s'intéressait à cette criminalité, a dressé le tableau suivant :

ALLEMAGNE
CRIMINALITÉ DES ÉTUDIANTS

Nature du crime	Condamnations sur 10.000 étudiants	
	1893	1899
Crimes et délits en général ..	83,3	80,6
Injures et calomnies	22,2	17,9
Blessures graves	15,0	9,4
Violences et rebellions	14,5	13,9
Détériorations des propriétés..	9,3	10,5
Blessures légères	5,5	4,6
Violations de domicile	4,1	5,6
Vols simples	0,7	1,5
Abus de confiance.....	0,5	3,0 (1)

Il est donc évident que l'alcoolisme est un facteur crimino-gène qui a envahi toutes les classes sociales et qui détermine pour ainsi dire toute criminalité violente.

VI. — LA PROSTITUTION

Après l'alcoolisme, c'est la prostitution qui influence énormément le mouvement criminel. La prostitution n'est autre

1. Ley, *loc. cit.*, p. 18.

chose qu'une « équivalence de la criminalité » chez la femme (1). Il est vrai que le Code pénal ne parle pas de la prostitution comme d'un acte criminel, distinct : néanmoins, personne ne contestera son caractère immoral, inhumain et antisocial au plus fort degré.

Tout d'abord qu'est-ce que la prostitution ? La prostitution est un phénomène de la pathologie sociale, qui consiste en ce fait, qu'une quantité de jeunes filles, même de femmes mariées, vendent leurs corps « pour l'exercice d'actes sexuels et en font une profession (2) ».

La prostitution telle que nous venons de la définir, n'est pas de longue date ; déjà chez les peuples de l'antiquité il y avait des femmes qui donnaient leurs corps à tout passant, mais, en ce temps-là, leur situation n'était pas aussi nettement provoquée par les conditions économiques ambiantes de nos jours.

Ainsi les filles du temple de la déesse de Delphes offraient leurs corps par pratique religieuse. Il en est autrement de nos jours.

La prostitution est devenue un moyen d'existence. L'homme, sans ressource, ni métier, sera toujours considéré comme un vagabond, mais une femme a toujours la possibilité de se prostituer et par conséquent d'avoir une profession légale.

Car il ne faut pas perdre de vue que le régime de la prostitution est réglementé par la loi. Notons qu'entre la prostitution et la criminalité existe un rapport très étroit. Ainsi par exemple, d'après Joly qui a étudié ce problème, il résulte, qu'au point de vue social « si le désordre des mœurs favorise un grand nombre de délits, le délit à son tour, conduit fatalement la jeune fille au désordre... les filles mineures qui par suite d'une condamnation ont fait un séjour en prison, si court fut-il, sont vouées à la prostitution » (3).

1. Tarde, *La philosophie pénale*, p. 261.

2. Bongér l. c., p. 378.

3. Joly, *La France Criminelle*, p. 398.

La prostitution comme la criminalité est soumise aux mêmes lois économiques et sociales ; il faut noter qu'avec la prospérité économique elle diminue, avec la dépression, elle s'accroît.

Si nous pouvons parler d'une influence certaine de l'urbanisation sur la production de la criminalité, nous pouvons sans aucun doute affirmer que la prostitution est surtout pratiquée dans les grandes villes et que « sa courbe ascendante est proportionnelle au déplacement de la population vers les villes » (1).

Les crises économiques font des hommes honnêtes des vagabonds, et ensuite des criminels ; de leurs femmes, filles ou sœurs, des prostituées ; parmi ces dernières aussi il en est qui passent directement aux rangs des criminelles, mais la plupart d'elles sont davantage prédisposées à vendre leurs corps qu'à tuer ou à voler, elles préfèrent éviter tout conflit avec le Code pénal.

Naturellement, ce phénomène peut être expliqué par la constitution physique et psychique de la femme, mais surtout par son éloignement de la vie économique et sociale.

Il est plus que certain, qu'avec l'égalité économique et juridique la femme encombrera autant les usines et les bureaux que les prisons ; d'ailleurs, nous assistons déjà à cette transformation.

La prostitution s'accroît d'une façon extraordinaire, surtout dans les villes industrielles et commerciales. Ainsi par exemple, on a constaté qu'en vingt ans, à Berlin, la prostitution s'est accrue deux fois plus que la population totale (2) ; ailleurs, le rapport marque encore un plus grand écart.

L'influence désastreuse d'une crise économique qui s'abat tout d'abord sur les prolétaires s'exerce de plus près sur les jeunes filles que sur les garçons. Tandis que ces derniers

1. Boiron, *La prostitution dans l'histoire devant les droits et devant l'opinion*. Paris, 1926, p. 1.

2. Hirsch (P.) *Verbrechen und Prostitution als soziale Krankheits Erscheinungen*. Berlin, 1897, p. 7.

par suite de l'éducation ou de l'expérience, se transplantent passent d'un métier à l'autre, les jeunes filles n'ont qu'un choix de travail assez restreint. N'oublions pas, que de nos jours, les hommes ont une éducation, une instruction et une préparation professionnelle beaucoup plus complètes que les femmes.

C'est bien pourquoi un cataclysm social sous forme de n'importe quelle crise détruit ou déséquilibre la situation matérielle et morale de la femme. Disons encore que l'armée des prostituées se compose à peu près uniquement des filles issues de la classe la plus pauvre. La plupart d'elles sont délaissées par leurs parents encore dans leur enfance ; un nombre assez fort n'a jamais connu ses parents, un autre nombre non moins considérable, sont des enfants naturels.

Le docteur Commenge qui a observé 2.368 prostituées a constaté que :

692 sont des orphelins, soit	29 %
456 avaient perdu leur mère, soit	19 %
811 avaient perdu leur père, soit	35 % (1)

Ce qui est encore plus triste, c'est qu'elles sont devenues prostituées à un âge très bas, ainsi que l'établit la statistique ci-dessous :

PARIS

Age au moment de l'inscription :

10 ans	2
11 —	3
12 —	3
13 —	6
14 —	20
15 —	51
16 —	111
17 —	149
18 —	279
19 —	322
20 —	389
21 —	303
22 —	1.610
Total	3.248

Comme nous voyons, il y avait, sur 3.248 prostituées : 1.638, soit 50,4 % mineures (1).

Quant aux causes qui conduisent à la prostitution, il faut en prendre surtout deux en considération : la misère et la dépravation morale créée par le milieu. En ce sens, la statistique suivante est assez caractéristique :

De 5.183 prostituées les réponses suivantes sur les causes de la prostitution ont été enregistrées :

Pour 1441, l'excès de la misère et le dénuement absolu,

Pour 1225, la perte de père et mère, expulsion de la maison paternelle et abandon complet.

Pour 37, afin de soutenir des parents vieux et infirmes.

Pour 29, afin d'élever leurs frères et sœurs et quelquefois des neveux et des nièces.

Pour 23 femmes (veuves ou abandonnées) pour élever une famille nombreuse.

Pour 280 veuves de provinces pour se cacher à Paris et y trouver des ressources.

Pour 404, amenées à Paris par des militaires, des étudiants et des amis qui les avaient abandonnées.

Pour 289 (domestiques) avaient été séduites par leurs maîtres et renvoyées par eux.

Pour 1425, étaient de simples concubines ayant perdu leurs amants et ne sachant plus que faire (2).

Ajoutons encore que le nombre de jeunes filles séduites ou déflorées en bas âge, qui sont plus tard devenues prostituées, est énorme ; ainsi, par exemple, d'après Martineau, l'âge auquel les prostituées furent déflorées est le suivant :

FRANCE

Age auquel les prostituées furent déflorées :

5 ans	1
9 —	2
10 —	2

1. Bonger, *l. c.*, p. 386.

2. Aymard, *l. c.*, p. 65.

Age auquel les prostituées furent déflorées:	
11 ans	2
12 —	5
13 —	11
14 —	31
15 —	86
16 —	87
17 —	115
18 —	93
19	50
20 —	37
21 —	27
Total	607 (1)

Or, sur un total de 607 prostituées le Docteur Martineau a noté 90 % de déflorées mineures.

Comme nous l'avons dit plus haut, les prostituées se recrutent parmi les couches sociales les plus pauvres, au début, ces jeunes filles veulent travailler et même commencent à le faire.

Tant que leurs salaires leur suffisent pour vivre, même très modestement, elles persistent dans le travail, mais avec les crises leur vie devient de plus en plus dure et insoutenable. Seules, sans parents, dans une grande ville, elles sont obligées le plus souvent de payer une chambre qu'il leur est même impossible de garder au moment des crises. Alors même qu'elles sont dans leurs familles elles ne peuvent pas compter sur un appui matériel de celles-ci. Car la crise l'accable elle-même terriblement.

Il est aussi caractéristique de souligner que l'industrie fournit la majorité des prostituées, et aussi d'après Bonhoffer, qui a observé à Breslau 170 prostituées, il est établi que :

L'industrie et métiers en ont donné ..	72, soit 42 %
Ouvrières non qualifiées	32 — 19 %
Fonctionnaires inférieures	24 — 14 %
Commerce	13 — 8 %
Transport	12 — 7 %
Loqueur	6 — 3,5 %

Agriculture.....	8 soit 5 %
Musiciens ambulants	2 — 1 %
Fonctionnaires supérieures	1 — 0,5 %
Total	170 — 100 % (1)

Bonger est arrivé à un résultat semblable en examinant 152 prostituées à Berlin que voici :

BERLIN

Ouvrières, couturières et boutiquières .	66, soit 43,4 %
Domestiques	78 — 51,3 %
Chez leurs parents	7 — 5,3 %
Bonnes d'enfants.....	1 — 5,3 %
Total	152 — 100 % (2)

Nous pouvons donc conclure que la prostitution est, dans une certaine mesure, l'équivalence de la criminalité masculine, et qu'elle se recrute dans la classe pauvre.

Le danger de la prostitution au point de vue social et moral n'est pas moins important que celui de la criminalité. Car, l'armée des prostituées est beaucoup plus grande que ne le révèle la statistique officielle.

Ainsi par exemple, tandis qu'à Berlin il y avait d'après les documents de la « police des mœurs » environ 3.000 prostituées, leur nombre était en réalité, de 40 à 50.000 (3).

C'est pourquoi, la prostitution nécessite une plus grande attention qu'on ne lui accorde.

Bref, comme l'alcoolisme, la prostitution aussi exerce une grande influence sur la criminalité. Et s'il est vrai que la criminalité engendre la dépravation des mœurs, il n'est pas moins vrai que la prostitution engendre le crime.

VII. — LA GUERRE

Si les crises sociales, économiques et commerciales, ont

1. Bonger, *l. c.*, p. 388.

2. Bonger, *l. c.*, p. 394.

3. Aschaffenburg, *l. c.*, p. 80.

une influence certaine sur la recrudescence criminelle, celle dont l'influence est le plus néfaste, tant par le nombre que par l'importance des conséquences qu'elle provoque, c'est la guerre. Tout d'abord elle paralyse toute activité économique dans le sens le plus large du terme. Mais de plus, débordant les limites de la simple crise, elle est le promoteur de tous les penchants primitifs de la bête humaine.

Elle présente en outre cette caractéristique que, dans le mouvement criminel son influence n'est pas immédiate. Elle est différée pour n'agir qu'avec une plus grande violence.

Consultons la statistique criminelle de toutes les nations belligérentes de la grande guerre et nous voyons que la criminalité totale et surtout la criminalité masculine a sensiblement diminué. Ainsi par exemple, en France, le nombre des affaires jugées par les Cours d'Assises, était de :

En 1913	591.692
En 1914	402.161
En 1915	316.523
En 1916	347.348
En 1917	390.014
En 1918	460.502
En 1919	526.395 (1)

Quant au nombre des crimes jugés par les Cours d'Assises, il se présente de la manière suivante (2) :

1. *Comp. général de l'Adm. criminelle*, 1919, p. x.
2. *Comp. Gén. de l'Adm. de la Justice Criminelle*, pour 1919, p. xiii.

Crimes des accusations jugées de 1913 à 1919.

NATURE DES ACCUSATIONS	1913	1914	1915	1916	1917	1918	1919
Parricide	20	18	4	3	7	11	8
Empoisonnement . . .	3	4	3	3	2	11	2
Assassinat	193	168	59	69	83	95	103
Meurtre	283	254	113	122	149	180	192
Infanticide	92	67	80	138	130	129	125
Coups et blessures mortels	136	84	47	83	61	81	80
Coups et blessures à ascendants.....	8	6	3	2	61	4	2
Coups et blessures graves	34	20	13	18	14	10	20
Viols et attentats à la pudeur sur les adultes	52	34	23	27	19	17	15
Viols et attentats à la pudeur s. les enfants	382	299	189	175	150	126	130
Avortements	89	50	44	124	122	125	104
Bigamie	9	4	7	9	10	6	31
Autres crimes contre les personnes.....	43	20	19	30	22	23	25
Fausse monnaie	36	24	15	12	8	8	12
Faux divers.....	94	87	32	35	39	27	49
Vols domestiques et abus de confiance ...	21	71	33	35	47	34	30
Autres vols qualifiés ..	403	293	159	168	194	244	230
Incendies	140	99	60	56	49	53	48
Banqueroutes frauduleuses	22	20	4	5	5	2	6
Autres crimes contre propriétés	22	14	11	9	76	13	4
	2.152	1.636	918	1.123	1.127	1.187	1.216

Pour les délits on a remarqué la même tendance. Voici le nombre d'affaires jugées par les Tribunaux correctionnels (1) :

FRANCE

1913.....	195.977 délits
1914.....	135.248 —
1915.....	92.793 —
1916.....	102.728 —
1917.....	113.035 —
1918.....	127.512 —
1919.....	149.165 —

1. *Comp. Gén. de l'Adm. de la Justice Criminelle, pour 1919, p. xv.*

Le même résultat fut observé en Autriche, voici le nombre de condamnations prononcées de 1911 à 1920 (1) :

AUTRICHE

1911.....	8.596 délits
1912.....	9.376 —
1913.....	9.285 —
1914.....	? —
1915.....	6.013 —
1916.....	6.515 —
1917.....	8.420 —
1918.....	11.097 —
1919.....	20.900 —
1920.....	30.913 —

Mais comme nous allons voir cette chute de la criminalité au point de vue quantitatif n'est qu'illusoire.

Quand nous parlons de la « criminalité » nous entendons par là, le rapport qui existe entre le nombre des infractions et le chiffre de la population, ce qui est impossible à avoir pendant la guerre, quand la majorité des hommes se trouve dans la bataille, et que par conséquent, leur « criminalité » est cachée, déguisée.

Et puis, n'oublions pas qu'à cause de la guerre, « la désorganisation de la police judiciaire a eu pour effet naturel de rendre moins régulière la constatation des délits » (2).

Par conséquent, cet abaissement quantitatif ne peut nous servir d'indice dans la décroissance de la criminalité en général.

Mais un peu plus tard, la guerre terminée, les soldats retournent à leurs foyers, dans lesquels ils ne se reconnaissent pour ainsi dire plus. Sous la force de la discipline, ils ont changé, ils ont maintenant une autre idée de la vie. Obligés de tuer, de faire partout couler le sang, la vie n'a plus pour eux le même prix qu'autrefois.

Les pays ruinés par la guerre, éprouvent les pires diffi-

1. Exner, l.c., p. 24.

2. *Compt. Général de l'Adm. de la Justice Crim.* pour 1919, p. vi.

cultés dans leur redressement. Il manque des capitaux ; il manque une organisation ; il manque de l'ordre. La guerre a eu partout une influence démoralisatrice.

Mais avant tout, il manque la force numérique de l'homme (1) ; tout cela cause un énorme désarroi dans l'économie et dans l'esprit de toute nation victorieuse ou vaincue.

Alors naît la crise économique intérieure d'où vient la plus grande misère. C'est à ce moment-là que la criminalité commence à se redresser et comme nous allons le voir à dépasser sensiblement ses proportions d'avant-guerre. Cette progression est remarquable surtout dans la criminalité économique et contre les personnes.

Ainsi par exemple, le nombre de condamnations pour crime de vol a ainsi varié, en France :

En 1913	41.447
En 1914	29.679
En 1915.....	27.103
En 1916	31.718
En 1917	36.921
En 1918	37.185
En 1919, soit un an après l'armistice	62.869 (2)

La raison de ces progrès est claire. Cette formidable hausse de la criminalité économique est due au déséquilibre social et surtout économique que la guerre a nécessairement engendré.

Quant à la recrudescence des crimes contre les personnes

1. Voici un tableau des victimes (morts et blessés) de la guerre :

Nation	Tués ou disparus	Mutilés
Allemagne.....	2.000.000	1.537.000
Russie	1.700.000	775.000
Antriche-Hongrie	1.542.000	
France.....	1.400.000	1.500.000
Italie.....	750.000	800.000
Royaume Unis.....	744.000	900.000
Etats-Unis.....	68.000	157.000

Soit pour 7 nations 8.204.000 tués ou disparus et 5.669.000 mutilés.
Delaisi, *Les Contradictions du Monde moderne*. Paris, 1927.

2. *Comp. Général de la Justice Criminelle pour 1919*, p. xvi.

il suffit de citer le Garde des Sceaux pour savoir à quoi elle tient : « Il était inévitable que la guerre enseignât le mépris de la vie humaine et développât les instincts de violence et de rapine (1). »

Pour démontrer combien la guerre a augmenté la criminalité dans les pays où la misère était plus grande qu'en France, il convient de consulter la statistique criminelle d'avant et après la guerre en Autriche.

Par exemple, nous trouvons que :

De 1911 à 1913 il y avait	3.287	condamnations (la moyenne)		
De 1915 à 1918	—	5.871	—	—
De 1919 à 1922	—	22.443	—	— (2)

La misère que la guerre a provoquée dans ces pays était si effrayante que les vols ont pris les proportions catastrophiques que voici (3) :

VIENNE

Epoque d'avant-guerre :

En 1911 il y avait.....	2.976	condamnations pour vol
En 1912 —	3.275	
En 1913 —	3.610	—

Epoque de la guerre :

En 1915 il y avait.....	3.230	condamnations pour vol
En 1916 —	4.375	—
En 1917 —	6.760	—
En 1918 —	9.118	—

Epoque d'après la guerre :

En 1919 il y avait.....	17.823	condamnations pour vol
En 1920 —	26.050	—
En 1921 —	24.490	—

Ainsi la guerre, facteur démoralisant et criminelogène à outrance a augmenté partout le nombre des crimes.

Mais la guerre a eu encore une autre influence fatale. Elle

1. *Comp. Général de la Justice Criminelle pour 1920*, p. VIII.

2. Exner, *l. c.*, p. 60.

3. Exner, *l. c.*, p. 24.

a transformé les cadres des criminels. Elle a forcé les femmes et les enfants à prendre part à toute activité économique et lorsque ces deux éléments, sains jusqu'alors, ou presque, se sont rapprochés de la corruption sociale, ils n'ont pu résister et sont devenus eux-mêmes immoraux et de plus en plus criminels.

C'est un fait constaté partout.

Ainsi en France, les Cours d'Assises et les Tribunaux correctionnels ont condamné :

	Sexe	
	Hommes	Femmes
En 1913 :		
Assises	1.762	226
Tribunaux Correctionnels	174.458	28.874
Totaux	176.220	29.100
En 1919 :		
Assises	949	316
Tribunaux Correctionnels	111.549	46.048
Totaux	112.498	46.364
En 1920 :		
Assises	1.779	360
Tribunaux Correctionnels	164.391	52.352
Totaux	166.170	52.712 (1)

Ainsi en sept ans, le chiffre de la criminalité féminine est passé de 29.100 à 52.712. Ce résultat ne demande aucun commentaire pour établir le désastre moral que la guerre a introduit parmi les femmes.

Notons que la guerre a produit les mêmes effets sur la prostitution. Réduites à la famine, les familles ont été obligées de tolérer que leurs filles gagnent leur vie, même de cette façon ignoble. Voici comment se présente la recrudescence de la prostitution à Vienne sous l'influence de la guerre. On a arrêté pour l'exercice de prostitution secrète (illégale) :

Dans les 5 années d'avant la guerre	617 femmes	
— de guerre	860	—
— d'après la guerre	2.560	— (1)

Disons encore qu'avant la guerre la prostitution recrutait ses adeptes surtout parmi les domestiques, manouvrières et les classes basses exclusivement ; pendant la guerre et plus tard nous voyons les rangs de la prostitution bien fournis en jeunes filles de la classe moyenne. Ainsi par exemple, en 1920 on a arrêté à Vienne, pour pratique secrète de la prostitution :

Employées et sténo-dactylos	377
Techniciennes des dents	14
Fiancées d'officiers	8
Sans métiers mais provenant de la classe moyenne ..	570 (2)

Mais comme si toutes ces conséquences de la guerre n'étaient pas encore assez graves pour l'organisation sociale, elle a encore provoqué un autre fléau, celui de la criminalité juvénile.

Puisque nous avons parlé de ces problèmes plus haut (3) il nous suffira d'ajouter quelques chiffres à titre de documentation.

Voici le tableau comparatif de la progression de la criminalité des mineurs (en elle-même) pour les années suivantes (4) :

1913	100
1914	117
1915	109
1916	137
1917	167
1918	173
1919	162
1920	189

1. Exner, *l. c.*, p. 163.

2. Exner, *l. c.*, p. 164.

3. Voir chap. de la Criminalité juvénile.

4. Jocas, *l. c.*, p. 48.

Pendant les mêmes années, le nombre des mineurs condamnés en Autriche, en était (1) :

1913.....	1.935
1914.....	?
1915.....	1.790
1916.....	2.334
1917.....	3.002
1918.....	4.039
1919.....	6.025
1920.....	8.596

Il n'est donc pas moins évident que la guerre est l'un des plus forts facteurs criminogènes (surtout dans le sens dynamique), après les conditions de naissance, de nourriture, d'habitation, d'éducation, et d'instruction, du régime du travail capitaliste, la ville moderne, l'alcoolisme et la prostitution.

Nous croyons avoir passé en revue les principaux éléments de l'étiologie criminelle en soulignant que nous ne prétendons aucunement avoir épuisé le sujet.

1. Exner, *l. c.*, p. 168.

QUATRIÈME PARTIE

LA THÉRAPEUTIQUE CRIMINELLE

LE CRIME EST-IL UN PRODUIT SOCIAL NORMAL OU PATHOLOGIQUE ?

Si le crime n'est pas inné chez l'homme, s'il est aussi constaté que sa cause est purement sociale, pouvons-nous espérer qu'un jour viendra où nous ne verrons plus de criminels ? Ou au contraire, devons-nous croiser nos bras, laisser faire, et justifier notre attitude par l'énoncé sentencieux de cette banale proposition. « Il y a toujours eu des bons et des mauvais et il y en aura toujours jusqu'à la fin de l'humanité. »

Disons franchement que la plupart des Juristes n'osent pas croire qu'il viendra ce jour où la criminalité disparaîtra totalement. Ils ne désirent que la limitation des cadres criminels. Voici d'ailleurs une opinion de l'un d'eux : « Les sociétés peuvent-elles espérer que toute la criminalité disparaîtra un jour ? Je ne le pense pas, car c'est un phénomène social *nécessaire*. » Le même auteur ajoute un peu plus loin que : « La criminalité apparaît comme une fonction de la vie sociale, et comme un phénomène normal » (1).

C'est bien Durkheim qui le premier émit la thèse du crime comme un phénomène normal et non pathologique (2), grâce à laquelle, nous le verrons plus loin, les juristes prétendent qu'il ne faut jamais espérer se débarrasser de l'armée des criminels.

1. Maxwell, *l. c.*, p. 249 et 247.

2. Szerer, *l. c.*, p. 93.

Dire que le crime est un phénomène normal, cela revient à dire que les causes qui le provoquent sont aussi normales et que, par conséquent, notre régime social n'a rien de pathologique. Beaucoup de criminologistes pourraient faire leur, cette phrase de Liszt. « Le rythme du crime accompagne le rythme de l'activité honnête ; il s'accélère avec la civilisation par les raisons qui font croire le nombre des accidents avec le développement des machinistes ; la criminalité n'est après tout qu'une des formes de la vie sociale » (1).

De même s'exprime Garçon (2).

Mais les autres criminologistes qui ne veulent pas justifier l'existence du crime par son caractère soit-disant normal, déclarent que le crime est un phénomène social pathologique, inévitable dans une société bourgeoise, basée sur l'exploitation d'autrui.

Nos progrès intellectuels et surtout techniques sont de merveilleux stimulants pour la criminalité : « Nous vivons dans une civilisation à base de fraude et de ruse : Les progrès de la civilisation en multipliant les besoins et les désirs, en facilitant avec l'accroissement de la richesse l'excitation des sens fait affluer dans les asiles des aliénés, des victimes de l'alcool et des paralysies générales comme dans les prisons les criminels contre la propriété et contre les bonnes mœurs » (3).

C'est pourquoi André se demande : « Est-ce une exagération manifeste de prétendre que le progrès social doit nécessairement accroître la criminalité, que la civilisation possède, comme on a dit, un pouvoir criminogène ? (4) »

Nous pouvons certes, répondre affirmativement, la preuve en est dans la recrudescence de la criminalité partout où luit le progrès de la civilisation contemporaine. La criminalité peut être regardée comme le critérium de la civilisation. Il

1. Prins, *l. c.*, p. 12.

2. Saillard, *l. c.*, p. xxvii.

3. Guilhermet, *l. c.*, p. 170.

4. André, *l. c.*, p. 40.

est incontestable, dit Niceforo que : « la physionomie que prend la criminalité chez certains groupes de la population et dans certaines époques, peut servir comme indice de leur civilisation » (1).

La criminalité prend une si grande place dans notre vie sociale qu'elle est un des meilleurs baromètres du niveau de notre culture et de notre moralité (2).

Peu à peu elle a envahi toutes les classes sociales ; ce n'est plus seulement le vagabond, le chômeur, le délaissé qui commettent des crimes, mais les représentants de toutes les couches sociales ; c'est aussi le négociant, le grand industriel, l'homme de la presse, le banquier, l'intellectuel et même le ministre quelquefois.

Aussi le problème de la criminalité devient-il de plus en plus angoissant. Comme l'a dit Bechterew, si nous ne nous y prenons pas à temps, notre culture contemporaine sera détruite par l'esprit de la criminalité recrudescence (3).

Nous devons donc constamment attaquer ceux pour qui le crime est un phénomène normal et nécessaire. Naturellement, pour ceux qui préfèrent dans leur inactivité et leurs loisirs tirer parti autant que possible d'une société pathologique, pour ceux-là le crime restera un phénomène normal, voire même utile, nécessaire.

Mais, pour ceux qui rêvent d'une société faite de justice, de solidarité et d'humanité, pour ceux-là le crime aura toujours l'aspect d'un phénomène pathologique déplorable.

Oui, on peut expliquer les causes de la criminalité par un moyen ou par un autre, mais cela ne prouve pas qu'on peut, par ces mêmes moyens, justifier l'existence d'une armée criminelle qui lutte contre l'ordre social par des procédés lâches et indignes de l'homme. Disons ouvertement qu'autant que la criminalité existera dans la vie sociale il n'y aura pas

1. Niceforo, *Les Classes pauvres*, p. 131 ; *Les Indices numériques de la Civilisation*, p. 125.

2. Hoppe, *l. c.*, p. 1.

3. Bechterew, *l. c.*, p. 6.

de tâche plus noire sur la conscience de la classe dirigeante de l'organisation sociale.

RÉPRESSION OU PRÉVENTION ?

La lutte contre la criminalité est nécessaire pour deux raisons principales : tout d'abord, si nous ne la combattons pas, nous laissons la société en proie à un danger formidable — c'est la raison utilitaire ; deuxièmement, nous devons lutter contre la criminalité pour rendre la santé morale aux pauvres malheureux qui sont les exécuteurs involontaires du crime — c'est la raison morale.

Nous n'avons pas le droit de perdre de vue que, sous le masque d'un criminel, se cache un être humain. Un être comme nous, qui a droit au bonheur, à tous les biens sociaux, tout comme chacun de nous. Il est vrai qu'il est allé contre l'organisation sociale, qu'il l'a détestée, mais comme nous le savons déjà, ce n'est pas de sa seule faute. D'ailleurs, alors même qu'il ne voudrait pas profiter du bien-être social, s'il ne veut pas rentrer dans la vie sociale, honnête et saine, nous devrions aller contre son gré. C'est notre devoir social, moral et surtout humain.

Nous guérissons ainsi des malades, des aliénés incapables de peser leurs actes, mais à condition que notre méthode thérapeutique soit basée sur la science et dépourvue de l'hypocrisie et de la philanthropie sentimentale (1).

Il ne suffit donc pas, comme l'a démontré la statistique, de tâcher de guérir les criminels par la prison, de les isoler de la vie sociale, en songeant qu'il est possible de s'en débarrasser ainsi. Cette méthode est désuète. Il s'agit d'êtres humains dangereux, soit, mais humains quand même. On peut jeter de côté des déchets, des morceaux avariés, mais aucunement des victimes de l'organisation sociale. Et comme

1. Dr Toulouse, *l. c.*, p. 35.

l'a dit Aschaffenburg : « Die Verbrecher dürfen, nicht als der Auswurf der Gesellschaft betrachtet werden, si sind viel mehr mit ihr verbunden wie die Wunde mit den Körper (1). »

N'importe comment l'on considère les criminels, on tombera toujours d'accord qu'ils sont tout de même des misérables. Nous devrions tous répéter ces vers de Terence : « Homo sum et humani nil a me alienum puto » et agir suivant ces principes.

« Dans ma vie, dit le Dr Guillaume, directeur du Pénitencier de Neufchâtel, j'ai appris à connaître un grand nombre de condamnés, mais je n'ai jamais pu découvrir parmi eux autre chose que deux catégories d'individus ; les uns étaient des malades et les autres... Ah ! les autres, chaque fois que je pénétrais plus avant dans leur cas et leur personnalité, j'en arrivais à me demander, si je n'aurais pas agi comme eux dans les mêmes circonstances (2). »

Notre devoir de guérir les criminels est d'autant plus une raison sacrée, que nous savons d'avance qu'ils pourraient nous être utiles dans la vie sociale. Il ne faut pas oublier en effet qu'un de nos devoirs, le premier peut-être, est celui de dégager de chacun de nous toutes les qualités en vue du progrès social, auquel sont étrangers les criminels. Pourtant, s'ils avaient de bonnes conditions matérielles d'éducation sociale, de préparation professionnelle, etc., ils auraient pu nous être utiles, certainement plus qu'un citoyen quelconque. Bongér l'affirme en ces termes : « Ils (les voleurs professionnels) peuvent même devenir des membres très utiles de la société, puisqu'en général ils disposent d'une plus grande dose d'intelligence, d'énergie et de courage que la moyenne des hommes. Conduites dans une bonne direction, ces qualités sont très utiles, mais mal dirigées, elles sont très nuisibles à la société (3). »

1. Aschaffenburg, *l. c.*, p. 5.

2. Lorulot, *l. c.*, p. 225.

3. Bongér, *l. c.*, p. 640.

Nous devons aussi tâcher de guérir les criminels pour cette autre raison, qu'ils ne sont que des victimes de notre régime social. Autrefois, on les tuait, ou on les estropiait, ou on les emprisonnait, en vertu de la fausse idée que l'on avait de leur culpabilité.

De nos jours cette idéologie ne tient plus debout. Au contraire, la plupart des criminologistes soutiennent que la cause primordiale de tout crime est un défaut de la société même (1).

Rousseau disait dans son *Emile* : « Une société qui par négligence permet la dégradation physique d'une classe d'individus par la misère est une société immorale. Toute société qui ne fournit pas à chacun les moyens nécessaires pour atteindre un certain développement de ses facultés est par ce côté immorale ».

Plus tard Quetelet déclarait : « C'est la société qui prépare le crime et le coupable n'est que l'instrument qui l'exécute (2). »

Le grand naturaliste Hobbach dit : « La société punit souvent des penchants que la société fait naître, ou que sa négligence fait germer dans les esprits; elle agit comme les pères injustes qui châtient leurs enfants des défauts qu'ils leur ont fait eux-mêmes contracter (3). »

Enfin au point de vue purement moral on pourra se demander en vertu de quoi avons-nous le droit de nous contenter de l'action uniquement pénitentiaire que nous exerçons envers ces malheureux? Ont-ils eu autrefois une enfance heureuse, leur avons-nous donné une éducation assez bonne pour leur permettre de distinguer le bien du mal? Leur avons-nous donné des possibilités de gagner leur vie et de ne pas tomber dans la dépravation morale où nous les voyons? Et même plus tard quand ils furent arrêtés nous

1. Ettinger (A). S., *Das Verbrecherproblem*, etc., p. 206.

2. Quetelet, *Physique sociale*, t. 2, p. 428.

3. Hobbach, *Système de la nature*, t. 1^{er}, p. 232.

sommes-nous assez bien occupés de leur lendemain, au sortir de prison ? Où est donc le fondement socio-moral de la punition ?

Oui, on a inventé autrefois une base — le libre arbitre — et la soi-disant défense de la vie sociale, mais la philosophie du droit pénal qui a, comme nous le savons, pour objet, la recherche du fondement rationnel de la peine, qu'a-t-elle trouvé de nos jours ? (1)

Autrefois quand on demandait aux jurisconsultes de l'Ecole classique en vertu de quoi on punissait, ils déclaraient, d'accord avec la philosophie pénale de leur temps ; le criminel est maître de lui, il a commis le crime, mais il pouvait s'en abstenir. La philosophie pénale de cette époque-là, prenant le libre arbitre comme base de la délictuosité, suggérait à la société d'infliger des châtiménts à ceux qui commettaient des infractions à la loi pénale.

Mais ce principe n'a plus de valeur, ni pour les juristes, ni pour la philosophie pénale de nos contemporains. Une fois établi que le libre arbitre n'existe pas, une fois démontré que le crime est déterminé et nécessité par des éléments extérieurs à l'homme et non antérieurs, en vertu de quoi punissons-nous ?

« L'absence du libre arbitre, conclut Lanessan, entraîne nécessairement la suppression de la responsabilité morale et fait disparaître les droits que la société s'est arrogée de punir ses membres » (2).

« Die deterministische Schule hält also noch an der Bestrafung der Verbrecher fest. Sie brächte aber ein schweres *Sacrificium intellectus* wenn sie unfreie Menschen für schuldig und straffällig im bisherigen Sinne erklären wollte ; denn sagt Joel, gibts keine Freiheit dann gibts nur ein Verbrechen : *die Strafe* (3). »

1. Foignet et Dupont, *l. c.*, p. 3.

2. Lanessan, *l. c.*, p. 283.

3. Kraus (K.), *Lebensbilder aus der Verbrechervelt*: Padebon, 1912, p. 399

Mais comme nous le savons, ni l'école anthropologique, ni l'école sociologique ne se sont résignées à la peine. Quand l'école de Lombroso et celle de Ferri eurent compris qu'on ne pouvait plus punir en vertu de la responsabilité morale qui n'était qu'une conséquence du libre arbitre, ils déclarèrent, pour ne pas rompre avec le principe du pouvoir pénitentiaire de la société, que celle-ci a le droit de punir en vertu du principe de la responsabilité sociale. « Les actes de l'homme, dit Ferri, peuvent lui être imputés, et il est par conséquent responsable parce qu'il vit en société (1). »

Mais, comme nous allons le voir, cette thèse se trouve en contradiction flagrante avec l'idée du crime que Ferri nous a donnée, car, si Ferri, comme ses disciples, ont renoncé à la thèse du crime considéré comme un fait de la méchanceté humaine, s'ils l'envisagent uniquement comme un « dommage », ou comme les autres disent, « un préjudice social », renonçant au mot même de crime : *Verbrechen* gibts bei den Deterministen nicht nur *Soziale Schädigung* (2), comment peuvent-ils lutter contre ce « préjudice », à l'aide de la peine qui sert toujours de critérium dans la définition du mot « crime » (3).

S'il est vrai que le crime n'est pas un produit de la « perversité volontaire » du criminel, s'il est aussi vrai que la peine n'a eu pendant toute son évolution historique qu'un caractère de vengeance et de châtiment, est-ce bien humain, logique et d'accord avec la notion de la justice contemporaine d'employer encore la peine au nom « de la pure défense sociale ? »

En quoi donc nous distinguons-nous des primitifs qui ne l'employaient uniquement que comme instrument au service de leurs bas instincts, de l'esprit de vengeance ? A quoi donc a servi tout le progrès intellectuel réalisé depuis l'antiquité,

1. Ferri, *l. c.*, p. 347.

2. Kraus, *l. c.*, p. 400.

3. Liszt, *l. c.*, p. 118.

si nous employons les mêmes armes contre un fléau social ?

Car il ne faut pas oublier que la peine conserve toujours son caractère fondamental d'expiation, de vengeance, de châtement. « A ce point de vue, l'histoire des peines se lie aux dogmes les plus anciens et les plus universels qui soient sur la terre » (1). Au point de vue juridique et social, la peine restera toujours ce qu'elle a été jusqu'ici, et quoi qu'en disent Ferri et Vandervelde, elle n'a su, jusqu'à nos jours, régénérer les coupables et les rendre utiles à la société.

« Il n'est pas, dit Ihering, d'horreur plus funeste en droit criminel que de substituer au point de vue de la menace celui de l'effet de la peine » (2).

Et même de nos jours la majorité des pénalistes déclare que la peine ne doit pas avoir qu'une fonction primordiale, celle de la vengeance de la société envers le criminel (3). Tout autre but de la peine, en dehors de celui du châtement, dit Makarewicz, n'a qu'un caractère accessoire, peu important. D'ailleurs, continue-t-il, le droit pénal débarrassé de la peine pour le malfaiteur, même quand cette peine est sans but, ne sera plus un « droit pénal » (4).

Soulignons toujours que la peine ne vise pas le crime, mais le criminel : « Der Zweck der Strafe ist nicht der Schutz des Interesses, sondern die Zufügung des Übels um den Zweck des Rechts mit Sicherheit zu verwirklichen (5). »

Elle garde donc encore son but abstrait de défense du droit « comme être juridique » ; elle est de nos jours ce qu'elle était pour les premiers partisans de l'école classique, c'est-à-dire, un moyen d'intimidation... qui en réalité n'intimide pas ; un moyen de la vengeance sociale dont le but reste incertain et même inhumain, comme autrefois.

Nous pouvons dire en conséquence, qu'autant que nous

1. Kann, *l. c.*, p. 3 et 4.

2. Loiseleur, *l. c.*, p. 1.

3. Makarewicz, *Le crime et la peine*, p. 88.

4. Makarewicz, *Le droit pénal général Léopold*, 1914, p. 19 et 21.

5. Oba, *l. c.*, p. 63.

lutterons, contre la criminalité au moyen de peines, nous n'aboutirons pas. La meilleure preuve est l'expérience des derniers cent cinquante ans, pendant lesquels la criminalité n'a pas seulement diminué, mais s'est accrue d'une façon prodigieuse.

Joly assurant que les prisons (sans parler de l'échafaud), le bague, la transportation, les vices, la misère et les maladies, arrêtent à chaque instant la formation des familles criminelles, s'est trompé fortement (1).

L'expérience nous montre au contraire que les prisons, les vices, la misère, augmentent le nombre des familles criminelles. Ceux qui, ensuite, ont espéré combattre ou du moins paralyser la criminalité par une aggravation progressive de la peine n'ont pas réussi davantage.

« Au contraire, tout le monde est d'accord que les représailles les plus barbares ont été impuissantes à extirper la criminalité » (2).

Au contraire nous pouvons répéter après Berenger que le minimum de pénalité produit le maximum d'intimidation, ce qui est d'ailleurs affirmé par les expériences. Notamment en Italie, on trouve que dans les cinq ans qui ont suivi immédiatement l'établissement du nouveau Code pénal, la criminalité a subi un accroissement considérable, alors que justement la sévérité de la répression augmentait. Pour l'Angleterre au contraire, dans la dernière décade, tandis que la sévérité allait toujours en diminuant, la criminalité cependant n'augmentait pas (3).

Il est donc certain que la peine a conservé entièrement son caractère métaphysique, abstrait. Son inefficacité saute aux yeux : « Nos punitions, dit Liszt, ne corrigent ni effraient, elles n'ont aucun pouvoir préventif, c'est-à-dire qu'elles n'arrêtent pas l'attentat criminel, mais au contraire forti-

1. Joly, *Le crime*, p. 44.

2. Loroult, *l. c.*, p. 322.

3. Fefri, *l. c.*, p. 115.

fient, la plupart du temps, l'impulsion du crime » (1).

La meilleure preuve en est d'après nous, dans la statistique de la récidive qui nous montre une recrudescence énorme.

D'ailleurs il était bien naïf de notre part, d'espérer corriger ces criminels, rien que par un séjour court ou long, au fond d'une prison. Il est vrai que nous avons donné ainsi à la société une garantie, mais une garantie temporaire, qui s'évanouit à la libération. Car, plus tard quand le criminel quitte la prison, il ne lui reste guère qu'à continuer le métier dont il a appris en prison certains raffinements.

Quetelet avait bien raison de dire : il y a un budget qu'on paie avec une régularité effrayante c'est celui des prisons.

Avouons aussi, franchement, que ce budget augmente de jour en jour parce que si la misère conduit au premier crime, le Code et surtout la prison conduisent fatalement aux suivants. Il est donc évident que la lutte contre la criminalité, basée sur la peine, a fait totalement faillite.

Et nous, instruits par cet exemple, nous devons, sans hésiter, renoncer à ce moyen de lutte. Employer encore la peine contre les criminels déclare Tolstoï c'est commettre le plus criant des crimes (2).

Il faut substituer la prévention à la répression ; mais, une prévention entendue dans le sens le plus large du mot, c'est-à-dire, donner à l'individu la santé morale et physique et le bien-être matériel pour lui permettre de repousser en toute circonstance les idées anti-sociales. « Faire en sorte, disait Manouvrier, que tout homme ait toujours plus d'intérêt à être utile à ses semblables qu'à leur nuire. »

Nous devons donc, une fois pour toutes, renoncer à tous les palliatifs qui ne font que cultiver le crime.

Il est vrai que la lutte par la prévention est plus compliquée et plus difficile que la répression, mais elle est seule

1. Liszt, *Journal du Ministère de la Justice*, 1900, p. 287.

2. Goldenweiser, *Le crime comme peine et la peine comme crime*. Paris, 1904, p. 14.

efficace. Elle s'attaque au mal dans sa racine, elle ne laisse aucune place à son germe.

Il vaudra toujours mieux prévenir un mal que le guérir, surtout au cours d'une crise. C'est précisément le cas du crime. Le criminel est déjà malade, socialement, avant de commettre son crime, agissons donc assez tôt pour lui éviter la crise qui est le crime.

N'oublions pas qu'à l'aide de la répression, nous attaquons le malade, non la maladie et bien à tort, car ce système a permis le développement de la contagion criminelle. « Il faut ajouter qu'en faisant le sacrifice préventif nécessaire, nous ne simplifierons pas seulement le problème pénal, nous réduirons les risques de la criminalité dans la mesure où elle peut être réduite (1). »

La prévention doit consister en ceci : Tout d'abord, prendre en considération les données de la science eugénique pour éviter autant que possible les naissances anormales et peu saines. Par conséquent interdire les mariages entre tarés, entre malades, tuberculeux, vénériens et alcooliques. A l'aide de ces moyens, nous aurons déjà la possibilité de diminuer la dégénérescence physique, morale et sociale-héréditaire.

Donner un large secours matériel et moral aux femmes enceintes et aux « filles-mères » ; leur interdire tout travail pendant leur grossesse.

Il faut encore exercer une surveillance stricte et opiniâtre sur la nourriture de la première enfance, ainsi que sur l'hygiène qui lui est nécessaire.

Viendront ensuite l'amélioration des conditions d'habitation, de l'éducation et de l'instruction qui forme le contre-poids de l'influence du mauvais milieu ; égalité de tous les enfants vis-à-vis de l'instruction ; préparation professionnelle ; interdiction du travail pour la jeunesse avant 17 ans ; propagande et lutte anti-alcoolique et anti-toxique ; lutte contre

l'influence pernicieuse de la rue; lutte contre la prostitution et contre la presse, la littérature, le cinéma, et le théâtre criminogènes. Réduction du nombre d'heures de travail pour les mineurs, au minimum possible; lutte contre l'insalubrité des ateliers; hygiène industrielle et commerciale; encouragement de l'exploitation de toute richesse naturelle par le travail de la collectivité, au profit de celle-ci.

Voilà un grand nombre de mesures d'assainissement social qui s'imposent si l'on veut véritablement et de bonne foi abattre la criminalité, ou mieux, l'étouffer jusqu'à son germe.

Parlerons-nous encore de la retraite à tous les ouvriers au moment où leur âge et le surmenage l'exigent, de la création de cercles, de foyers, de maisons nationales où on procédera à l'instruction et à l'éducation publiques pour les adultes, gratuitement, à l'aide de spectacles, cinéma, théâtre, conférences, meetings, etc. ; de la lutte contre l'engorgement des centres industriels et des villes, de la création des cités-jardins, de la réforme de la justice et du système pénitentiaire, en vue d'assurer à chacun l'égalité des droits et des conditions.

Bien que notre programme ne puisse embrasser le problème tout entier, le disséquer et le résoudre dans ses moindres données, il en vise les grandes lignes et constitue le cadre de la lutte pour la régénérescence sociale d'après des vues nouvelles et en accordance avec notre temps.

Abandonnons carrément les vieux systèmes de prophylaxie sociale qui sont uniquement des pendules à retardement pour faire place à la vraie lutte préventive, large et stricte, dont les résultats ne manqueront pas de satisfaire tous les hommes de bonne volonté.

CONCLUSION

Nous avons apporté notre pierre à l'édifice du progrès social si nous avons convaincu quelques-uns de nos lecteurs que le crime est chez l'homme un produit dû à la maladie sociale, à la maladie longue passée à l'état chronique depuis de nombreux siècles.

Le germe du crime n'a pas été semé dans le cœur du premier homme lorsque lui fut donné le souffle de la vie. « L'homme naît bon, la société le déprave ». Cette proposition nous paraît rigoureusement exacte, la société déprave l'homme nous avons tenu à le prouver dans cet ouvrage. Nous ne saurions mieux comparer l'homme qu'à une cire molle sur laquelle les circonstances, le milieu influent diversement.

Certaines des conditions dans lesquelles l'homme se trouve placé font de lui un criminel : que l'on supprime donc ces conditions, que l'on rejette au loin ces bouillons de culture et le crime disparaîtra, le germe en sera détruit.

La nature juridique du crime est très obscure — si même il a une nature juridique — ; les efforts de tous les juristes concertés n'ont pu nous prouver le contraire, mais nous avons vu au cours des développements qui ont précédé que le crime, d'essence purement sociale, nécessite une définition sociologique que notre classification des crimes tend à expliquer et à mettre en lumière.

D'ailleurs, nous l'avons vu, les crimes à base économique tiennent la première place dans notre classification et leur importance désastreuse est assez probante de la nature sociale du crime.

Si donc la criminalité est une plaie guérissable de notre société et si nous avons à cœur de vivre dans une société épurée, pourrons-nous nous désintéresser d'un fléau qui sans cesse fait des ravages croissants ?

Non, et pour cela nous nous rallierons à la seule école qui prêche une thérapeutique calculée d'après la nature même du mal qu'il convient de guérir. La succession des écoles criminologiques nous a démontré que seule l'école socialiste avait une exacte notion de la nature même du crime, produit direct ou indirect des conditions sociales, économiques ambiantes.

Ces conditions économiques nous les avons toutes vues fomenteur ici l'esprit de vengeance, la haine provoquée par des inégalités de toute sorte ; ailleurs donner le champ à l'alcoolisme.

Plus loin nous voyons le mariage en contradiction flagrante avec les plus criants besoins physiologiques de l'homme, provoquer le plus souvent les crimes sexuels.

Cependant les effets néfastes de ces développements anti-sociaux se font tout d'abord sentir sur la partie de la société — la plus grande — dont la situation est la plus précaire. Révoltée par l'esprit de caste qui fait d'elle le bas-fonds social, cette révolte s'exaspère au temps des crises pour s'amplifier et recruter de nouveaux adeptes de la criminalité : la femme et l'adolescent sont enrôlés tout à tour ; petit à petit la criminalité s'infiltré dans toutes les couches sociales.

Ces causes économiques de la criminalité qui frappent d'une part les hautes et les basses classes, de l'autre : l'homme, la femme et l'enfant, sont une multitude. L'habitation exigüe et malsaine souvent même le défaut d'habitation ; l'alimentation défectueuse et insuffisante, le manque d'instruction l'absence de toute éducation physique, morale et sociale convenable, le régime du travail accablant, assimilant l'homme à la machine, pure mécanique à la merci du capital, les promiscuités de toutes sortes, l'entraînement provoqué par la grande ville moderne hétéroclite, la prostitution et l'alcool

sont autant de ferments criminogènes qui forment, autour de l'individu abandonné, un réseau inextricable.

Pour détruire les mailles de ce réseau il suffirait de la bonne volonté, du courage et des efforts concertés de tous ceux pour lesquels l'inégalité des classes constitue un privilège, de tous ceux qui tirent leurs richesses et tout leur bien-être de la misère du plus grand nombre.

Il est de notre devoir de purger la société non point des criminels, mais du crime même. Le crime n'a pas toujours existé et pour peu qu'on le veuille il aura une fin. Il ne s'agit point de laisser faire, ou de continuer à pratiquer les anciennes méthodes basées sur la peine, et qui ont fait faillite.

Pour guérir ce mal qui menace de miner toute vie sociale il faut une cure préventive. Prévenir le crime est le seul moyen d'en guérir la société, et, pour le prévenir il faut radicalement supprimer tous les bouillons de culture où vivent ses ferments. Renonçons à toutes les institutions dites sociales et qui ne sont rien moins que cela.

Que l'État ne se laisse point museler par les intérêts privés, qu'il agisse rapidement avec persévérance, et bientôt, le crime aura disparu laissant le calme économique dont elle a besoin à une société renouvée.

Vu : le Président de la thèse,
HUGUENEY

Vu : le Doyen,
BERTHÉLEMY

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY

BIBLIOGRAPHIE (1)

- Abbo (A.)*. — Les crimes des foules. Menton, 1910.
- Albanel (L.)*. — L'enfance criminelle. Paris, 1899.
- André (P.)*. — Criminalité et Civilisation. Rouen, 1896.
- Aschaffenburg (G.)*. — Das Verbrechen und seine Bekämpfung. Heildelberg, 1906.
- Aymard (C.)*. — La profession du crime. Paris, 1905.
- Barth (P.)*. — Die Philosophie der Geschichte als Soziologie. Leipzig, 1905.
- Beaubois (H.)*. — La lutte contre la criminalité juvénile aux Et.-Un. Paris, 1920.
- Bechterew (V.)*. — Das Verbrechen im Lichte der Objectiven Psychologie. Wiesbaden, 1914.
- Beguín (P.)*. — Schweizerische Kriminal statistik. Bern, 1908.
- Bellanger (A.)*. — Les théories modernes de la criminalité. Paris 1905.
- Bellet (D.)*. — Crises économiques. Paris, 1918.
- Berg (H.)*. — Getreidepreise und Kriminalität in Deutschland. Berlin, 1902.
- Bertrin.* — De la criminalité en France. Paris, 1901.
- Binding.* — Begriff und Gegenstand des Strafrechts. Leipzig, 1902.
- Blau (B.)*. — Kriminalistische Untersuchung der Kreise Marienwerder und Trhon. Berlin, 1903.
- Boiron.* — La prostitution dans l'histoire devant le droit et devant l'opinion. Paris, 1926.
- Bonger (W. A.)*. — Criminalité et conditions économiques. Amsterdam, 1905.
- Borowski (M.)*. — Les principes du droit pénal (en polonais). Warszawa, 1922.

1. La bibliographie de notre problème est très vaste. Aussi avons-nous réduit la nôtre à des proportions assez sommaires, autant que l'est notre étude, voulant uniquement établir par notre bibliographie les sources de notre propre documentation.

- Caignart de Mailby.* — L'évolution de l'idée criminaliste. Paris, 1898.
- Cassemiche (P.).* — La criminalité dans un arrondissement rural de France, 1907.
- Compte général de l'Administration de la Justice criminelle pendant l'année.* — 1919, Paris, 1921 ; 1920, Paris, 1926 ; 1921, Paris, 1927 ; 1922, Paris, 1927 ; 1923, Paris, 1928.
- Cuche.* — Science et Législation pénitentiaire. Paris, 1905.
- Courgey (S.).* — Milieux de misères. Paris, 1922.
- Counow (H.).* — Die Marxische-Geschicht-Gesellschaft und Statstheorie. Berlin, 1923.
- Delvaillez.* — La vie sociale et l'éducation. Paris, 1907.
- Delyncourt (A.).* — De la lutte contre le crime. Paris, 1897.
- Dochow (F.).* — Die Kriminalität im Amstbezirck. Heidelberg. Berlin, 1906.
- Drillon (P.).* — Jeunesse criminelle. Paris, 1903.
- Durkheim (E.).* — Education et sociologie. Paris, 1922.
- De la division du travail social (en russe). Odessa, 1900.
 - Les règles de la méthode de la sociologie. Paris, 1919.
- Engels (F.).* — La sainte famille (en polonais). Varsovie, 1906.
- Louis Feuerbach. Varsovie, 1923.
- Ettinger (A. S.).* — Das Verbrecherproblem in anthropologischer und sociologischer Beleichtung. Bern, 1909.
- Le criminel au point de vue de l'anthropologie et de la psychologie (en polonais). Varsovie, 1924.
- Escard (P.).* — Education et hérédité, leur influence sur la criminalité. Paris, 1900.
- Espinas (A.).* — Les sociétés animales. Paris, 1924.
- Exner (F.).* — Krieg und Kriminalität in Osterreich. Wien, 1927.
- Ferrero (G.).* — Les facteurs du progrès moral (en polonais). Varsovie, 1900.
- Ferri (E.).* — La sociologie criminelle. Paris, 1905.
- Les criminels dans l'art et la littérature. Paris, 1897.
 - Die positive Kriminalistische Schule in Italie. Frankfurt, 1902.
- Flourens.* — Psychologie comparée. Paris, 1909.
- Foignetel-Dupont.* — Manuel élémentaire du droit criminel. Paris, 1923.
- Forberger (J.).* — Moralstatistik und Konfession. Halle, 1911.
- Frazer (J. G.).* — Le sorcier, le prêtre et le roi (en polonais). Varsovie, 1911.

- Freud (S.)*. — Totem et Tabou. Paris, 1924.
- Fuld.* — Der Einfluss der Lebensmittelpreise auf die Bewegung der Strafbaren Handlungen. Mainz, 1882.
- Garofalo (R.)*. — La criminologie. Paris, 1888.
- Garraud.* — Précis du droit criminel. Paris, 1909.
- Gervai (L.)*. — Die Beziehungen des Kindes und Jugendlichen zum Verbrechen. München, 1914.
- Giulani (A.)*. — L'Adolescence criminelle. Villefranche, 1908.
- Glaser (S.)*. — Le droit pénal (en polonais). Varsovie, 1920.
- Goldenweiser (A.)*. — Le crime comme peine et la peine comme crime. Paris, 1904.
- Goyet (F.)*. — Précis du droit pénal spécial. Paris, 1926.
- Granier (E.)*. — La femme criminelle. Paris, 1906.
- Grebault (R.)*. — De l'alcoolisme dans ses rapports avec la criminalité. Paris, 1900.
- Griveau.* — L'alcoolisme, fléau social. Paris, 1906.
- La Grasserie.* — Des principes sociologiques de la criminologie. Paris, 1901.
- Gruhle.* — Die Ursachen der Jugendlichen Verwahrlosung und Kriminalität. Berlin, 1912.
- Guerry.* — Statistique morale. Paris.
- Guilhermet (S.)*. — Le milieu criminel. Paris, 1923.
- Hafkesbring (A.)*. — Das Dauerverbrechen. Leipzig, 1913.
- Handelsmann (M.)*. — La peine dans le droit polonais le plus ancien (en polonais). Varsovie, 1907.
- Hilderbrandt (R.)*. — Recht und Sitte auf den primitiven, wirtschaftlichen Kulturstufen. Jena, 1907.
- Hirsch (P.)*. — Verbrechen und Prostitution als soziale Krankheits-Erscheinungen. Berlin, 1897.
- Hoffmann (F.)*. — Die Ursachen der Kriminalität in der Provinz Pommern. Greifswald, 1911.
- Hoppe (H.)*. — Alkohol und Kriminalität. Wiesbaden, 1906.
- Hurry (J.-B.)*. — La pauvreté et les cercles vicieux. Paris, 1924.
- Hymans (P.)*. — La lutte contre le crime. Bruxelles, 1892.
- Jcard (S.)*. — De la contagion du crime et du suicide. Paris, 1902.
- Ihering.* — Zweck im Recht. Vienne, 1892.
- Ivernes (M.)*. — L'alcoolisme et la criminalité. Paris, 1908.
- Jesipow.* — Péchés et crime (en russe) Varsovie, 1904.
- Jocas (P.)*. — L'influence de la guerre européenne sur la criminalité. Paris, 1926.
- Joly (H.)*. — Le crime. Paris, 1888.

- Problèmes de la science criminelle. Paris, 1910.
- La France criminelle. Paris, 1889.
- La Belgique criminelle. Paris, 1907.
- Kahn.* — Le criminel n'est-il qu'un malade social? Paris, 1926.
- Kautsky (K.).* — Le moral (en polonais). Cracovie, 1911.
- Kohler (J.).* — Shakespeare vor dem Forum der Jurisprudenz. Würzburg, 1883.
- Kochembar-Lyskowsky (I.).* — L'idée de droit. Cracovie, 1911.
- Kowalewsky (M.).* — Le droit primitif (en russe). Moscou, 1886.
 - Les coutumes contemporaines et anciennes (en russe). Moscou, 1897.
- Kraus (K.).* — Lebensbilder aus der Verbrecherwelt. Paderbon, 1912.
- Krzymuski (E.).* — Le système du droit pénal (en polonais). Cracovie, 1921.
- Krzywicki (L.).* — Les organismes sociaux et économiques dans l'époque du sauvagement et du barbare (en polonais). Varsovie, 1914.
- Lacassagne (A.).* — Peine de mort et criminalité. Paris, 1908.
- Lanessan (A.).* — La lutte contre le crime. Paris, 1910.
- Laurent.* — L'anthropologie criminelle. Paris, 1893.
- Levy-Brühl.* — L'idée de responsabilité. Paris, 1894.
- Lewinstimm (A.).* — Kriminalistische Studien. Berlin, 1901.
- Ley (A.).* — Alcoolisme et criminalité. Bruxelles, 1910.
- Liszt (F.).* — Journal du ministère de la justice. Berlin, 1902.
 - Lehrbuch der deutschen Strafrechts. Berlin, 1903.
 - Traité du droit pénal allemand. Paris, 1911.
- Locard (E.).* — Le crime et le criminel. Paris, 1926.
- Loiseleur (I.).* — Les crimes et les peines dans l'antiquité et dans les temps modernes. Paris, 1863.
- Lorulot (A.).* — Crime et société. Paris, 1923.
- Lombroso (C.).* — L'homme criminel (en polonais). Varsovie, 1898.
 - Le crime, causes et remèdes. Paris, 1899.
- Lubbock (I.).* — Les origines de la civilisation. Varsovie, 1873.
- Maine.* — Le droit antique (en russe). St Pétersbourg, 1875.
- Makarewicz (J.).* — Das Wesen des Verbrechens. Vienne, 1896.
 - Einführung in die Philosophie der Strafrechts. Stuttgart, 1906.
 - L'évolution de la peine (en polonais). Varsovie, 1914.
 - Le droit pénal général (en polonais). Léopol, 1919.
 - Le droit pénal polonais (en polonais). Léopol, 1919.
 - Le crime et la peine (en polonais). Léopol, 1922.

- Makowski (W.)*. — Les bases de la philosophie du droit pénal. Varsovie, 1917.
- Marambat (J.)*. — L'alcoolisme et la criminalité. Paris, 1882.
- Marchadour (R.)*. — Criminalité de l'enfance. Rennes, 1903.
- Marx (K.)*. — Le capital (en russe).
— Introduction à l'Economie politique (en polonais).
- Maudsley (H.)*. — Crime et folie. Paris, 1880.
- Maunier (R.)*. — Les vagabonds. Paris, 1908.
- Maxwell (J.)*. — Le crime et la société. Paris, 1909.
— Manuel du Juré. Paris, 1913.
— Concept social du crime. Paris, 1914.
- Mayet (A.)*. — Documents d'anthropologie criminelle. Lyon, 1901.
- Meyer (A.)*. — Die Verbrechen in ihrem Zusammenhang mit den Wirtschaftlichen und Sozialen Verhältnissen. Jena, 1892.
- Mialane (L.)*. — La criminalité juvénile. Paris, 1926.
- Mogilnicki*. — Les peines supplémentaires. Varsovie, 1907.
— L'élément de la vengeance dans l'idée de la peine (en polonais). Varsovie, 1916.
— Les problèmes de la science pénale (en polonais). Varsovie, 1918.
- Morgandh.* — Les origines de la société primitive (en polonais). Varsovie, 1887.
- Müller*. — Untersuchungen über die Bewegung der Kriminalitegut in ihren Zusammenhang mit der wirtschaftlichen Verhältnissen. Halle, 1889.
- Müller Lyer (F.)*. — Phasen der Kultur und Richtungslinien des Fortschritts. München, 1917.
- Nansen (F.)*. — Eskimoleben. Berlin, 1900.
- Niceforo (A.)*. — Les classes pauvres. Paris, 1905.
— Les indices numériques de la Civilisation et du Progrès. Paris, 1921.
- Nordau (M.)*. — Nouvelle théorie biologique du crime (La Revue, 1902). Paris.
- Oba (S.)*. — Unverbesserliche Verbrecher und ihre Behandlung. Leipzig, 1908.
- Pollitz (P.)*. — Strafe und Verbrechen. Leipzig, 1910.
- Post (A.)*. — Grundriss der ethnologischen Jurisprudenz. Oldenbourg, I, 1894, II, 1897.
— Afrikanische Jurisprudenz. Oldenbourg, 182.
- Prins (A.)*. — La défense sociale et les transformations du droit pénal. Paris, 1920.

- Proal (A.)*. — Le crime et la peine. Paris, 1892.
- Quetelet (J.)*. — Physique sociale. Paris, 1869.
- Rakowsky (H.B.)*. — De la question de l'étiologie du crime et de la dégénérescence. Montpellier, 1892.
- Ribot*. — L'hérédité psychologique.
- Roux (J.A.)*. — La défense contre le crime. Paris, 1922.
- Saillard (P.)*. — Le rôle de l'avocat en matière criminelle. Paris, 1905.
- Sergiejewitsch (A.)*. — Etudes et recherches sur l'histoire de l'ancien droit russe (en russe). Saint-Petersbourg, 1905.
- Sighele (S.)*. — Littérature et criminalité. Paris, 1908.
- Le crime à deux. Paris, 1910.
- Signorel (J.)*. — Le crime et la défense sociale. Paris, 1912.
- Starke*. — Verbrechen und Verbrecher in Preussen, 1854-1878. Berlin, 1884.
- Stammler (R.)*. — Wirtschaft und Recht. Leipzig, 1906.
- Lehrbuch der Rechtsphilosophie. Berlin, 1894.
- Steinmetz (S.R.)*. — Ethnologische Studien zur ersten Entwicklung der Strafe. Leipzig, 1894.
- Szerer (M.)*. — La peine. Cracovie, 1910.
- Tarde (G.)*. — La criminalité européenne. Paris, 1888.
- Philosophie pénale. Paris, 1890.
- Thinemann (M.)*. — Untersuchungen über die Kriminalität in der Provinz Ostpreussen. Halle, 1912.
- Tönnis (F.)*. — Gemeinschaft und Gesellschaft. Berlin, 1922.
- Topinard (P.)*. — Anthropologie criminelle. Paris, 1888.
- Tougan-Baranowski*. — Les crises industrielles en Angleterre. Paris, 1913.
- Toulouse*. — La question sociale. Paris, 1922.
- Van Kan (J.)*. — Les causes économiques de la criminalité. Paris, 1903.
- Varga (E.)*. — L'économie de la période de déclin du capitalisme après la stabilisation. Paris, 1928.
- Vercoutre*. — Explication de la criminalité. Paris, 1923.
- Vorländer (R.)*. — Geschichte der philosophie. Leipzig, 1921.
- Wachenfeld*. — Strafrecht. Berlin, 1914.
- Wadler (A.)*. — Die Kriminalität der Balkanländer. München, 1907.
- Die Verbrechensbewegungen im östlichen Europa. München 1908.
- Wahl (J.)*. — Le crime devant la science. Paris, 1910.
- Wassermann (R.)*. — Begriff und Grenzen der Kriminalstatistik. Leipzig, 1909.

- Webbs (B.).* — La lutte préventive contre la misère. Paris, 1913.
- Weichemann (M.).* — Die Ursachen der Kriminalität im Herzogtum Sachsen-Meiningen. Berlin, 1903.
- Westermarck (E.).* — Ursprung und Entwicklung der Moralbegriffe. Leipzig, 1909.
- Weisz.* — Über einige wirtschaftliche und moralische Wirkungen hoher Getreidepreise. Berlin, 1881.
- Winawer (M.).* — L'ancien droit polonais coutumier (en polonais). Varsovie, 1900.
- Ziber (N.I.).* — Esquisses de la culture économique primitive (en russe). Petrograd, 1899.
- Zizek (F.).* — Sociologie und Statistik. München, 1912.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	7
AVANT-PROPOS (Complexité du problème).	9
INTRODUCTION	11
A) Origine de l'étiologie criminelle.	11
B) Philosophie antique et criminalité.	12
C) Philosophie du Moyen Age et suivante jusqu'à la Ré- volution française	14
PREMIÈRE PARTIE. — <i>Ecoles criminologiques</i>	19
Ecole classique en droit pénal.	19
Ecole anthropologique.	22
Ecole sociologique.	28
Ecole socialiste.	38
DEUXIÈME PARTIE. — <i>Les crimes et les criminels</i>	51
Rôle de la statistique criminelle.	51
Transformation de la criminalité.	54
Criminalité à base économique.	58
— de vengeance.	76
— sexuelle.	82
Les criminels.	86
Criminalité masculine.	87
— féminine.	96
— juvénile.	103
TROISIÈME PARTIE. — <i>Etiologie criminelle</i>	108
Conditions de naissance, de nourriture et d'habitation.	108
Education et instruction.	116
Régime du travail.	124
La Ville moderne.	131
Alcoolisme.	135
Prostitution.	141
Guerre.	147

QUATRIÈME PARTIE. — <i>Thérapeutique criminelle.</i>	156
Le crime est-il un produit social normal ou pathologique? .	156
Répression ou prévention ?	159
CONCLUSION.	169
BIBLIOGRAPHIE.	173

